



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

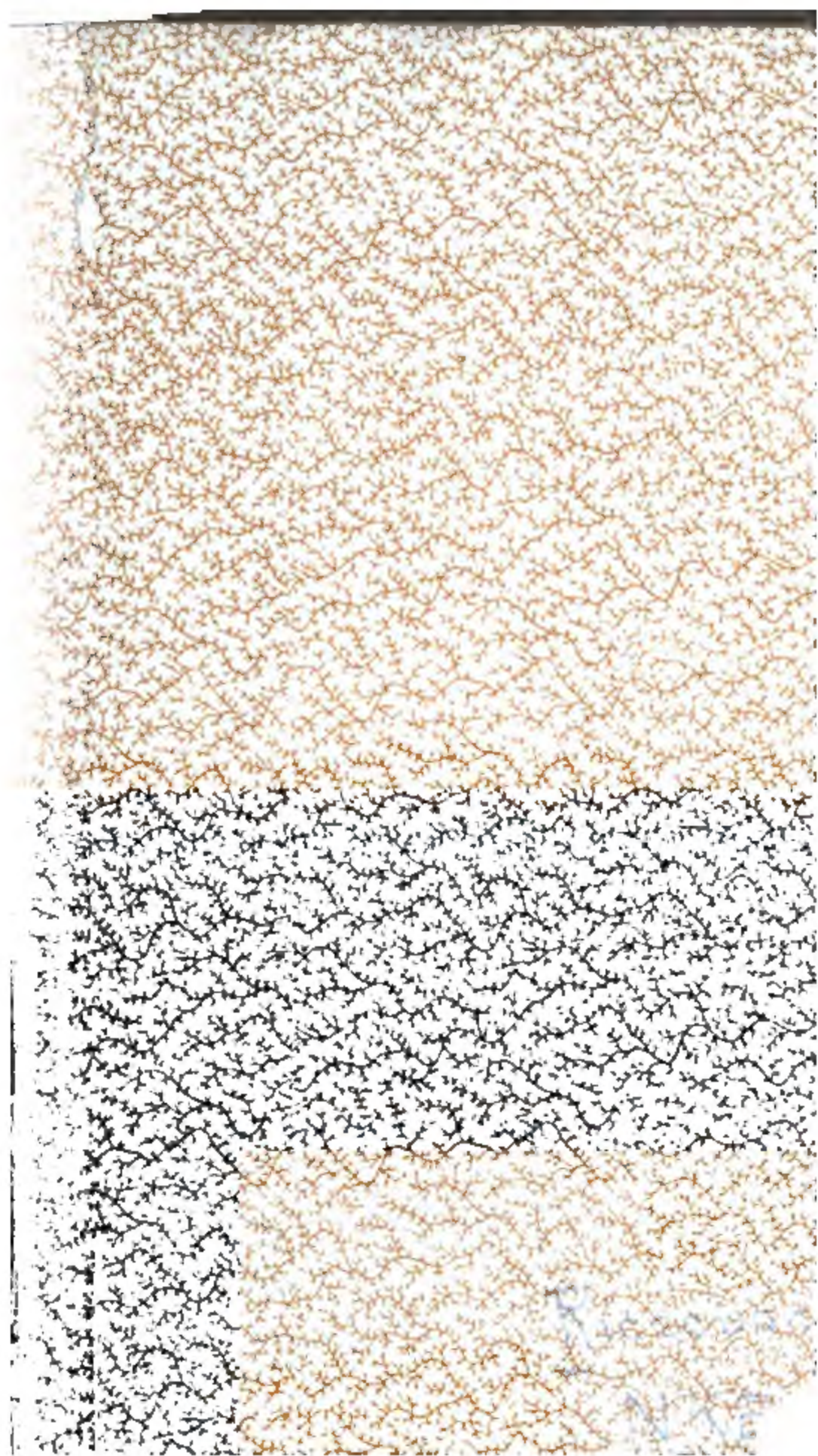
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06731403 3





COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

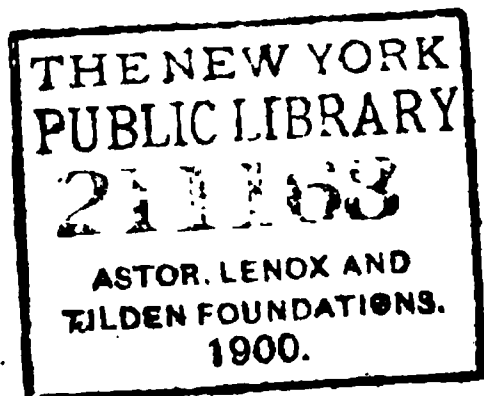
TOME HUITIÈME.



A PARIS, & se trouve A LIEGE,

Chez ANNE-CATHERINE BASSOMPIERRE,
Imprimeur de SON ALTESSE;
de l'Imprimerie de feu J. F. BASSOMPIERRE, Pere.

M. DCC. LXXXI.



NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

E X T R A I T

DES ANNALES

D E

CHAMPAGNE.

NEW YORK

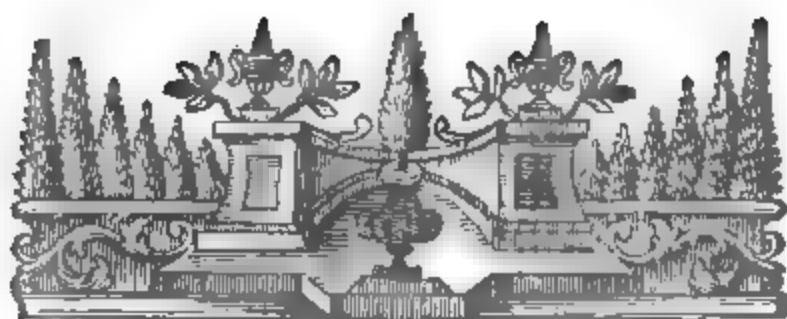
PUBLIC

LIBRARY

Tome VIII.

A

WYNN WEN
WYNN
WYNN



RENCONTRE

DANS LA FORÊT

DES ARDENNES.

P A R M I tant de nobles guerriers passés avec S. Louis dans la Palestine, & dont une partie suivit encore ses étendards quand il entreprit sa dernière & malheureuse croisade, Mainfroy, comte de Réthel, fut un de ceux qui se distinguèrent le plus par le zèle & par la valeur. Après la mort de cet auguste prince, Philippe le Hardi & les infidèles étant convenus d'une longue trêve, les croisés se séparèrent. Mainfroy revint en France à la suite du roi; mais Philippe s'efforça vainement de le retenir à sa cour. Le comte approchoit de sa cinquantième année : fatigué de la guerre, des pénibles courses où elle l'avoit engagé, il aspirait aux douceurs du repos. Peu de jours après son arrivée en France, il partit pour Réthel, déterminé à jouir paisiblement chez lui d'une gloire acquise par de longs travaux. Tout le Réthelois célébra son

A ij

retour par les marques d'une vive joie. Riche, généreux, magnifique, son séjour dans ses terres y ramenoit l'abondance ; & comme il n'abusoit point du pouvoir arbitraire que l'opulence & la force donnoient alors aux grands, ses voisins le chériffoient, & ses vassaux se trouvoient heureux de vivre sous sa dépendance.

Le desir de transmettre ses domaines & son nom à des héritiers de son sang, lui fit prendre une compagne. Il épousa Edele de Grandpré. Elle lui donna deux fils ; & cinq ans après la naissance du dernier, elle mit au monde une fille. Pendant sept ans rien ne troubla le bonheur du comte. Ses fils croissoient sous ses yeux. Il s'amusoit de leurs jeux, observoit le développement de leurs idées, croyoit appercevoir en eux d'heureuses dispositions, s'apprêtoit à les cultiver, formoit déjà, pour leur avantage, tous les projets dont un tendre pere s'occupe, quand un fléau soudain & terrible vint désoler la Champagne : ses plus malignes influences se répandirent sur le Réthelois ; en moins de dix jours les deux tiers de ses habitants périrent d'une fièvre épidémique & pestilentielle. Le comte ne put fuir assez promptement pour mettre sa famille à l'abri de la contagion. La comtesse de Réthel & ses deux fils, atteints de ce mal incurable, expirèrent tous trois presque au même instant.

Accablé sous le poids d'une calamité si subite & si funeste, succombant à l'excès de sa douleur, malade, souhaitant la mort, Main-

froy rejetoit obstinément les secours capables de prolonger sa vie & ses regrets ; de nouveaux gémissements se faisoient entendre par tout le château , lorsqu'un des aumôniers du comte , appercevant la petite Blanche , que ses femmes promenoient sous les fenêtres de l'appartement de son pere , courut à elle , la prit entre ses bras , la porta dans la chambre du malade ; & la posant sur son lit , il le conjura de bénir l'innocente & foible créature qu'il vouloit priver de sa protection & de son appui.

La vue de cet enfant excita la plus vive émotion dans l'ame de Mainfroy ; il sentit qu'il étoit pere encore : ses larmes s'ouvrirent un passage ; elles coulerent abondamment , & soulagerent l'oppression de son cœur. Il se soumit aux décrets du ciel , lui rendit graces de n'avoir pas condamné Blanche à suivre sa mere & ses freres au tombeau , de lui laisser l'espoir consolant d'élever sa fille , & de la voir heureuse. Sa résignation calma ses sens , ranima ses esprits , & conserva ses jours.

Dès cet instant , Blanche devint l'objet de toutes ses affections ; il l'aima avec passion , même avec foiblesse. La crainte de la perdre lui causoit une continuelle inquiétude. A mesure qu'elle grandissoit , l'attachement du comte prenoit de nouvelles forces. Les gouvernantes de Blanche eurent ordre de ne jamais résister aux volontés de leur élève , de se conformer à ses goûts , de satisfaire ses desirs. En lui donnant des ma-

tres, il leur imposa la loi de cesser leurs leçons au moment où la jeune écolière en paroîtroit fatiguée. Dès l'âge de dix ans elle eut une maison. Mainfroy choisit les mieux faites & les plus jolies des filles de ses vaisseaux, pour les élever avec la sienne, & lui former une petite cour. Il se plut à lui donner un empire souverain sur lui-même & sur tout ce qui l'environnoit.

Une éducation dirigée par une tendresse si peu prévoyante, livroit Blanche au danger d'être hautaine, capricieuse, ignorante & volontaire. Un heureux naturel & beaucoup d'esprit la préservèrent d'une partie de ces défauts. Elle voulut acquérir les connoissances & les talents cultivés alors. Son application à l'étude de la musique la rendit assez habile pour composer elle-même les airs qu'elle jouoit sur la harpe & sur le luth. Elle apprit à faire des vers, des fables & des romances. Ses premiers essais furent consacrés à célébrer les bontés de son pere; bientôt elle chanta ses exploits & ses vertus. Elle lui donnoit des fêtes, où sa reconnoissante tendresse & le bonheur de lui devoir le jour étoient exprimés sans beaucoup d'art peut-être, mais avec les graces naïves du sentiment & de la vérité.

Surpris, enchanté des productions de sa fille, le comte ne cessoit de les vanter. Tout ce qui l'entouroit, répétoit les louanges de la spirituelle Blanche. Peu à peu ses talents se perfectionnerent; sa réputation s'étendit, elle attira chez Mainfroy les plus nobles fa-

milles de la province. On vint à Rethel des villes voisines, des lieux éloignés. Insensiblement toute la France entendit parler d'elle; on voulut la voir, la connoître, & l'on s'empressa d'aller admirer la jeune merveille de la Champagne.

Blanche avoit alors seize ans. Sa taille étoit parfaite; son air noble, ses mouvements gracieux, une physionomie ouverte, animée, des yeux pleins de feu annonçoient en elle de l'imagination & de la sensibilité; un charme attrayant, répandu sur toute sa personne, la rendoit aussi touchante que belle. On ne pouvoit la regarder sans émotion, l'entendre sans intérêt : elle inspiroit à la fois le desir & le respect, l'amour & la vénération.

La charmante fille de Mainfroy ignoroit-elle combien tant d'avantages unis à ceux de sa naissance, à la perspective d'un brillant héritage, rendroient sa possession desirable? Joignoit-elle aux attraits dont la nature l'avoit douée, à la supériorité de son esprit, de ses talents, cette modeste opinion de soi-même, qui ajoute à tous les agréments, augmente le prix du mérite, & le rend vraiment aimable? Hélas! non. On ne peut se dispenser de l'avouer, Blanche n'avoit pu se défendre d'un peu d'orgueil : mais sa vanité n'étoit point un vice de son cœur; elle la devoit à son éducation, à la complaisance de son père, à la soumission imposée à tout ce qui l'approchoit.

Les plus jeunes & les plus galants chevaliers de la cour de France voulurent savoir

Et la renommée n'exageroit point les rares qualités de Blanche. Conduits à Réthel par la curiosité, beaucoup s'y virent retenus par l'amour. Tous ceux qui se croyoient assez aimables pour s'attirer l'attention d'une personne si éclairée, s'empressoient à lui rendre des soins. Son pere la laissoit maîtresse de recevoir ou de rejeter les vœux qu'on lui adressoit. Il falloit plaire à l'héritière de Réthel, ou renoncer à l'espoir d'obtenir sa main. Cette certitude excita l'émulation de ses amants. Plusieurs montrèrent leur magnificence & leur adresse dans de superbes tournois; d'autres firent paroître leur goût, en donnant d'agréables fêtes; les plus sensibles employèrent le langage de l'amour, pour toucher leur maîtresse, les plus expérimentés dans l'art de séduire emprunterent celui de l'adulation : aucun ne réussit. Blanche vit avec indifférence cette foule de prétendants se disputer un prix que son cœur refusoit d'accorder. Pendant deux ans la cour grossit, diminua, se renouvela sans cesse. Le dépit bannissoit une partie de ses admirateurs; l'espoir d'un plus heureux succès attiroit de nouveaux aspirants à l'honneur d'un triomphe difficile. Tous furent trompés dans leur attente; & l'on commençoit à douter s'il étoit possible de lui inspirer de la tendresse, quand un parent du comte de Réthel, éloigné depuis long-temps de la province, revint y faire son séjour.

Il se nommoit Enguerrand de Rosemont. Son pere, chef d'une ancienne & noble mai-

[The page contains extremely faint, illegible text, likely due to poor scan quality or intentional redaction.]

de Rosemont , d'embellir ses jardins , & de rendre sa résidence très-agréable. Arrivé depuis trois mois , occupé des travaux qu'il se plaisoit à diriger lui-même , n'ayant encore visité personne ni annoncé son retour dans la province , il ignoroit , à six lieues de Réthel , & l'existence de Blanche , & le concours des aspirants à sa possession.

Le hasard apprit à Mainfroy , que le fils du comte de Rosemont étoit revenu en Champagne. Il l'envoya complimenter par un de ses gentilshommes , & le pressa par des instances réitérées de venir chez lui. Enguerrand sentoît une extrême répugnance à quitter sa retraite. Paisible , modéré , ses desirs se bornoient à l'aisance dont il jouissoit. Loin de former des vœux ambitieux , l'opulence & la grandeur de ses peres se retraçoient à sa mémoire comme des avantages inutiles au bonheur. Mais il fut à Réthel , il vit Blanche , il l'aima , & ses idées changerent. Frappé des attraits de la fille de Mainfroy , de l'éclat qui l'environnoit , du faste imposant de ceux dont elle recevoit l'hommage , une mortifiante comparaison le fit appercevoir de la médiocrité de sa fortune ; l'amour le força de regretter des biens qui offroient les moyens de plaire , donnoient au moins la liberté de laisser paroître ses sentiments. Combien sa richesse éloignoit-elle Blanche d'Enguerrand ! Quelle distance entre l'héritière de Réthel & le chef d'une maison privée de son ancienne splendeur , sans espoir de la recouvrer ! Oseroit-il se mettre au rang de

[The page contains extremely faint, illegible horizontal lines of text, likely representing a document or form.]

Blanche lui marquoit aussi une sorte de préférence ; il étoit devenu nécessaire à ses amusements & même à ses plaisirs. Enguerrand possédoit les talents qu'elle aimoit , cultivoit les arts qu'elle étudioit. Souvent il guidoit sa main & ses crayons quand elle deffinoit ; il accompagnoit sa voix sur plusieurs instrumens , savoit en faire paroître les sons plus flatteurs & plus touchants ; il exécutoit avec précision les ballets figurés , où elle se plaisoit à développer les graces de sa personne & la légèreté de ses pas. Quelquefois ils passaient ensemble des heures entières dans le cabinet du comte , à composer des vers dont le respectable vieillard étoit le sujet & le juge. Enguerrand cédoit toujours à Blanche la gloire de remporter le prix , & retenoit le feu de son génie , pour laisser briller celui de sa belle émule.

Blanche ne remarquoit-elle point les qualités distinguées d'Enguerrand ? *Pardonnez-moi.* En étoit-elle touchée ? *Peut-être.* Ne lisoit-elle pas dans ses yeux , dans son cœur ? Ne lui savoit-elle pas gré de sa réserve , de son respect ? *Eh , mon dieu , non !* Par une suite de cette éducation , cause des erreurs & des fautes de l'héritière de Réthel , cette réserve , ce respect lui déplaisoient. La conduite du sire de Rosemont contrarioit un desir caché au fond du cœur de Blanche ; elle craignoit de le montrer : elle eût rougi de le laisser deviner ; mais elle vouloit le satisfaire , & le vouloit fortement. Accoutumée à voir ses souhaits s'accomplir à l'instant où

elle les formait, pouvoit-elle supporter l'aspect de réluctance que pour la première fois on opposoit à sa volonté?

À commencement du séjour d'Enguerrand à Reims, Blanche avoit attendu de son aîné le tribut de tributs de louanges, cette admiration, ces hommages serviles que l'habitude d'en être l'objet rend peu flatteurs & souvent insipides, mais dont le refus blesse l'amour propre, & quelquefois l'utilité. Elle s'étonna de ne point appercevoir dans les regards d'Enguerrand les empressemens de l'amour, de ne point entendre de sa bouche l'avou d'une passion qu'elle inspiroit à tous ceux dont elle se voyoit environnée. Qui défendoit le comte de Rosmont contre ses charmes? Comment, si prompt à l'obliger, négligeoit-il de lui rendre des soins? Comment, avec tant de complaisance, d'esprit, d'agréments, montrait-il si peu d'envie d'être remarqué?

Ces questions, que Blanche se faisoit à tout moment, lui donnerent une extrême curiosité. Un intérêt plus vif se mêlant à cette curiosité, la rendit pressante & bientôt pénible; elle s'en occupa. Des idées confuses agiterent son esprit; elle voulut les fixer. Ses observations devinrent sa principale affaire, & l'unique objet de sa constante application.

Malgré l'extrême attention d'Enguerrand sur lui-même, le secret de son cœur étoit à chaque instant prêt à lui échapper. Ses yeux ne rencontroient jamais ceux de Blanche,

sans exprimer le sentiment qu'il s'efforçoit de cacher. En lui parlant, en chantant avec elle, sa voix prenoit des inflexions plus douces & plus tendres. Le plaisir, la langueur, l'embarras & la crainte se peignoient tour-à-tour sur ses traits. Blanche l'examinait ; doutait, espérait. Quelquefois elle se croyait aimée, voyait les lèvres du sensible Rosemont s'entr'ouvrir, attendait l'aveu souhaité, l'encourageait à le prononcer, par des regards qui sembloient lui demander de la confiance. Mais loin de profiter de ces favorables instants, il en appercevoit seulement le danger, tremblait de ne pouvoir contenir l'agitation de ses sens, la violente émotion de son ame. Il se recueilloit en lui-même, baissait les yeux, soupirait, se taisait.

Blanche s'irritait de l'inutilité de ses tentatives, renfermait à peine son dépit & son impatience. Elle se demandoit tout bas : conserve-t-il de l'indifférence ? a-t-il l'art d'en feindre ? qu'attend-il de cet opiniâtre silence ? craint-il de parler, ou n'a-t-il rien à dire ? veut-il mortifier ma vanité, ou satisfaire la sienne ? a-t-il le projet de me prouver qu'il est possible de me voir, de m'entendre, de vivre familièrement avec moi, sans m'aimer, sans même desirer de me plaire ?

Malheureusement pour le sensible & timide amant de Blanche, ces dernières idées s'imprimerent fortement dans son esprit. L'humeur & la prévention lui firent attribuer à l'orgueil du sire de Rosemont



tiroit-elle sa confiance, ses bontés? Se seroit-il trahi? Connoissoit-elle le penchant de son cœur? s'offensoit-elle d'une ardeur réprimée avec tant de soin? le punissoit-elle d'une passion involontaire? le soupçonnoit-elle de nourrir une vaine espérance? Plus il craignoit de s'être laissé pénétrer, plus il s'observoit, plus il renfermoit son trouble, ses inquiétudes, & s'efforçoit de cacher sa tristesse. Blanche, toujours attentive aux mouvements du sire de Rosemont, s'aperçut de ce redoublement de réserve; il excita sa colere & son indignation. Loin de continuer à s'éloigner d'Enguerrand, elle saisit au contraire toutes les occasions de l'approcher d'elle, mais pour l'affliger, pour lui faire sentir des peines cruelles. Des railleries ameres, des dédains marqués, une hauteur révoltante & soutenue, l'affectation de relever devant lui les avantages dont la fortune le privoit, une continuelle application à le mortifier, à lui montrer de l'aversion, même du mépris, livrerent enfin l'aimable Enguerrand à cette sombre mélancolie, à cet abattement, à ce désespoir où tombe l'homme sensible & fier, qui, cédant à la force, frémit de l'insulte dont il ne peut repousser l'atteinte, se sent accablé sous le poids de l'injure dont il ne peut se promettre ni la réparation ni la vengeance.

Un soir que, se promenant avec lui, Blanche se faisoit une maligne joie de remarquer son trouble, épuisoit sur lui les traits piquants de l'ironie, s'amusoit de ce

cruel badinage, Enguerrand s'arrêta, la contraignit à s'arrêter aussi ; & s'éloignant de quelques pas, fixant sur elle des regards qui exprimoient à la fois le dédain & la colère : non, s'écria-t-il, vous n'êtes point la fille de Mainfroy ; vous n'êtes point cette Blanche, dont le naturel aimable, dont l'âme généreuse relevoient les charmes à mes yeux, les rendoient si puissants sur mon cœur. Non, vous n'êtes point cette Blanche adorée en silence, que la triste médiocrité de ma fortune me forçoit d'aimer sans dessein, sans projet, sans espérance, & que pourtant je me trouvois heureux d'aimer. Non, vous n'êtes point la divinité révérée du plus tendre des amants ; vous êtes une furie cachée sous ses traits. Inhumaine, ne vous applaudissez plus d'un barbare triomphe ; vous perdez enfin le pouvoir de déchirer un cœur où vous regnâtes trop long-temps. Je méprise un vil avertissement, & je brise à jamais des liens que je rougis d'avoir chéris. En prononçant ces derniers mots, il tourna ses pas vers une route qui conduisoit hors du parc, & s'éloigna avec tant de vitesse, que Blanche le perdit de vue à l'instant où elle alloit le rappeler.

Dans quelle situation d'esprit les paroles & la fuite d'Enguerrand la laissoient ! Le voile étendu sur ses yeux, venoit de se lever ; les vains prestiges de l'illusion se dissipoient. Enguerrand l'aimoit. Ce n'étoit point sa fierté, c'étoit l'inégalité de leurs fortunes, qui contraignoit son amour au silence. Ah ! s'écria-t-elle en laissant couler des larmes d'at-

tendrissement & de regret , périssent tous les biens qui m'ont privée de la douceur d'entendre Enguerrand me dire , *je vous aime* ; & maudit soit le méprisable orgueil qui m'a portée à l'affliger , à l'insulter , & conduite à le perdre !

Restée à l'endroit où elle venoit de voir disparoître le sire de Rosemont , consternée , immobile , appuyée contre un arbre , sentant ses forces prêtes à l'abandonner , elle fut retirée de cet anéantissement par la voix de plusieurs de ses femmes qui la cherchoient & répétoient le nom d'Enguerrand & le sien. Le comte de Réthel se trouvoit mal , & la demandoit. L'effroi se joignant à son trouble , il fallut l'aider à marcher. Arrivée dans la chambre de Mainfroy , l'état où elle vit ce pere chéri , lui fit répandre de nouvelles larmes. La tendresse filiale suspendit les chagrins de l'amour. Blanche s'occupa toute entière à servir , à consoler l'auteur de ses jours. La maladie du comte , alarmante d'abord par ses symptomes , se tourna en langueur. Elle fut longue ; sa fille ne quitta jamais sa chambre , lui prodigua tous les secours de l'art , tous les soulagemens de l'amitié , tous les soins adoucissans de la complaisance & de la tendresse : mais rien ne put remédier à l'épuisement de la nature ; & Blanche eut la douleur de voir expirer son pere entre ses bras.

Au milieu des regrets & des pleurs qu'excitoit une perte si sensible , l'éloignement du sire de Rosemont , l'incertitude de son sort

aigrissoient le profond chagrin de Blanche. Cent fois, pendant la nuit, elle avoit envoyé à Rosmont, mais elle n'y étoit point retournée. Le jour même, elle ne revoit jamais, elle étoit seule avec ceux que le dessein de la mort y retenoit encore. Dans la crainte d'être abandonnée plus long-temps, elle avoit écrit à son père qu'elle prenoit de rester avec elle, & s'étoit retirée. Ce château, où sa sœur étoit restée peu de mois auparavant, étoit devenu un lieu de deuil, où l'héritière de la maison de Rosmont se renferma. La maison de la sœur & la sienne continuerent de vivre séparément à Réthel, pendant que Blanche, occupée de son pavillon isolé, refusoit d'être servie par elle, d'être servie, laissoit à peine ceux de son train de ses femmes l'approcher, & s'abandonnoit à la plus sombre mélancolie.

Le temps ne la diminuoit point. Les noirs pressentiments l'assuroient qu'Enguerrand n'existoit plus. L'inutilité des recherches déjà faites, le retour des messagers qu'elle envoyoit sur toutes les routes, redoubloient son inquiétude & ses craintes. En partant de Réthel, le sire de Rosmont y avoit laissé ses chevaux & ses gens. Blanche les y retenoit. Quelquefois elle pensoit qu'il y reviendrait; mais trompée dans sa longue attente, elle ne cessoit de pleurer, de gémir. D'amers reproches, une extrême douleur, un vain repentir, des remords empoisonnoient tous les moments de la belle & infortunée dame de Réthel.

Où se cachoit donc cet amant irrité ? Qu'étoit-il devenu ? Par quelle fatalité le secret & le mystère l'arracheroient-ils toujours aux douceurs dont l'amour vouloit le combler ? Que faisoit le sire de Rosmont, pendant que Blanche, baignée de pleurs, passoit une partie du jour à l'endroit du jardin où elle l'avoit perdu de vue, où elle croyoit encore entendre les accents de sa voix, où ses regards s'attachoient sur cette route où il sembloit voler pour la fuir, où souvent prosternée devant l'Être suprême, elle le supplioit de lui accorder la mort, ou le retour d'Enguerrand ? Hélas, il étoit bien éloigné de soupçonner Blanche de ces tendres sentiments, de se croire l'objet de ses desirs, de ses craintes, de toutes les agitations de son cœur !

Furieux en la quittant, guidé par son désespoir, il marcha le reste du jour & la nuit entière sans s'arrêter, sans savoir où il alloit. Excédé de lassitude, au lever de l'aurore, il se vit dans une plaine où des troupeaux étoient parqués. Il demanda du lait, en but un peu, & continua de marcher. A l'entrée de la nuit, il parvint à la forêt des Ardenes, s'y enfonça, suivit un chemin frayé, qui le conduisit dans un lieu sauvage & très-fourré. L'obscurité ne lui permettant pas d'avancer plus loin, il s'arrêta, s'assit sur le tronc d'un arbre renversé à terre ; & cédant à l'assoupissement que lui causoit une extrême fatigue, il s'endormit.

Le chant des oiseaux & les premiers rayons

du jour l'éveillèrent. En ouvrant les yeux, il vit à ses côtés un vénérable hermite, courbé sous le poids des ans. Sa physionomie noble & son air paisible imprimoient le respect, & sembloient inviter à la confiance. Surpris à son aspect, le sire de Rosemont ne put remarquer sans émotion l'intérêt & l'attendrissement qui se peignoient sur le visage de l'hermite en le considérant. Il voulut lui parler; mais des pleurs long-temps retenus s'échappèrent de ses yeux, étouffèrent sa voix, & lui laissèrent seulement la liberté de montrer sa reconnoissance par une inclination. L'hermite prit une de ses mains, la pressa doucement, & le regardant avec bonté : Ô mon fils, lui dit-il, qui peut vous affliger à cet excès, dans l'âge où la douleur devrait être étrangère à votre ame? Regrettez-vous un pere, un ami, un frere, une sœur chérie? Quelle perte excite ces soupirs attendrissans, ces larmes dont votre visage & votre sein s'inondent? Est-ce une fortune contraire, est-ce une passion malheureuse, qui vous réduit à ce triste oubli de votre raison?

Hélas! c'est ma seule foiblesse, dit Enguerrand en se jetant dans les bras de l'hermite; je n'ai rien perdu, je ne possédois rien. Une imagination séduite, un cœur prévenu me présentoient le bonheur, & ne me le promettoient pas. J'aimois des vertus unies à la beauté. La présence d'une fille douée de mille charmes, répandoit dans mon ame je ne fais quelles douces influences

dont le pouvoir m'attiroit, me retenoit, me fixoit près d'elle. O mon pere ! je n'ai perdu qu'une illusion ; elle me trompoit, mais elle me rendoit heureux. Ah ! pourquoi, pourquoi ne suis-je pas mort avant d'éprouver une si cruelle révolution dans tous mes sentiments ? Puis-je vivre, & mépriser & haïr **Blanche**, cette **Blanche** à qui l'amour élevoit un autel au fond de mon cœur !

L'hermite connoissoit trop, par sa propre expérience, combien les passions ont de force, pour s'étonner des mouvements du jeune affligé, ou pour combattre leur violence par de froides représentations. Il le plaignit, mêla des larmes à ses pleurs, lui montra de la complaisance, de la douceur & de la bonté. Peu à peu il l'engagea, par ses prières, à se calmer, à le suivre, à venir prendre du repos & de la nourriture dans son hermitage. Enguerrand n'osa résister à son âge ni à ses instances ; il se laissa conduire à l'habitation du bon vieillard : la crainte de le désobliger le rendit docile à ses conseils, & lui soumit sa volonté.

La demeure de l'hermite n'étoit pas éloignée. Elle consistoit en une cabane assez spacieuse, environnée de grands arbres qu'entouroit une haie de ronces & d'épines, capable de défendre aux bêtes fauves l'entrée de l'enceinte qu'elle formoit, & de cacher cette retraite à tous les yeux. Deux pieces plus petites se trouvoient au fond de la première : l'une servoit d'oratoire, l'autre étoit remplie des provisions nécessaires à la vie, & des

vases propres à les apprêter. Un bûcheron, attaché à l'hermite par ce seul emploi, alloit les chercher à la ville prochaine. De cette espece d'office, on passoit sous une voûte couverte de lierre : elle conduisoit à un petit jardin traversé par un ruisseau d'eau courante. Des fruits, des légumes & des fleurs cultivés avec soin, mêloient en ce lieu l'agrément à l'utilité. Une extrême propreté ôtoit à cette simple habitation l'air de la rusticité, annonçoit dans le sage qui s'en contentoit, le goût de la retraite, & non l'abandon de soi-même, & des occupations capables de dissiper l'ennui d'une profonde solitude.

Le sensible vieillard pressa son hôte de manger des mets qu'il lui présentoit, & de prendre d'une liqueur fortifiante & balsamique. Enguerrand obéit. Il ouvrit son cœur à l'hermite, lui demanda ses avis sur l'embarrassante position où il se trouvoit. La seule idée de revoir Blanche révoltoit tous ses sens ; il ne vouloit point retourner à Rosemont ; son brusque départ du château de Réthel devoit avoir surpris Mainfroy. Il voudroit en savoir la cause, enverroit la lui demander : comment s'excuseroit-il, comment refuseroit-il de le revoir ? sur quel prétexte rejeter sa fuite, le peu d'égard montré au comte, & l'ingrat oubli de son amitié ?

L'hermite ne le voyant pas assez tranquille pour fixer ses idées, lui proposa de rester un peu de temps avec lui : ils pourroient se consulter à loisir, examiner ensemble si Enguerrand devoit abandonner la Champagne,

& vendre ses héritages pour s'éloigner à jamais du Réthelois. Cette proposition fut acceptée. L'hermite sonna du cor peu de moments après ; le bûcheron dont il se servoit, parut. Il l'envoya à la ville , d'où il rapporta le soir sur des chevaux un petit lit tout neuf, un habit pareil à celui du vieillard, du linge, tout ce que l'hermite hospitalier pensoit être utile au nouveau solitaire.

Voilà donc le tendre Enguerrand devenu le compagnon, l'ami, l'enfant chéri du vénérable habitant de la forêt des Ardennes. Il partage ses occupations, cultive avec lui son jardin, arrose ses fleurs, & pare dès le matin l'autel du petit oratoire, se joint à lui dans ses pieux exercices, l'aide à marcher quand il entreprend une longue promenade, le console quand il se plaint, le soulage quand il souffre, le nomme son pere, lui montre une affection filiale, & jamais le desir curieux de pénétrer les raisons de sa retraite. Une tristesse habituelle, une mélancolie qu'il se plaît à nourrir, lui rendent le séjour de l'hermitage agréable. Il ne songe point à s'en éloigner, il s'attache tendrement à l'homme dont il se voit aimé ; son âge, ses infirmités, le besoin qu'il a de lui, sont des liens puissants pour retenir le sensible, le compatissant Rosemont : plus il croit lui être nécessaire, plus il se détermine à ne jamais l'abandonner ; il lui fait part de sa résolution, & le prie de l'approuver.

L'hermite l'écoute avec surprise, avec attendrissement. Son cœur s'émeut, ses yeux se

se remplissent de larmes; il leve ses mains tremblantes vers le ciel, & s'écrie : ô providence, dont je respecte les décrets, comment me faites-vous trouver dans le cœur de cet étranger la généreuse pitié que m'ont refusé ceux dont j'avois droit d'attendre de l'amour & de la reconnoissance?

Passant alors ses foibles bras autour d'Enguerrand : l'ai-je bien entendu, lui dit-il, ô mon fils, mon cher fils? voulez-vous, daignez-vous, paré des fleurs de la jeunesse, vous destiner au triste, au pieux devoir que vous vous imposez? La main chérie du noble Enguerrand fermera-t-elle les yeux de l'infortuné comte de Moncal? Une inclination & des pleurs furent l'unique réponse du sire de Rosemont.

L'illustre hermite l'embrassa plusieurs fois; & reprenant la parole : vous voyez en moi, lui dit-il, un exemple du malheur où conduit un attachement mal placé, trop de confiance & de tendresse. Entre deux princes qui se disputoient de vastes possessions, je choisis le parti du plus foible; je sacrifiai une partie de mes domaines pour le rétablir dans les siens. Mes amis, mes vassaux, ma fortune, tout fut employé, tout fut prodigué. Le succès de mes soins me consola de mes pertes : sans rien exiger de la reconnoissance de celui qui devoit tout à ma valeur, à mon crédit, à mon amitié, je me retirai dans une petite île dont j'étois le souverain. La plus charmante des créatures m'y suivit : cette compagne adorée y faisoit mon bonheur. Hélas!

il dura peu. L'ambition égara son esprit, & corrompit son cœur. Le prince vint passer un mois chez moi ; ma femme lui plut , il la séduisit. L'ingrat , pour qui mon sang avoit coulé tant de fois , pour qui j'avois dissipé les trésors amassés par mes peres , osa m'enlever mon bien le plus cher , arracher de mes bras l'unique objet de toutes mes affections. Je devois peut-être me venger , soulever des peuples que j'avois soumis , renverser un pouvoir encore mal affermi , mais en punissant un perfide , quel fruit retirerois-je de ma victoire ? La perte de l'ingrat rendroit-elle à une infidelle le charme attrayant de l'innocence ? Elle ne vivoit plus pour mon bonheur ; la laisserois-je exister pour ma honte , pour couvrir mon front de rougeur ? pourrois-je la revoir & ne pas me venger ? Il faudroit donc tremper mes mains dans son sang , lui plonger un poignard dans le sein ! Je ne pus supporter cette affreuse idée : j'abandonnai mon isle , ma patrie ; toute l'Italie me devint odieuse. J'errai long-temps , ne sachant où fixer mes pas incertains : je fuyois les villes ; tous les lieux habités renouvelloient mes douleurs. Le hasard me conduisit ici ; l'aspect de ce lieu sauvage me plut , & j'y restai. Depuis quarante ans & plus je vis dans ce désert , non pas heureux , mais tranquille. Mes passions se sont amorties , j'ai cessé d'aimer & de haïr. Long-temps tourmenté par de tristes souvenirs , je suis enfin parvenu à me retracer faiblement mes chagrins , à les rappeler comme l'idée d'un songe pénible. J'ai retrouvé la

paix dans cet asyle. O mon aimable & généreux ami, ma propre expérience m'a appris que le bonheur dont nous croyons jouir est fantastique, que nos maux les plus réels sont toujours exagérés par notre imagination, & que tout est illusion dans la vie, excepté le repos de l'esprit & le calme du cœur.

Enguerrand, touché du récit de l'hermite, sentit redoubler son respect & son amitié pour lui. Il espéra recouvrer près du comte de Moncal cette indifférence que la vue de Blanche lui avoit fait perdre. Il vouloit effacer de son cœur l'image de ces traits charmants, de ces graces séduisantes, toujours présentes à son idée : mais l'ombre des bois, le chant des rossignols, le murmure des fontaines, ne sont pas des objets propres à écarter le souvenir d'un tendre sentiment. La colere d'Enguerrand, affoiblie par le temps, laissoit renaître, en se dissipant, sa première sensibilité. Il ne souhaita pas la vue de Blanche, il la redoutoit encore, mais il la craignoit, par la certitude de lui être désagréable, de ne pouvoir lui inspirer cette estime, cette confiance, cette amitié, où ses desirs s'étoient bornés. Le nom de Blanche erroit toujours sur ses lèvres, échappoit de sa bouche avec un soupir, avec des larmes qu'il croyoit donner au regret d'avoir aimé, & qu'une ardente passion faisoit encore couler.

L'affaïssement où il vit bientôt tomber le comte de Moncal, ramena toute son attention sur lui ; il ne le quittoit plus, veilloit sans cesse à la conservation de ses jours ; mais

il devoit perdre son noble compagnon , au moment où rien ne lui annonçeroit cette douloureuse séparation. Un soir qu'ils considéroient ensemble des météores répandus dans l'air , l'hermite parlant avec admiration des phénomènes de la nature , exaltant le pouvoir de l'Être créateur de ce vaste univers , prit la main de son jeune ami , la serra , s'étendit sur le gazon où ils étoient assis , ferma les yeux , & s'évanouit. La voix d'Enguerrand , ses secours , ses cris , ses gémissements , ne lui rendirent ni le mouvement ni la connoissance ; il étoit déjà plongé dans l'éternel sommeil , & rien n'animoit plus la masse de matière qu'Enguerrand arrosoit de ses pleurs.

Il s'affligea toute la nuit. Au lever de l'aurore , il couvrit de fleurs & d'herbes odoriférantes les restes insensibles du vénérable vieillard , & s'occupa tout le jour à préparer le lieu où il vouloit les déposer. Aidé du bûcheron , qui travailloit & pleuroit avec lui , il creusa entre quatre chênes touffus une espèce de caveau , le revêtit en dedans de petits cailloux & de terre glaise , employa plusieurs jours à ces tristes soins , & sentit un renouvellement de douleur en renfermant dans cet espace étroit la dépouille mortelle d'un grand de la terre , mort sous un ciel étranger , & dont les larmes d'un seul ami honoroient la tombe.

Ce devoir rempli ne satisfit point la tendre amitié d'Enguerrand ; il voulut marquer la sépulture du comte de Moncal par un monu-

ment champêtre. Il trouva facile d'élever un petit temple de feuillage. Tout se trouva formé de branches entrecroisées, s'élevait sur les arbres, paroissant former des colonnes. Il exécuta ce projet. Les murailles émaillées de fleurs couronnées les unes de son ami ; une palissade de houx & de myrte-feuille les entourait ; & sur une pierre placée à l'endroit le plus exposé aux regards, le sire de Rochemont grava de sa main cette courte inscription :

Une femme répelle l'amour sur les jours du nôtre que cette terre a vu se glisser son sein. Il gemit loin d'elle. Ne lui que se s'en plaindre, & laisse au ciel le soin de la punir.

Cet ouvrage occupa long-temps le sire solitaire. Sa tristesse l'attachoit autour de ce tombeau, & chaque jour y ajoutoit un nouvel ornement. Son temps se passoit entre ce soin & celui d'entretenir son feu sur l'autel du petit oratoire. Un jour qu'il venoit de prier pour l'éternel repos du comte de Moncal, la vue d'une cassette cachée sous l'autel, lui rappela qu'il n'avoit point de la visiter immédiatement après la mort. Il le reprocha sa négligence, prit la cassette, l'ouvrit, & la trouva remplie d'une masse d'orfèbre fine & très-seche ; il la leva, & sous des linges il vit assez d'argent monnoyé, une quantité de lingots d'or, des pierres de grand prix, & des tablettes fort riches. Une seule feuille étoit écrite ; il y lut ces mots :

“ Daignez, mon cher Enguerrand, ac-

„ cepter les foibles marques de ma recon-
„ noissance. Depuis que le ciel voulut me
„ favoriser, en vous conduisant dans cette
„ solitude, j'ai regretté mon pouvoir & ma
„ fortune. Puissé le compatissant, le généreux
„ comte de Rosemont éprouver bientôt un
„ sort moins contraire, recevoir les mêmes
„ consolations dont la bonté de son cœur
„ m'a fait sentir la douceur ! Le dernier vœu
„ du malheureux Moncal sera pour la féli-
„ cité du noble, du vertueux Enguerrand,
„ Je vous recommande le pauvre bûche-
„ ron, & vous prie de mettre sa famille à
„ l'abri du besoin. „

Cette lecture fit couler les larmes d'Enguerrand. Sans mépriser les dons de son reconnoissant ami, il les regarda comme un bien inutile pour lui. Il remit tout dans la cassette, réservant seulement ce qu'il jugea convenable à remplir l'intention du comte en faveur de l'honnête bûcheron ; il se hâta de le combler de joie, en lui donnant la récompense des services rendus au vénérable hermite, & de ceux que lui-même recevoit journallement de ce bon homme.

Pendant que, livré à sa mélancolie, Enguerrand passoit les jours entiers à parcourir la forêt des Ardennes, revenoit le soir à l'hermitage chercher un repos qu'il y trouvoit rarement, la dame de Réthel continuoit à regretter l'heureux temps où la présence de son pere & celle du sire de Rosemont animoient ses plaisirs & les rendoient si vifs. Tout ce qui lui représentoit cet amant

disparu peut-être pour jamais, attiroit son attention & lui devenoit cher. A son arrivée en Champagne, Enguerrand y avoit amené un jeune Parisien, dont le frere étoit gentilhomme du comte de Charlemont. Il se nommoit Olivier, étoit âgé d'environ treize ans. Il servoit Enguerrand à Réthel. Blanche remarqua ce petit page; il lui plut par les graces de sa personne & par la douceur de son naturel. Après le départ d'Enguerrand, elle s'y attacha davantage. Il pleuroit l'absence de son maître; il se montrait inconsolable de sa perte. Plus sa douleur éclatoit, plus la dame de Réthel prenoit d'affection pour lui. Elle le retint à son service; & depuis la mort de son pere, Olivier étoit le seul de ses gentilshommes qui eût l'entrée du pavillon où elle habitoit.

Hyppolite, frere d'Olivier, alla le voir à Réthel, & souhaita le mener à Charlemont pour quelques jours. Il en fit demander la permission à la comtesse, & l'obtint. Le parc de Charlemont touchoit à la plus agréable partie de la forêt des Ardennes, & les deux freres y prenoient souvent le plaisir de la promenade. Ils virent un jour s'échapper du poing de l'oisieur un très-beau faucon. Le desir de le rendre à cet homme affligé de sa perte, les fit diriger leur marche par le vol de l'oiseau. Il les conduisit fort loin, & les engagea dans des routes embarrassées de bruyeres & de broussailles; où, forcés de ralentir leur course, ils perdirent le faucon de vue, & renoncerent à sa poursuite. Appercevant

un sentier battu, ils le suivirent, pensant qu'il les meneroit au chemin dont ils s'étoient écartés; mais il leur manqua dans un lieu fort sauvage. Ils retrouvèrent un sentier plus étroit que le premier; il tournoit autour d'un bouquet d'arbres, & se terminoit à un endroit assez agréable. Le premier objet qui s'offrit à leurs regards, fut le petit temple de feuillages, élevé par les mains d'Enguerrand. Ils prièrent sur le tombeau, lurent l'inscription, firent ensuite le tour de la haie qui cachoit l'hermitage; & voyant la porte ouverte, entrèrent & parcoururent toute l'habitation, en s'étonnant de n'y rencontrer personne. Au fond de la cabane, ils virent sur des planches une robe d'hermite, & d'autres vêtements d'une forme & d'une couleur différentes. Oliviers s'approche, regarde, pâlit, croit reconnoître l'habit que portoit Enguerrand le jour de son départ du château de Réthel. Il s'en saisit, il l'examine; & trop sûr de ne pas se méprendre, il pousse un cri douloureux, court au tombeau, se prosterne, & d'une voix étouffée il répète : mon maître, mon cher maître, vous n'êtes donc plus! & reste sans mouvement sur le gazon.

Son frere, surpris & touché, le rappelle à lui-même, apprend la cause de son saisissement, le ramene dans la cabane, essaie de le calmer. Comme l'hermitage ne paroît pas abandonné, ils attendent un peu de temps, pour voir s'il y viendra quelqu'un; mais Hyppolite craignant de ne pouvoir sortir de ce bois avant la nuit, presse son frere de le

Suivre, & l'arrache de cette cabane, où il voudroit rester.

Olivier pleura toute la nuit ; & se représentant les inquiétudes de Blanche, le desir passionné qu'elle montrait d'être instruite du sort d'Enguerrand, au lever de l'aurore il prend congé de son frere, monte à cheval, & court en diligence sur la route de Réthel.

Hélas, quelle nouvelle alloit-il donner à l'affligée comtesse ! de quels traits elle percevoit son cœur ! L'austere retraite que s'imposoit Blanche, sa continuelle application à se faire des reproches, à s'accuser des peines d'Enguerrand, de sa fuite, de sa perte ; son imagination toujours fixée sur de tristes objets, lui représentant son amant abymé sous les eaux, expirant sur un champ de bataille dans une terre étrangere, ou chargé de fers par des mains infidelles, ne la dispoisoit que trop à cette sorte d'égarement où l'oppression du cœur conduit souvent l'esprit.

Le retour d'Olivier va changer ses craintes en une désolante certitude ; il va lui ravir la foible espérance qui la soutenoit encore ; elle va entendre ces mots cruels, ces mots déchirants, *Enguerrand n'est plus.*

Olivier paroît tout en pleurs aux yeux de Blanche ; il lui dit ce qu'il a vu dans la forêt des Ardennes. Blanche écoute ce récit avec cette curiosité avide qui porte les malheureux à vouloir connoître toutes les circonstances de leur infortune. La mémoire fidelle du jeune page lui a fait retenir l'inscription gravée sur la pierre. Blanche

l'engage à la répéter, & s'en applique les paroles : *Une femme porta l'amertume sur les jours de celui que cette terre a reçu dans son sein.* Eh ; quelle autre que l'inhumaine Blanche eût porté *l'amertume* dans l'ame de l'aimable Enguerrand ! quelle autre eût causé sa mort ! *Il laisse au ciel le soin de le venger.* Ah , s'écrie la belle affligée , je veux hâter la punition que me réserve ce ciel vengeur. Puis-je vivre , respirer , & savoir qu'Enguerrand n'existe plus ?

Un morne silence succède aux exclamations de sa douleur ; elle soupire ; elle ne peut répandre des larmes. Sortant enfin de cet accablement , elle interroge encore Olivier ; elle lui demande s'il reconnoitra l'endroit où reposent les cendres d'Enguerrand , s'il peut la conduire sur son tombeau. Il l'en assure. Alors , sans envisager le danger de sa résolution , l'âge du guide qu'elle choisit , pénétrée d'une douleur inexprimable , Blanche , sans hésiter un instant , demande des chevaux , s'appête à partir ; elle veut passer le reste de ses jours sur la tombe d'Enguerrand , y pleurer , y gémir , mériter par son repentir d'y être à jamais renfermée avec lui.

Elle quitte ses longs habits de deuil , se déguise sous des vêtements de page , s'enveloppe dans une large cape qui cache sa taille , couvre ses cheveux , & voile son visage. Suivie du seul Olivier , elle sort par une porte du parc , court avec vitesse , voudroit ne pas s'arrêter , se plaint d'être forcée d'accorder

à ses chevaux le repos qu'elle se refuse. Elle passe la nuit dans un hameau, ne veut rien prendre, ne ferme pas les yeux, attend impatiemment le jour, & recommence à marcher dès qu'il paroît.

Ses vœux sont enfin remplis : elle voit cette forêt où les manes d'Enguerrand l'appellent, attendent d'elle un sacrifice expiatoire. Olivier laisse les chevaux à un homme dont la demeure est à l'entrée du bois. Il avance dans la forêt ; Blanche le suit. Pendant assez long-temps le jeune page marche avec confiance. Insensiblement il s'embarasse dans des détours, méconnoît les lieux, perd sa route, regarde de tous côtés, ne sait où il est, cherche en vain le sentier qui mène à l'hermitage, n'ose avouer sa méprise. Blanche trop agitée pour s'apercevoir de la longueur du chemin ou de l'inquiétude de son guide, le laisse errer au hasard. Une route sablonneuse, très-étroite, bordée de houx, de ronces & d'épines, fatigue ses pieds délicats, retient ses habits, la force de s'arrêter à chaque pas. Olivier la prie de se reposer, de lui permettre d'avancer seul. Ils ne peuvent être éloignés du petit temple ; il va chercher un chemin plus facile, & reviendra dans un moment. Blanche le veut bien. Il la quitte. Elle s'assied sur le sable, appuie sa tête sur ses mains, se cache la lumière par cette attitude, & s'abandonne à toute l'amertume de son cœur.

Un long-temps s'écoule ; le jour baisse ; la nuit étend ses voiles sombres sur la nature,

& semble l'attrister. Blanche fait un mouvement, ouvre les yeux, se trouve dans une profonde obscurité. L'effroi la saisit. Elle écoute, frémit au moindre bruit. Le vol & les cris des oiseaux dont les accents annoncent de tristes événements, redoublent sa terreur. Olivier l'abandonne-t-il dans cet affreux désert ? S'est-il égaré ? S'il revient, comment la verra-t-il ? Pendant qu'elle se livre à la crainte, une voix humaine lui cause une nouvelle épouvante. A mesure que cette voix lui paroît plus près, elle distingue le chant rustique d'un villageois. Cet homme vient précisément à elle, il ne peut passer sans la toucher. Tremblante, éperdue, elle joint les mains, & s'écrie : Dieu tout-puissant, secourez-moi !

A cette exclamation, le chanteur se tait, garde un moment le silence, & puis s'écrie à son tour : Eh ! qu'attendez-vous là, vous qui appelez au secours, & faites peur aux passants ?

Blanche répond qu'elle est un voyageur égaré, séparé de son compagnon par l'obscurité de la nuit, & sans espoir de le retrouver. Le paysan rassuré lui dit : Et moi je suis André, fils d'un bûcheron de cette forêt, appelé Guerin. J'ai été bien loin chercher la fortune, je ne l'ai pas rencontrée. Mon pere, sans bouger de sa place, vient de s'enrichir je ne sais comment, & me rappelle pour partager son bien-être. Je me suis amusé à Charlemont ; la nuit m'a surpris. Voilà mon aventure ; apprenez-moi

la vôtre. Où alliez-vous ? Je puis vous remettre dans votre route. Blanche ne sait comment indiquer le lieu où s'adrescoient ses pas. Je cherchois, dit-elle enfin, le tombeau d'un ami, placé sous un petit temple ; j'allois y révéler ses cendres. Un temple, un tombeau, répète André ; ne vous trompez-vous point ? Je connois parfaitement ces bois, & je n'y vis jamais ni temple ni tombeau. Après tout, depuis dix huit mois que j'ai quitté la forêt des Ardennes, on peut y avoir bâti ; mais par une nuit si noire, comment trouver tout cela ? Blanche soupire ; son chagrin intéresse André. J'ai peine à vous laisser en ce lieu, continue-t-il ; je vous menerois bien chez mon pere, si sa cabane n'étoit pas si éloignée ; au son de votre voix, je ne vous crois pas fort, & vous me paroissez bien fatigué. Attendez, il me vient une bonne pensée. A peu de distance d'ici est un hermitage où demeure un saint homme. Il a, je crois, plus de cent ans, est à son aise ; mon pere lui a rendu de petits services, & souvent il nous a fait du bien. S'il n'est pas mort, il vous donnera volontiers l'hospitalité ; s'il ne vit plus, nous trouverons au moins de quoi nous mettre à couvert, & je vous tiendrai compagnie en attendant le jour. Voyez, cela vous convient-il ? En six minutes nous serons chez le vénérable vieillard. Blanche accepte l'offre d'André, le tient par un pan de son habit, marche derriere lui, se heurte contre les branches que son conducteur écarte,

se soutient à peine, arrive épuisée, presque mourante, à la porte de l'hermitage.

André élève la voix, demande de la part de son pere si l'on veut bien recevoir un voyageur égaré dans les bois, & lui donner asyle pour cette nuit. On répond que l'étranger peut venir. La porte s'ouvre. A la pâle lueur d'une lampe placée loin de l'entrée, Blanche est introduite dans une vaste cabane. André la voyant en sûreté, sent un desir pressant d'aller embrasser son pere; il le lui dit, & la quitte sans lui donner le temps de reconnoître le service qu'il vient de lui rendre.

L'hermite salue son hôte, lui présente un siege commode, l'invite à se reposer. Il jette sur son feu presque éteint, des branches seches. En s'enflammant, elles répandent une agréable odeur, dont la cabane est parfumée. Au silence du voyageur, à son abattement, le sommeil lui paroît le plus pressant de ses besoins. Il prépare un lit, l'avertit qu'il peut en faire usage, approche une table, étend dessus du linge blanc, la couvre de mets dont lui-même se contente, y joint des fruits, du vin frais, & prie l'étranger de vouloir bien partager le frugal repas d'un solitaire.

Quel son de voix a frappé l'oreille de Blanche! quelles idées il élève dans son esprit! Accablée de tristesse, fatiguée par la veille, par une longue marche, inanimée, sans force, la tête penchée sur son sein, les yeux à demi fermés, elle n'a fait attention, ni à

l'hermite, ni à ses soins : mais les derniers mots qu'il vient de prononcer, ont rappelé à Blanche des accents bien connus & bien chers. Elle frémit, se souvient du récit d'Olivier : c'est auprès d'un hermitage qu'on a vu le tombeau d'Enguerrand ; c'est dans une cabane voisine qu'on a trouvé ses vêtements. Elle est sans doute au lieu où sont déposées les cendres d'Enguerrand ; son approche a troublé leur repos ; elles s'agitent à l'aspect d'une cruelle meurtrière ; l'ame d'Enguerrand erre autour d'elle pour lui reprocher sa dureté ; elle vient de l'entendre murmurer & se plaindre. Remplie de cette imagination, elle jette un cri, se renverse sur son siège ; & couvrant son visage de son mouchoir ; elle pleure, gémit, & laisse un libre cours à sa douleur.

Emu, touché, pénétré d'une tendre compassion, l'hermite ne sait s'il doit le laisser soulager son cœur, ou s'efforcer de le consoler. Il se leve, s'approche de l'étranger, veut prendre une de ses mains. Blanche le repousse doucement, il se retire : elle s'en apperçoit, craint d'avoir manqué au respect qu'elle doit à son caractère, à son âge. Persuadée de la vieillesse & de la sainteté du solitaire, elle se reproche de s'être introduite dans sa retraite à la faveur de son déguisement, de profaner par sa présence un asyle sacré. O vous, homme vénérable, s'écrie-t-elle, pardonnez une feinte coupable à l'infortunée qui ne veut pas vous en imposer plus longtemps ! Sous l'apparence d'un étranger reçu.

avec tant de bonté ; vous voyez une fille malheureuse , à jamais désolée par sa propre imprudence , une fille dont l'orgueil égara la raison. Rien ne peut réparer mes fautes , rien ne peut me rendre le bien que j'ai perdu , dont je me suis privée moi-même. Aimée du plus digne , du plus aimable des hommes , mon parent , l'ami de mon pere , j'ai causé ses chagrins , j'ai causé sa fuite , j'ai causé sa mort. Ah ! si vous savez où sont les restes chéris d'un amant irrité , conduisez-moi au lieu qui les renferme. La vie m'est insupportable , odieuse ! Je veux mourir sur la tombe d'Enguerrand , expirer en implorant le pardon d'Enguerrand.

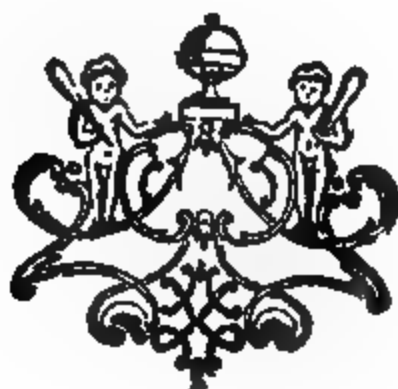
Implorer le pardon d'Enguerrand , répète l'hermite en tombant aux pieds de la belle affligée ! ô Blanche ! Blanche trop long-temps regrettée , & toujours adorée ! est-ce , est-ce bien toi , qui veux mourir sur la tombe d'Enguerrand ? Blanche , jetant les yeux sur lui , fait un grand mouvement ; sa cape se renverse , laisse voir son aimable visage inondé de larmes. D'une main Enguerrand les essuie , & de l'autre il écarte ses cheveux , dont le désordre lui cache encore une partie de ces traits charmants qu'il revoit avec transport. Tous deux se reconnoissent ; tous deux s'embrassent ; tous deux disent cent fois : ah c'est Blanche ! ah , c'est Enguerrand ! Tous deux se demandent pardon ; tous deux se l'accordent ; tous deux s'assurent de leur mutuelle tendresse ; tous deux se content leurs peines , & tous deux les oublient.

Oh, comme la cabane s'embellit à leurs yeux ! De quelles actions de grâces retentit le petit oratoire, où ces heureux amants vont se prosterner, remercier le ciel de leur réunion, le prendre à témoin du serment qu'ils se font de s'aimer toujours ! quelle douce joie les anime ! Le souper négligé peu de moments auparavant, attire l'attention de Blanche ; elle reçoit avec plaisir, des mains de son amant, des fruits cultivés par lui-même. Pour augmenter l'agrément de ce repas, la voix d'Olivier se fait entendre ; conduit par le hasard à la demeure du bûcheron au moment où André y arrivoit, il montre tant de chagrin d'être séparé de son compagnon de voyage, que le bon Guérin prend une lanterne & le mène à l'hermitage. A la vue d'Enguerrand, le jeune page est prêt à s'évanouir ; il s'écrie, il verse de larmes de joie : son maître attendri l'embrasse ; Blanche le fait mettre à table, Guérin les sert, & la nuit se passe dans un continuel ravissement.

Dire que l'heureux Enguerrand devient, peu de jours après, l'époux de Blanche, que les plaisirs renaissent à Réthel, ce seroit un soin inutile. Après leur mariage, voulant tous deux reconnoître les obligations qu'ils avoient au comte de Moncal, ils employèrent une partie de ses dons à lui élever un tombeau plus durable. Une grande & belle chapelle fut bâtie à la place où étoit le dôme de feuillages ; deux aumôniers de la comtesse de Réthel la desservirent. La cabane & ses dépendances devinrent une jolie mai-

42 *Rencontre dans les Ardennes.*

son ; la famille du bûcheron s'y établit. Chaque année les deux époux alloient visiter cette chapelle , assister aux prières fondées pour le repos du vénérable hermite , dont la mémoire fut toujours chère au sire de Rosemont. Olivier eut un fief assez considérable , une charmante femme , & l'amitié des protecteurs dont il avoit occasionné la réunion. Ainsi finit l'histoire de la rencontre dans la forêt des Ardennes.



EXTRAIT

DES AMOURS

DE

GERTRUDE,

DAME DE CHÂTEAU-BRILLANT,

ET

DE ROGER,

COMTE DE MONTFORT.

~~SECRET~~

1. The first of these is the fact that the

2. The second is the fact that the

3.

4. The third is the fact that the

R

5. The fourth is the fact that the

6. The fifth is the fact that the

7. The sixth is the fact that the

8. The seventh is the fact that the

9. The eighth is the fact that the

10. The ninth is the fact that the

11. The tenth is the fact that the

12. The eleventh is the fact that the

13. The twelfth is the fact that the

14. The thirteenth is the fact that the

15. The fourteenth is the fact that the

16. The fifteenth is the fact that the

17. The sixteenth is the fact that the

qu'il étoit permis à des yeux étrangers d'apercevoir chez lui.

Un ange habitoit pourtant cette triste demeure ; mais renfermé dans son enceinte , à peine le voisinage connoissoit-il son existence. Gertrude , fille d'une sœur de Richard , orpheline , & sous la tutelle de ce maussade oncle , confinée au haut d'une tour , n'en sortoit presque jamais. Les fleurs de la première jeunesse paroient son teint de leurs couleurs. Ses traits doux & réguliers , sa taille svelte , sa démarche légère , deux beaux yeux , où se peignoient une ame noble & de tendres sentiments , lui donnoient l'air d'une Grace ou de la jeune Hébée. Tant de charmes , loin de la rendre chère à Richard , excitoient son dépit , & quelquefois sa haine. Plus elle grandissoit , plus elle embellissoit , plus il augmentoit sa captivité. Il lui savoit mauvais gré d'avoir quinze ans. Pour s'assurer une longue jouissance de sa fortune , il la cachoit soigneusement , trembloit que le duc de Bretagne n'entendît parler d'elle , ne la fît venir à sa cour , ne lui choisît un époux. Il faudroit se dessaisir des terres de sa pupille , lui rendre tous ses biens. Cette idée révoltoit Richard. De toutes les expressions de sa langue , il n'en trouvoit point de plus absurde , ou de plus choquante à son oreille que ce ridicule mot , *rendre*.

Auprès de la belle recluse , vivoit une jeune personne , recommandable seulement par ses attraits. Orpheline aussi , fille de la nourrice de Gertrude , elle la servoit depuis

de Gertrude

q
R
re
v
se

mort de sa mere. Elle
maîtresse, & s'ennu
ne-Forte. Gertrude m
mais ignorant les avan
solitude, elle ne song
contraire, songeoit à
parente de sa mere
étoit sa marraine, l'av
son enfance, & desin
Souvent elle envoyoi
Il lui apportoit des
de sa mere, & la pre
Invitations. Ce cousin d
Robert; sa figure ne
Gards l'air grossier & t
Son pere, fermier
de bénédictins, par un
se industrie, avoit a
s, de gras pâturages,
eaux. Robert, riche,
parler, & d'un franc p
dans son canton, Ro
il venoit à la Roche
à sa rencontre. Elle
les nouvelles de sa ma
rdie oublioit d'en dema
né de la voir, ne songe
r à quitter sa prison
partager avec sa mere
onheur dont ils jouissa
t; mais sa tendre am
la retenoit. Comment
rt, chagrin de ses refus
plus de fâcherie. Louise

yeux tant qu'elle pouvoit le voir , soupiroit ; se reprochoit son peu de condescendance , & puis, en retournant auprès de sa maîtresse, elle se consolait , en se disant , Robert reviendra.

Gardée à vue , mais pourtant moins gênée que Gertrude , Louise alloit & venoit assez librement dans le château. Tout s'adoucissoit , tout s'inclinoit à son aspect. Petite , jolie , leste , l'air mutin , la physionomie fine & gaie , elle payoit d'un souris malin l'hommage que lui rendoient tous les vilains commensaux de la Roche-Forte. Les preux écuyers se disputoient l'honneur de recevoir ses ordres ; les hommes d'armes vouloient se battre pour elle ; le vieux chapelain la bénissoit d'aussi loin qu'il l'apercevoit , & tout retentissoit au château des louanges donnés aux appas de la gentille Louise.

Si l'ennui regnoit à la Roche-Forte , au moins la paix maintenoit-elle tous ses habitants dans le repos & la tranquillité ; mais un lutin mal-faisant entreprit de l'en bannir. On ne sait si le grand diable tenta Richard , ou si quelqu'amour mal-adroit adressa par hasard un trait à ce cœur endurci ; mais *par un beau matin* , Richard se mit en fantaisie d'aimer Louise. Ce n'eût été rien ; mais le vieux fou osa bien se promettre de lui plaire , & de la voir approuver ses desirs. Il se rappelle ses antiques galanteries , veut faire de petites mines à Louise , & l'épouvante par d'horribles grimaces. Plus de retraite , plus de solitude pour Gertrude ni pour elle ; il les prive du plaisir de converser ensemble , les assiege

[illegible]

sa faute, la prie de lui pardonner le secret qu'elle a gardé sur sa résolution. Gertrude l'embrasse, s'étonne, puis s'afflige; elle conjure Louise de rester; elle ne veut point recevoir ses adieux, vivre sans elle, demeurer seule, sans consolation, sans amie, sans sa chère, sans sa bien-aimée Louise.

Louise vivement touchée, incertaine, troublée, rêve un instant, & tout-à-coup déterminée, elle conjure à son tour Gertrude d'accompagner sa fuite. Elle lui représente que Richard la soupçonnera d'avoir favorisé son évasion. Elle sera l'objet de sa colère, peut-être de sa vengeance : Gertrude s'effraie, consent à partir avec elle, se munit du peu d'argent que l'avarice de son oncle laisse à sa disposition, & des riches bijoux dont on la paroit dans son enfance. Toutes deux tremblantes, effrayées du moindre bruit, se rendent à l'endroit désigné. Louise fait le signal convenu, Robert y répond. Aidées par lui, elles sortent heureusement de l'enceinte détestée. Robert, surpris de l'arrivée imprévue de Gertrude, lui donne le cheval destiné pour Louise, prend sa parente en croupe, & se hâte de traverser les domaines de Richard, où tous trois ne marchent qu'avec crainte.

Tant que les belles fugitives furent sur cette terre maudite, elles ne purent goûter le plaisir d'être libres. Robert seul étoit content. Le joli bras de Louise, passé autour de lui, le serrant à chaque pas difficile; la certitude de la voir à tous moments chez sa mère, où il la conduit; l'espérance de lui

plaire, d'être un jour, peut-être bientôt, l'heureux possesseur de tant de charmes, remplissent son cœur d'une douce satisfaction. L'aurore paroît, leur découvre le premier village du Poitou. Gertrude & Louise se rassurent; elles ralentissent leur course, commencent à se parler, à rire de leur peur, à s'applaudir de leur démarche. Vers les dix heures, elles atteignent un gros bourg, descendent chez une amie de Robert, prévenue de l'arrivée de Louise, & qui l'attend à dîner. La bonne petite bourgeoise les reçoit avec joie, leur prodigue, non de vains compliments, mais des soins, des empressements; elle les prie de disposer de tout ce que sa maison présente à leurs desirs, à leurs besoins, à leur commodité, & ses prières sont accompagnées de cette invitante franchise, de cet air ouvert & gai, qui caractérise la bonté du cœur & la véritable hospitalité. Tous trois profitent de la liberté offerte. Gertrude se met au lit, Robert à sa toilette.

Louise détache les tresses de ses cheveux, les passe, repasse ses petits doigts entre les cordons qu'ils formoient, les sépare, les arrange en cent façons différentes pour leur donner plus de grace. Une partie est enroulée sur sa tête, une autre flotte au gré du vent, la troisième devient une tresse nouvelle, qui, par plusieurs tours, retient les fleurs & le muguet dont elle compose sa coëf-

Pendant que Louise s'embellit, Robert,

attentif à ses mouvements, les observe, s'en occupe, & s'excuse auprès de son hôtesse de ne pouvoir faire honneur au dîner qu'elle lui a préparé. Après s'être parée, Louise ne fait si la veille, la fatigue & la peur n'ont point altéré son éclat naturel. Elle songe à le recouvrer. Un bassin plein d'eau lui en donne le moyen. Elle y plonge ses mains, elle y baigne son visage; les couleurs de son teint renaissent, & les regards passionnés de Robert les raniment, comme, au coucher du soleil, l'arrosoir du jardinier rend aux fleurs flétries par l'ardeur du jour, leur fraîcheur & leur beauté.

Contente d'elle & de son amant, Louise se rapproche, prend sa place à table, & le plaisir s'y assied avec elle. Les mets négligés par Robert, deviennent appétissants à ses yeux, exquis à son goût. Le repas s'égaie, se prolonge; Bertrande, l'amie de Robert, demande le nom de la belle dame qui repose, & pourquoi on ne l'avoit pas prévenue sur l'arrivée de cette compagne de Louise. On satisfait sa curiosité. Bertrande s'étonne de l'imprudence de Louise, blâme la fuite de Gertrude. Une fille de si *haut lignage*, l'héritière de Château-Brillant, courir ainsi le monde, & si superbement *accoutrée*. Comment pensent-ils cacher son état au village où ils la conduisent? Ses vêtements, ses *affiquets*, ne la feront-ils pas remarquer sur la route? n'indiqueront-ils pas ses traces? tous les payfans n'accourront-ils pas pour la voir? On en parlera, & tant & tant, que de pro-

[The page contains extremely faint, illegible text, likely due to poor scan quality or extreme fading.]

sa cousine. Mais de peur de lui causer de la crainte ou de l'inquiétude , on lui cache Gertrude sous le nom de Lucette , amie intime de Louise. On ajoute que, fille d'un riche laboureur, elle fuit la maison paternelle , pour se soustraire à la haine d'une belle-mère acariâtre, qui la tourmente, & souvent la maltraite. Julienne maudit la marâtre, plaint la belle enfant, la caresse, la voit chez elle comme la propre sœur de Louise, & regrette de n'avoir pas un second fils , tant elle auroit de plaisir à se nommer la mère de Lucette.

Huit jours après leur arrivée , Louise & Robert sont fiancés. Les amis , les voisins se rassemblent. La joie des amants prêts à s'unir, est célébrée par des fêtes champêtres. Louise donne le prix de la course, de la lutte, de tous les jeux. La nouveauté de ces fêtes amuse Gertrude. Son cœur simple & naïf partage la félicité de Louise , sans trop connoître l'espece de son bonheur. Depuis qu'elle habite cette riante campagne , elle commence à sentir la douceur d'exister. Un petit logement bien éclairé, bien propre, une belle vue , la liberté d'employer toutes les heures du jour au gré de sa fantaisie , les danses vives & légères des jeunes villageoises, le son des musettes, de tendres chansons , ouvrent son ame au plaisir. Elle pense , réfléchit ; mille idées se présentent à son esprit ; les objets dont elle est environnée , cessent de lui être indifférents ; ils la flattent , ils l'attachent ; elle devient attentive , même

1. NAME _____
 2. ADDRESS _____
 3. CITY _____
 4. STATE _____
 5. ZIP _____
 6. PHONE _____
 7. DATE _____
 8. SIGNATURE _____
 9. PRINT NAME _____
 10. PRINT ADDRESS _____
 11. PRINT CITY _____
 12. PRINT STATE _____
 13. PRINT ZIP _____
 14. PRINT PHONE _____
 15. PRINT DATE _____
 16. PRINT SIGNATURE _____
 17. PRINT NAME _____
 18. PRINT ADDRESS _____
 19. PRINT CITY _____
 20. PRINT STATE _____
 21. PRINT ZIP _____
 22. PRINT PHONE _____
 23. PRINT DATE _____
 24. PRINT SIGNATURE _____
 25. PRINT NAME _____
 26. PRINT ADDRESS _____
 27. PRINT CITY _____
 28. PRINT STATE _____
 29. PRINT ZIP _____
 30. PRINT PHONE _____
 31. PRINT DATE _____
 32. PRINT SIGNATURE _____
 33. PRINT NAME _____
 34. PRINT ADDRESS _____
 35. PRINT CITY _____
 36. PRINT STATE _____
 37. PRINT ZIP _____
 38. PRINT PHONE _____
 39. PRINT DATE _____
 40. PRINT SIGNATURE _____
 41. PRINT NAME _____
 42. PRINT ADDRESS _____
 43. PRINT CITY _____
 44. PRINT STATE _____
 45. PRINT ZIP _____
 46. PRINT PHONE _____
 47. PRINT DATE _____
 48. PRINT SIGNATURE _____
 49. PRINT NAME _____
 50. PRINT ADDRESS _____
 51. PRINT CITY _____
 52. PRINT STATE _____
 53. PRINT ZIP _____
 54. PRINT PHONE _____
 55. PRINT DATE _____
 56. PRINT SIGNATURE _____
 57. PRINT NAME _____
 58. PRINT ADDRESS _____
 59. PRINT CITY _____
 60. PRINT STATE _____
 61. PRINT ZIP _____
 62. PRINT PHONE _____
 63. PRINT DATE _____
 64. PRINT SIGNATURE _____
 65. PRINT NAME _____
 66. PRINT ADDRESS _____
 67. PRINT CITY _____
 68. PRINT STATE _____
 69. PRINT ZIP _____
 70. PRINT PHONE _____
 71. PRINT DATE _____
 72. PRINT SIGNATURE _____
 73. PRINT NAME _____
 74. PRINT ADDRESS _____
 75. PRINT CITY _____
 76. PRINT STATE _____
 77. PRINT ZIP _____
 78. PRINT PHONE _____
 79. PRINT DATE _____
 80. PRINT SIGNATURE _____
 81. PRINT NAME _____
 82. PRINT ADDRESS _____
 83. PRINT CITY _____
 84. PRINT STATE _____
 85. PRINT ZIP _____
 86. PRINT PHONE _____
 87. PRINT DATE _____
 88. PRINT SIGNATURE _____
 89. PRINT NAME _____
 90. PRINT ADDRESS _____
 91. PRINT CITY _____
 92. PRINT STATE _____
 93. PRINT ZIP _____
 94. PRINT PHONE _____
 95. PRINT DATE _____
 96. PRINT SIGNATURE _____
 97. PRINT NAME _____
 98. PRINT ADDRESS _____
 99. PRINT CITY _____
 100. PRINT STATE _____
 101. PRINT ZIP _____
 102. PRINT PHONE _____
 103. PRINT DATE _____
 104. PRINT SIGNATURE _____
 105. PRINT NAME _____
 106. PRINT ADDRESS _____
 107. PRINT CITY _____
 108. PRINT STATE _____
 109. PRINT ZIP _____
 110. PRINT PHONE _____
 111. PRINT DATE _____
 112. PRINT SIGNATURE _____
 113. PRINT NAME _____
 114. PRINT ADDRESS _____
 115. PRINT CITY _____
 116. PRINT STATE _____
 117. PRINT ZIP _____
 118. PRINT PHONE _____
 119. PRINT DATE _____
 120. PRINT SIGNATURE _____
 121. PRINT NAME _____
 122. PRINT ADDRESS _____
 123. PRINT CITY _____
 124. PRINT STATE _____
 125. PRINT ZIP _____
 126. PRINT PHONE _____
 127. PRINT DATE _____
 128. PRINT SIGNATURE _____
 129. PRINT NAME _____
 130. PRINT ADDRESS _____
 131. PRINT CITY _____
 132. PRINT STATE _____
 133. PRINT ZIP _____
 134. PRINT PHONE _____
 135. PRINT DATE _____
 136. PRINT SIGNATURE _____
 137. PRINT NAME _____
 138. PRINT ADDRESS _____
 139. PRINT CITY _____
 140. PRINT STATE _____
 141. PRINT ZIP _____
 142. PRINT PHONE _____
 143. PRINT DATE _____
 144. PRINT SIGNATURE _____
 145. PRINT NAME _____
 146. PRINT ADDRESS _____
 147. PRINT CITY _____
 148. PRINT STATE _____
 149. PRINT ZIP _____
 150. PRINT PHONE _____
 151. PRINT DATE _____
 152. PRINT SIGNATURE _____
 153. PRINT NAME _____
 154. PRINT ADDRESS _____
 155. PRINT CITY _____
 156. PRINT STATE _____
 157. PRINT ZIP _____
 158. PRINT PHONE _____
 159. PRINT DATE _____
 160. PRINT SIGNATURE _____
 161. PRINT NAME _____
 162. PRINT ADDRESS _____
 163. PRINT CITY _____
 164. PRINT STATE _____
 165. PRINT ZIP _____
 166. PRINT PHONE _____
 167. PRINT DATE _____
 168. PRINT SIGNATURE _____
 169. PRINT NAME _____
 170. PRINT ADDRESS _____
 171. PRINT CITY _____
 172. PRINT STATE _____
 173. PRINT ZIP _____
 174. PRINT PHONE _____
 175. PRINT DATE _____
 176. PRINT SIGNATURE _____
 177. PRINT NAME _____
 178. PRINT ADDRESS _____
 179. PRINT CITY _____
 180. PRINT STATE _____
 181. PRINT ZIP _____
 182. PRINT PHONE _____
 183. PRINT DATE _____
 184. PRINT SIGNATURE _____
 185. PRINT NAME _____
 186. PRINT ADDRESS _____
 187. PRINT CITY _____
 188. PRINT STATE _____
 189. PRINT ZIP _____
 190. PRINT PHONE _____
 191. PRINT DATE _____
 192. PRINT SIGNATURE _____
 193. PRINT NAME _____
 194. PRINT ADDRESS _____
 195. PRINT CITY _____
 196. PRINT STATE _____
 197. PRINT ZIP _____
 198. PRINT PHONE _____
 199. PRINT DATE _____
 200. PRINT SIGNATURE _____
 201. PRINT NAME _____
 202. PRINT ADDRESS _____
 203. PRINT CITY _____
 204. PRINT STATE _____
 205. PRINT ZIP _____
 206. PRINT PHONE _____
 207. PRINT DATE _____
 208. PRINT SIGNATURE _____
 209. PRINT NAME _____
 210. PRINT ADDRESS _____
 211. PRINT CITY _____
 212. PRINT STATE _____
 213. PRINT ZIP _____
 214. PRINT PHONE _____
 215. PRINT DATE _____
 216. PRINT SIGNATURE _____
 217. PRINT NAME _____
 218. PRINT ADDRESS _____
 219. PRINT CITY _____
 220. PRINT STATE _____

SECRET

SECRET

**IN THE UNITED STATES DISTRICT COURT
SOUTHERN DISTRICT OF NEW YORK**

[illegible]

P. 111

... ..

1. **THE STATE OF TEXAS, County of _____, do hereby certify that _____, of the County of _____, State of Texas, is the duly qualified and authorized agent of the _____, for the purpose of _____, and that the _____ is duly organized and qualified to do business in this State.**

SECRET

1. _____

12-22-68

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

1. *Journal of the American Medical Association*, 2000; 283: 2686-2692.

[illegible]

sent riche bénéficié , avoit un neveu , homme d'ancien *lignage* , & de noble *déportement* ; il se nommoit Roger , comte de Montfort. Elevé à la cour du duc de Bretagne , chéri de son souverain , ayant remporté les prix de plusieurs tournois , conduit ses vassaux à la guerre , rendu sa valeur célèbre & son nom glorieux , il venoit de s'attirer l'indignation de son seigneur par un combat particulier , où , malgré son expresse défense , Roger avoit soutenu les droits d'un ami. Banni depuis quelques jours de la présence du duc de Bretagne , il étoit venu visiter le prieur , logeoit à l'abbaye , & se proposoit d'attendre en Poitou qu'il plût au duc de le rappeler à sa cour.

Agé de vingt-six ans , bien fait , agréable , il joignoit à des traits réguliers cette aisance qui annonce la noblesse , & cet air affable qui la fait aimer. Libéral , magnifique , naturellement bon , ignorant l'art de feindre , & dédaignant toute espèce de fausseté , Roger indifférent au milieu des plus belles dames de la cour , ne leur cachoit point sa froideur. Rempli d'égards pour toutes , aucune ne l'engageoit , & personne encore ne lui avoit inspiré le desir de plaire & d'être aimé.

Le hasard dirigeant les promenades du sire de Montfort , le conduisit un jour , à la sortie du parc , vers une petite prairie. Il la traversa , vit un bouquet d'arbres serrés & touffus. L'envie de s'y reposer à l'ombre , lui fit porter ses pas de ce côté. Gertrude ,

[The page contains extremely faint, illegible horizontal lines of text, likely due to severe degradation or low contrast.]

loit ni l'écouter, ni lui répondre? Pendant qu'il bête, Louise se fait entendre; elle appelle Lucette, & mille échos répètent ce nom. O qu'il plaît à Roger! ô que le son harmonieux de la voix de Gertrude émeut son cœur, quand à son tour elle appelle Louise! Mais ce qu'il craignoit arrive; Lucette se lève, prend sa course, vole au devant de Louise. Eh! d'où vient son empressement à la joindre sâche-t-il le fils de Morsfort? D'où vient sent-il une sorte de dépit en la voyant serrer son amie entre ses bras? L'amour s'est-il vengé de l'indifférent Roger? Le rend-il jaloux des caresses de l'amitié? Le livre-t-il déjà à ces passions inquiètes qu'il excite dans les cœurs trop long-temps rebelles à son pouvoir?

Les deux jolies villageoises causent, rient, se promènent, s'avancent vers Roger, s'en éloignent. Il remarque les agremens de Louise; mais il est touché de ceux de Gertrude. Il attend, il espère. Lucette restera peut-être senie! Mais le troupeau est rassemblé, il marche vers le village, les deux amies suivent ses pas, & bientôt une colline les dérobe à sa vue.

Roger se reproche sa timidité, son indécision; il ne peut se pardonner d'avoir laissé échapper l'occasion de parler à Lucette. Eh pourtant qu'a-t-il à lui dire? Il ne sait, & n'en est pas moins tourmenté du desir de l'entretenir. Elle auroit tourné ses beaux yeux sur lui; elle auroit ouvert sa jolie bouche pour lui répondre, il seroit content. Rê-

veur, inquiet, il reprend le chemin de l'abbaye, & compte les heures, les moments qui doivent s'écouler avant de lui rendre le bonheur de revoir Lucette.

Le soir lui semble long, la nuit plus longue encore. Un foible jour éclaire enfin le sommet des collines. Roger salue l'aurore, & se leve avec elle. Il s'habille à la hâte, part aux premiers rayons du soleil, marche à grands pas, croit n'arriver jamais assez tôt à la prairie, aux lieux où des mouvements si flatteurs ont agité ses sens, ont si vivement ému son cœur. Il revoit ce bouquet d'arbres, il se plaît sous l'ombrage où se reposoit la veille celle dont les traits lui sont si présents & si chers. Il cherche l'endroit où sa tête étoit posée, où sa main s'est appuyée; il fait un pas, & suspend l'autre; il craint de fouler aux pieds le gazon que la personne délicate de Lucette pressoit sans l'affaïsser. Il trouve entre les herbes une partie des fleurs dont elle paroît sa chevre. Il les recueille, les baise, les met dans son sein. La moindre haleine du vent, le bruit le plus léger lui causent du trouble ou de la joie. C'est Lucette, c'est elle-même ! Vain espoir; les heures passent, & n'amènent point l'instant souhaité. Le chagrin & l'impatience conduisent le sire de Montfort à marcher, à se fatiguer. Il va, vient, retourne, traverse la plaine, suit le cours d'un ruisseau, monte sur une éminence, & n'apperçoit rien. Enfin un nuage de poussière s'élève du côté du village, il se dissipe, des moutons paroissent

C vj

au loin. Ah , voilà Lucette ! s'écrie le sire de Montfort. Transporté, il oublie la longueur de l'attente ; il s'abandonne aux plus riantes idées ; il court à la rencontre de l'aimable bergère. Mais quelle douloureuse méprise ! une laide & grossière paysanne conduit au pâturage tous les moutons de la ferme. Elle vient pesamment, filant sa quenouille , & chantant d'une voix enrôlée une triste & lamentable complainte.

Malheureusement pour Roger , ce jour étoit celui des noces de Louise & de Robert. La joie éclatoit par tout le village , & Gertrude dansoit pendant que le sire de Montfort la cherchoit aux champs. Ses moutons mêlés avec ceux de Julienne , païssoient sous la conduite de la grosse Cateau , servante de la ferme. Roger voit bondir la chèvre mouchetée ; il la reconnoît , commence à douter si un enchantement ne le séduisoit pas la veille , si ses yeux ne le trompent point en ce moment.

Il s'approche de la fileuse , lui donne une pièce d'or , & la prie de lui apprendre à qui sont les moutons dont elle a le soin. Surprise à l'aspect du beau chevalier , émerveillée de la richesse de son présent , la paysanne se frotte les yeux , pour mieux considérer l'un & l'autre. La certitude de posséder une pièce de *fin or* , la transporte hors d'elle-même ; elle oublie de répondre à Roger , lui fait cent compliments , mille révérences , une foule de remerciements. Obligé de laisser un libre cours à ses accablantes civilités , Roger

en attend la fin & puis répète sa question. Elle y satisfait de son mieux. Le troupeau qu'elle a coutume de garder, appartient à Julienne, sa maîtresse; & par extraordinaire, elle conduit aujourd'hui les moutons de Lucette. Le sire de Montfort demande, avec vivacité, qui est cette Lucette? C'est la bonne amie de Louise, dit Cateau, à présent l'épousée de Robert. L'épousée, s'écrie Roger! Elle est mariée? *Tout fin dret de ce matin*, répond la paysanne. Lucette mariée! répète le sire de Montfort, mariée ce matin! Point du tout, reprend Cateau, c'est Louise qui est la mariée. Lucette n'est pas du pays; si elle se marie, ce ne sera pas en Poitou, mais bien loin peut-être. Si vous voulez ne me rien cacher de ce qui concerne Lucette, dit Roger, vous serez contente de ma reconnoissance. Cateau jure de ne rien taire; il peut l'interroger, elle lui dira la vérité. Eh bien, ma bonne fille, continue le sire de Montfort, apprenez-moi d'abord de quel pays est cette gentille Lucette. *De quel pays? Oui, Ma fitte je n'en fais rien. Quand, & comment est-elle venue ici? Quand? Je l'ai oublié. Qui l'a amenée chez Julienne? C'est Louise. Et d'où venoit Louise? Ma fitte je n'en fais rien. Robert a enlevé Louise, Louise a enlevé Lucette. Enlevé! d'où? Ma fitte je n'en fais rien.*

Roger s'efforce en vain d'obliger la paysanne à s'expliquer plus clairement; elle ne peut l'instruire davantage. Chagrin, il la quitte brusquement, s'en retourne tout ré-

veur. Il se parle en marchant, se demande d'où vient il est de si mauvaise humeur ? Quelle raison il peut se donner de la tristesse dont il ne sauroit se défendre ? Pourquoi s'afflige-t-il de ne point voir Lucette ? Pourquoi tant d'empressement à la chercher ? Que veut-il dire à cette bergere ? Elle est belle & jolie, il faut l'avouer ; mais c'est une villageoise, peut-être niaise, fotte, imbécille comme celle qui vient de l'impatienter. Il se reproche une ridicule fantaisie, s'accuse de caprice, de folie, & se promet bien de ne plus penser à Lucette, d'éviter de la revoir : jamais ses promenades ne le conduiront vers ce bosquet fatal. Il le dit, il le jure ; & dès le lendemain, soit oubli, soit distraction, il se trouve précisément au même endroit où il ne devoit jamais revenir.

Il voit de loin les moutons, la chèvre & la laide bergere. Le jour d'après il observe du changement. Le petit troupeau, séparé du grand, ne lui paroît plus sous la garde de Cateau. La chèvre ne s'offre point à ses regards ; sans doute elle suit les pas de sa jeune maîtresse. Lucette est aux environs. Que fera le sire de Montfort ? La cherchera-t-il ? Il s'est tant promis le contraire. Écouterait-il sa raison ? Suivra-t-il le penchant de son cœur ? Pendant qu'il se consulte, son oreille est frappée par le son d'une voix sonore & flexible. Ses accents flatteurs attendrissent, prêtent un charme touchant à de tristes paroles, forcent à donner des larmes aux malheurs de la belle Yseult, venue en Bretagne



The first of these is the fact that the
 government has been unable to raise the
 necessary funds to meet its obligations.
 This is due to a number of factors, including
 the fact that the government has been unable to
 collect the necessary taxes, and the fact that
 the government has been unable to borrow the
 necessary funds from the international market.
 The second factor is the fact that the
 government has been unable to implement the
 necessary reforms to the economy. This has
 led to a number of problems, including
 inflation, unemployment, and a general
 decline in the standard of living. The third
 factor is the fact that the government has
 been unable to maintain a stable political
 environment. This has led to a number of
 problems, including corruption, and a
 general lack of confidence in the government.
 These factors have all contributed to the
 current economic crisis. The government must
 take immediate action to address these
 problems, or the crisis will continue to
 worsen.

Montfort, semble lui demander grace, & l'inviter à lui laisser la liberté du passage.

Roger lit son intention dans ses yeux. “ Demeurez, belle Lucette, demeurez, je „ vous en conjure, lui dit-il. Si ma présence „ vous trouble ou vous déplaît, je m'éloigne- „ rai. „ Le nom de Lucette calme un peu l'agitation de Gertrude. Elle lui demande comment il la connoît, & ce qui l'attire en ce lieu. Roger lui dit son nom, son pays, sa demeure, sa condition; se trouvant de l'autre côté de la baie au moment où elle chantoit, voulant unir le plaisir de la voir à celui de l'entendre, il est venu au bord du ruisseau. Peu à peu Gertrude se rassure, ne craint point d'être seule avec lui; l'innocence de son cœur ne lui permet pas de redouter un danger dont elle n'a point d'idée; elle reprend sa place au bord du ruisseau, & Roger s'assied à ses côtés.

Sans doute il va parler, satisfaire ce desir si pressant d'entretenir Lucette. Il le voudroit; mais une violente émotion ferme le passage à sa voix. Plus il examine Gertrude, moins il trouve des expressions capables de lui peindre le sentiment qu'elle lui inspire. La noblesse de sa figure, sa modestie, sa confiance même, la rendent imposante à ses yeux. Il la contemple, il l'admire, ne sait comment rompre un silence interrompu seulement par des mots entrecoupés & prononcés à demi.

Gertrude le considère à son tour avec une sorte de surprise; elle parcourt ses traits,

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions and activities. It emphasizes the need for transparency and accountability in financial reporting.

2. The second part of the document outlines the various methods used to collect and analyze data. It includes a detailed description of the sampling process and the statistical techniques employed to interpret the results.

3. The third part of the document presents the findings of the study. It shows that there is a significant correlation between the variables being studied, which supports the hypothesis that was tested.

4. The fourth part of the document discusses the implications of the findings for future research and practice. It suggests that the results of this study could be used to inform policy decisions and to guide the development of new programs and initiatives.

5. The fifth part of the document provides a conclusion and a summary of the key points. It reiterates the importance of the study and the need for further research in this area.

6. The sixth part of the document includes a list of references to the sources used in the study. It also includes a list of appendices that provide additional information and data.

7. The seventh part of the document is a glossary of terms that are used throughout the document. It defines the key concepts and provides a clear understanding of the terminology used.

8. The eighth part of the document is a list of figures and tables that are included in the study. It provides a clear overview of the data presented and allows the reader to easily locate the information they need.

9. The ninth part of the document is a list of footnotes that provide additional information and references. It includes a list of sources that were consulted during the research process.

10. The tenth part of the document is a list of acknowledgments that thank the individuals and organizations that provided support and assistance during the study.

„ mante. Sa première vue me faisoit souhai-
„ ter ardemment de me retrouver près d'el-
„ le. J'allois visiter tous les bosquets d'alen-
„ tour, quand le son flatteur de sa voix m'a
„ conduit au bord de ce ruisseau, où sa pré-
„ sence comble tous mes vœux. Quoi ! vous
„ me cherchiez, dit Gertrude, vous m'a-
„ viez déjà vue, vous desiriez me voir en-
„ core ? „ Il lui apprend alors comment il
étoit entré dans le lieu où elle dormoit, com-
ment il a respecté son sommeil, perdu l'oc-
casion de se montrer à elle, de lui parler,
combien il a regretté cette occasion si favora-
ble : il n'oublie pas son entretien avec Ca-
teau, ses impatiences, son ennui, ses chagrins
du jour, ceux du lendemain ; ensuite il laisse
éclater la joie qu'il ressent d'être auprès d'el-
le, seul avec elle, en liberté de lui dire qu'il
l'aime, qu'il l'aimera toujours.

Attentive à ce récit, Gertrude se plaît à
l'entendre. La petite aventure du bosquet
l'amuse ; elle engage Roger, par ses ques-
tions, à redire plusieurs fois tout ce qu'il a
pensé, tout ce qu'il a ressenti. Il s'occupoit
de son idée, il s'inquiétoit ; il brûloit du desir
de la revoir. Il l'aime, dit-il, il l'aimera-tou-
jours ! Les expressions de Roger flattent d'a-
bord Gertrude, ensuite elles élèvent des
doutes dans son esprit ; ses sentiments lui
paroissent exagérés. Elle connoît les douceurs
de l'amitié ; mais les transports de l'amour
sont étrangers à son cœur. Robert & Louise,
s'aimant depuis long-temps, tous deux d'ac-
cord, sûrs d'être unis, ne lui ont point ap-

pris à distinguer les mouvements d'une passion violente, de la paisible intelligence qui rend l'amour heureux si semblable à l'amitié. Plus Gertrude réfléchit, plus elle soupçonne la sincérité de Roger. Trompé par l'apparence, croyant parler à Lucette seulement, il peut plaisanter, la prendre pour une paysanne ignorante, stupide, se divertir de sa simplicité, inventer des contes, & rire ensuite de sa facilité à s'en laisser imposer. Cette idée blesse la fierté de Gertrude, la rend sérieuse; elle baisse les yeux, rêve & se tait.

Le petit air grave de la belle bergère inquiète Roger; il lui en demande la cause, elle ne répond pas. Il la prie de parler, elle se tait toujours. Il la presse de lui dire si sa présence l'importune, si elle se repent de ses premières bontés. Gertrude le regarde, aperçoit de la tristesse dans ses yeux, elle est touchée. " Vous ne m'importunez pas, lui dit-elle d'un ton doux, vous ne me déplaîsez pas; mais l'étrange amitié que vous prétendez sentir pour moi, m'inspire de la défiance. M'aimer si fort sans me connaître, sans savoir si je suis aimable! Vous trouver malheureux de ne pas me parler, quand au fond nous n'avons aucune affaire ensemble! Là, pensez-y bien, cela est-il naturel? Cela est-il croyable? Je ne veux pas vous mortifier, vous accuser de malice ou de fausseté; vous êtes peut-être extraordinaire. Je cherche à me le persuader, pour ne pas prendre de vous une mau-

„ vaise opinion ; mais si vous mentez , si vous
„ me trompez , loin de consentir à vous
„ voir , à devenir votre amie , comme je se-
„ rois peut-être bien-aise de l'être , je sens
„ que je vous haïrai de tout mon cœur. „

Le sire de Montfort , charmé de l'ingénuité de Gertrude , saisit une de ses mains ; il la serre imperceptiblement entre les siennes , il la baise respectueusement , puis il la presse un peu plus fort , & puis il la baise avec plus d'ardeur. Il jure sur cette main chérie , qu'en peignant ses agitations , son inquiétude , ses desirs , il a fidèlement exposé les sensations de son cœur. Comme elle , il s'étonne de leur violence. Avant de voir la belle Lucette , il n'éprouvoit point ces affections pénibles , mais il ne connoissoit pas non plus l'inexprimable douceur qu'il sent à la regarder , à lui parler , à l'entendre , à lui dire , à lui répéter qu'aux dépens de sa fortune , de sa vie même , il voudroit la convaincre de la force & de la vérité de ses sentiments.

Si la vivacité des premières effusions du cœur de Roger venoient d'élever les soupçons de Gertrude , les nouvelles assurances de son amitié , loin de les dissiper , devoient les accroître. Elles produisirent un effet tout contraire. La généreuse fille se reprocha ses doutes , ils lui parurent mal fondés , injurieux. Elle se blâma de les avoir montrés , pria le sire de Montfort de ne pas s'offenser de son injustice , & de l'oublier. Il y consent ; mais il veut une réparation de l'insulte ; il insiste pour l'obtenir ; il exige que Lu-

cette prononce à haute voix : *mon ami, je vous crois*. Gertrude n'hésite pas à lui donner cette satisfaction. Elle le dit, elle le pense; le plaisir renaît dans son cœur avec la confiance, & la liberté rend à leur entretien l'agrément que lui ôtoit la contrainte.

La condescendance de Gertrude, son enjouement, sa douceur, augmentent l'admiration du sire de Montfort. Il plaint Lucette d'être née dans l'humble condition où il la voit. Elle est sa compatriote, son langage l'en assure; mais la politesse de ses expressions forme avec son habit un contraste frappant. Simple, ingénue, modeste, elle montre plutôt la candeur & l'innocence d'une noble demoiselle, que la franchise inconsidérée d'une villageoise. Il lui demande depuis quand elle a quitté la Bretagne; s'il est vrai que Louise l'a enlevée; avec quelle personne elle vivoit; qui a pris soin de son éducation; pourquoi elle se trouve en Poitou.

Si tant de questions l'intéressoient seule, Roger en obtiendrait aisément la confiance; mais la moindre indiscretion exposerait Robert & Louise aux recherches, à la vengeance du sire de la Roche-Forte. Cette considération réprime le desir qu'elle sent de satisfaire la curiosité de son ami. Incapable de mentir, ne se croyant pas maîtresse de dire la vérité, elle cache son nom & sa fortune, avoue son pays, dément la villageoise. Louise ne l'a point enlevée, elle a suivi volontairement cette fille, accoutumée à vivre avec elle; malheureuse dans son pays,

elle l'a quitté sans peine ; & s'interrompant, elle lui demande si Cateau ne lui a pas appris qu'elle est fille d'un laboureur, dont la seconde femme la traitoit durement, l'enfermoit, la chagrinoit. Tout le village pouvoit, ajoute-t-elle, lui donner cette information. Par cette adresse elle se dispense de répondre plus positivement.

Roger l'écoute, réfléchit & s'inquiète. Lucette & Louise vivoient ensemble en Bretagne; Louise aimoit Robert ! Témoin & confidente de leur affection, Lucette est-elle restée insensible ? A-t-on pu la voir sans désirer de lui plaire, sans chercher à toucher son cœur ? Ah, si Lucette aimoit !... L'âme délicate du sire de Montfort ne peut supporter ce doute ; plus de bonheur pour lui, s'il n'est point, s'il ne sauroit être le premier, l'unique objet de la tendresse de Lucette. L'air pensif, les yeux baissés, profondément occupé de ses idées, il semble oublier Lucette & s'oublier lui-même.

Surprise de son silence & de sa rêverie, Gertrude le regarde : “ Oh, comme vous paroissez sombre, mon bel ami, lui dit-elle !
„ Avez-vous du chagrin ? Oui, répond Roger ; mais je n'en aurai plus si vous me permettez de vous faire une question, si vous y répondez dans la sincérité de votre cœur, tout de suite, sans hésiter. „ Gertrude le promet. “ Dites-moi donc, ma douce amie, reprend Roger, si personne, en Bretagne, ne vous aimoit comme Robert aimoit Louise, si vous n'aimiez personne comme

„ Louise aimoit Robert..... Dans mon enfance, dit Gertrude, on m'aimoit bien, autant, je crois; une foule de bons amis m'entouroit; je les chériffois; mais depuis l'âge de dix ans, la seule Louise m'a montré de l'attachement, & je n'ai senti d'amitié que pour elle. „

Avec quelle joie Roger reçoit cette assurance! Qu'elle lui promet de douceurs dans le cours d'une passion où tout son cœur s'abandonne! Indifférent avant de voir Lucette, il ne connoissoit pas ces sensations délicieuses, qu'un regard, un souris de l'aimable fille excite rapidement en lui. S'il lui plaît, s'il parvient au bonheur d'en être aimé, elle lui devra donc des émotions aussi vives, aussi flatteuses? Elle éprouvera donc les mêmes mouvements? Elle partagera donc les plaisirs qu'elle donne? Etre heureux, c'est beaucoup! Rendre heureux ce qu'on aime, c'est bien plus! Satisfait, transporté, Roger remercie sa belle amie. Elle a, dit-il, dissipé son chagrin; elle vient d'ouvrir devant lui la plus riante perspective. Gertrude s'applaudit de le voir content, sans pouvoir comprendre comment il est si charmé de ce que personne n'avoit d'amitié pour elle.

Cependant le jour baisse : la marche du temps toujours égale, & toujours lente ou rapide au gré des amants, dont elle retarde ou interrompt les plaisirs, avertit Gertrude de rassembler ses moutons épars dans la plaine. Roger se plaint de lui voir déjà prendre ce soin. En vain l'astre brillant de la lumière

répand l'or & l'azur sur les nuages ; ce superbe spectacle attriste le sire de Montfort. Gertrude pense aussi que le soleil n'a pas coutume de se coucher de si bonne heure. Avant de se séparer , les nouveaux amis conviennent de se retrouver le lendemain au même lieu. Roger conduit Lucette tout près du village ; il la suit des yeux , & se reproche , en la perdant de vue , de ne lui avoir pas recommandé de songer à lui , de s'occuper de leur amitié , de se rendre de bonne heure vers le petit ruisseau , qu'avant de retourner à l'abbaye il va revoir encore , pour se retracer les heureux moments qu'il vient de passer sur ses bords.

Gertrude s'avance lentement vers le village ; plus d'une fois elle tourne la tête en arrière. En entrant chez Julienne , elle voit les apprêts d'un souper abondant ; elle entend le son des instruments ; plusieurs amis de Julienne viennent d'arriver de la ville voisine ; on va les réjouir , passer une partie du soir à danser. Gertrude eût la veille partagé ces amusements ; ils n'ont plus d'attraits pour elle. Ces bons villageois , dont la joie excitoit sa gaieté , lui semblent très-rustiques ; elle trouve leurs chansons insipides , leurs danses fatigantes ; rien ne lui plaît ; tout l'ennuie ; elle s'échappe , va dans le jardin. Occupée de sa nouvelle connoissance , elle voudroit parler à Louise , la séparer des amis de Julienne , pour l'entretenir du sien. Elle pense au sire de Montfort , croit le voir , l'entendre encore ; elle se rappelle ses expressions , son
air,

part avec vitesse, traverse la plaine, hâte sa marche. Le cœur lui bat à l'aspect de la haie qui lui cache son ami. Elle en fait le tour; elle parvient au lieu du rendez-vous. Mais ses regards parcourent en vain les bords du petit ruisseau; personne ne s'offre à sa vue. Quoi, Roger n'est pas venu! Auroit-elle pu l'imaginer, le croire! Il n'y est point! Non, en vérité, il n'y est point.

Gertrude se trouble, sent une sorte de honte mêlée de dépit & d'impatience. Elle est chagrine; elle est fâchée. Appuyée contre un saule, elle considère tristement ce lieu où elle se plaisoit tant; il lui paroît sauvage, désagréable. Elle n'y veut point rester, elle n'y veut jamais revenir. En retournant sur ses pas, elle apperçoit deux corbeilles à demi cachées entre les herbes. Qui a pu les placer là? Comment ne se sont-elles pas présentées à ses regards quand elle est arrivée? On vient de les poser à l'instant au milieu de ces herbes. Un papier est attaché sur la plus petite. Gertrude se baisse & lit : *À la charmante Lucette*. Un mouvement de joie dissipe son chagrin. Roger est venu; il ne sauroit être loin. Elle ouvre les deux corbeilles. L'une est remplie des plus beaux fruits de la saison; l'autre, partagée en plusieurs compartiments, contient des mets froids & délicats, accompagnée de tout ce qui compose une halte suffisante aux besoins de deux ou trois personnes. Gertrude referme les corbeilles, va doucement derrière la haie, pour surprendre le sire de Montfort; mais il paroît, elle s'arrête. Un air de

Satisfaction éclate sur tous les traits de Roger. Témoin de l'arrivée de Gertrude, il a remarqué sa parure, son empressement à le chercher, son inquiétude, & même les mouvements de ce dépit qu'il se reproche d'avoir excité. Il lui demande pardon de s'être caché pour l'observer, pour savoir si elle sentiroit un peu d'inquiétude en ne voyant pas son ami. Gertrude a bien envie de gronder; mais en portant ses yeux sur ceux de Roger, elle ne sait comment se plaindre de lui; il prend sa main, elle sourit, il la conduit au bord du ruisseau, & tous deux goûtent également la douceur de se voir & celle de se parler.

On ne s'attachera point à rapporter les entretiens de Gertrude & du sire de Montfort, leur uniformité pourroit les rendre ou fades ou ennuyeux. Deux amants bien épris ne sentent guere le besoin de cette variété d'idées & de propos, si nécessaire à l'amusement des personnes indifférentes. Sans y faire attention, ils se répètent aujourd'hui ce qu'ils se disoient hier, recommenceront demain, & s'écouteront le jour d'après avec la même satisfaction. Pour plaire à la jolie bergere, Roger apprend d'elle des jeux enfantins; il lui en enseigne à son tour, invente des loix, les fait rigidelement observer. S'il devance Lucette à la course, une fleur cueillie par elle est le prix de sa vitesse. S'il lance plus loin un petit caillou, il obtient un baiser sur sa main. Souvent leurs voix s'unissent, forment des accords touchants. Quel-

quelquefois, imitant le ramage des oiseaux, ils se disputent l'art de mieux rendre les tendres accents du rossignol ou de la fauvette. Que Gertrude & Roger passent d'heureux moments ! que la pureté de leurs sentiments répand de charmes sur leur innocente affection ! O vous enfants d'un siècle éclairé, qui dissertez avec tant d'éloquence sur le bonheur, & savez si peu le goûter, ne jugez pas des plaisirs de ces amants par les vôtres ! Pour en apprécier la douceur, il faudroit aimer comme ils aimoient. Après plusieurs jours de résidence à la ferme, les amis de Julienne partent enfin, & Gertrude parvient à se trouver seule avec Louise. Elle l'instruit de son aventure, lui conte comment elle a vu Roger, comment ils sont devenus amis, comment il passe une partie du jour avec elle. Elle lui fait un long détail de leurs discours, de leurs jeux, de leurs repas, des promenades qui les suivent. Elle lui parle ensuite des qualités aimables de Roger, de ses attentions, de sa complaisance, de la noblesse de son air, des graces de sa personne, d'un attrait particulier dans ses yeux, qui fait souhaiter de le regarder toujours, d'être toujours regardée par lui.

Louise entend ce récit avec une extrême surprise. Jamais elle n'a cru Gertrude exposée à faire une pareille rencontre en des lieux fréquentés seulement par les troupeaux de Julienne & par leurs conducteurs. Elle reconnoît dans sa jeune maîtresse le sentiment que Robert lui inspiroit. Ses questions



Bretagne, Roger apprendra votre fuite de la Roche-Forte. En rapprochant les temps, les circonstances, les propos de Cateau, mon nom, notre arrivée ensemble, ne verra-t-il pas Gertrude dans Lucette ? Pour vous obtenir de Richard, il vous remettra entre ses mains, vous deviendrez sa femme, vous serez heureuse ; & le pauvre Robert & moi, accusés, convaincus d'avoir enlevé l'héritière de Château-Brillant, de la tenir déguisée dans notre maison, nous serons rigoureusement punis d'une imprudence qu'il est si facile de rendre criminelle à tous les yeux.

Gertrude embrasse Louise, la rassure, lui engage sa foi de ne point découvrir son nom, ni sa fortune. Mais, dit Louise, vous ne pourrez vous cacher toujours. Quand on s'aime, on desire de s'unir ensemble. Roger vous épousera-t-il, sans savoir qui sont vos parents ? M'épouser, s'écrie Gertrude ! Eh, pourquoi m'épouserait-il ? le mariage nous rendrait-il plus amis, plus heureux ? Mais oui, dit Louise ; si le sire de Montfort, ne connoissant de Gertrude que ses attraits, la préféreroit sous l'apparence de Lucette à toutes les dames de la cour de Bretagne, le triomphe de la bergère ne flatteroit-il pas la niece de Richard ? Je ne fais, répond Gertrude ; mais, ma chère Louise, je me trouve bien heureuse à présent, & je ne desire point une autre situation.

Comptant sur les promesses & l'amitié de Gertrude, Louise perd ses craintes ; elle ne néglige rien des précautions qu'elle croit

Choir

S'adressant à

gens de

mais

A qui

à qui

Donc

à qui

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

Donc

fois, elle s'étoit offerte à ses regards. Le frère de Montfort venoit ; il la voit entrer dans ce bosquet, &, sans se montrer, il examine ses mouvements. Elle ne goûte plus le repos sous cet ombrage ; elle n'y badine plus avec sa chevre ; elle a perdu cette tranquille paix du cœur, qui dispose à l'amusement. A demi couchée sur le gazon, triste, abattue, elle soupire, elle gémit ; ses larmes inondent ses joues fleuries. Elle joint ses mains, leve les yeux au ciel, implore son secours, lui demande avec ardeur la conservation des jours de son ami, de son ami qui ne l'aime plus, qu'elle aime encore, qu'elle aimera toujours.

Ému, touché, pénétré du plus vif regret, Roger se reproche d'avoir affligé sa belle amie. Il entre précipitamment dans le bosquet, tombe aux pieds de Gertrud : , n'est plus le maître des transports de son cœur ; il passe ses bras autour de Lucette, la presse contre son sein ; pour la première fois il ose ravir un baiser sur ses lèvres. “ O ma belle, „
„ Ô ma charmante amie, s'écrie-t-il, ne dis „
„ jamais, ne pense jamais que Montfort ne „
„ t'aime plus ! C'en est fait, tu triomphes de „
„ deux passions que tu ne connois pas. L'am- „
„ bition & l'orgueil m'ont livré des combats „
„ pénibles ; j'ai souffert, mais je n'ai pas „
„ cessé d'aimer, mon amour l'emporte sur „
„ de vaines considérations, j'immole tout à „
„ la certitude de faire ton bonheur, de te „
„ devoir le mien. Je jure en présence du „
„ ciel, de n'avoir jamais d'amie, de mai-

„ tresse , de compagne , d'épouse , que l'ai-
„ mable fille dont la candeur & l'innocence
„ m'ont si bien prouvé la tendre affection ! „
Otant alors un riche anneau de son doigt , il
le passe dans celui de Gertrude , lui réitere
sa promesse d'être pour toujours à elle , &
lui demande si elle accepte ce gage de sa foi ,
si elle consent d'être pour toujours à lui.

Une douce joie brille dans les yeux de
Gertrude ; elle se souvient des discours de
Louise ; elle sent le prix de la préférence
qu'elle obtient sur ces passions dont Roger
vient de lui parler ; elle s'applaudit en secret
de recevoir un si grand sacrifice , sans que
son amour perde rien en se montrant géné-
reux. Roger tenoit une de ses mains , elle
pose sur la sienne celle qui lui reste libre ; &
d'un ton où son amour & sa reconnoissance
s'expriment à la fois , elle dit : “ Et moi , je
„ jure à Roger de n'avoir jamais d'autre
„ ami , d'autre amant , d'autre époux , que
„ lui. Je reçois sa foi , & je lui engage la
„ mienne , dans l'espérance de lui paroître
„ un jour digne de l'honneur qu'il veut
„ bien faire à Lucette. „

Roger l'embrasse encore , alloit peut-être
recommencer , quand le son d'un cor inter-
rompt ses transports. A ce signal , dont il est
convenu avec un de ses gens , il va savoir
ce qui l'oblige à le donner. Il apprend qu'un
courier du comte de Poitou vient d'arriver
à l'abbaye , que le prieur va partir pour
Poitiers , & le fait chercher par-tout. Roger
va retrouver Gertrude , craint de se voir

contraint d'accompagner son oncle à Poitiers; il la quitte à regret, lui promet de revenir sur ses pas, ou de lui écrire. Une heure se passe, il ne reparoît point; mais le valet affidé lui apporte une lettre du sire de Montfort. Hélas! il est parti. Au moment où elle reçoit cette affligeante nouvelle, il est bien loin. Il sera quinze jours absent; il lui donne les plus tendres assurances de son amour, de la sincérité de ses promesses, & s'engage à les remplir dans les premiers instants de son retour.

La sensible Gertrude pleure. Ne point voir son ami demain, ni le jour d'après, ni tant d'autres qui s'écouleront sans lui rendre le plaisir dont son cœur s'est fait une si douce habitude! Ses lèvres pressent les assurances de l'amour de Roger; elle baise son nom, ses armes, toute la lettre; elle la met dans son sein, & se hâte de retourner au village, impatiente de parler à Louise. Elle veut lui conter les événements du jour, lui montrer la lettre, prendre des mesures avec elle pour instruire Roger, à son retour, de sa naissance & de son nom. Louise partage les sentiments de Gertrude, elle cesse de craindre le sire de Montfort, espère qu'il la protégera contre Richard. Quand il connoîtra les raisons de sa fuite, pourra-t-il la b'âmer? Toutes deux conviennent de ne lui rien cacher, & de le mettre en état, par leur confiance, de faire leurs démarches nécessaires pour obtenir le consentement du sire de la Roche-Forte.

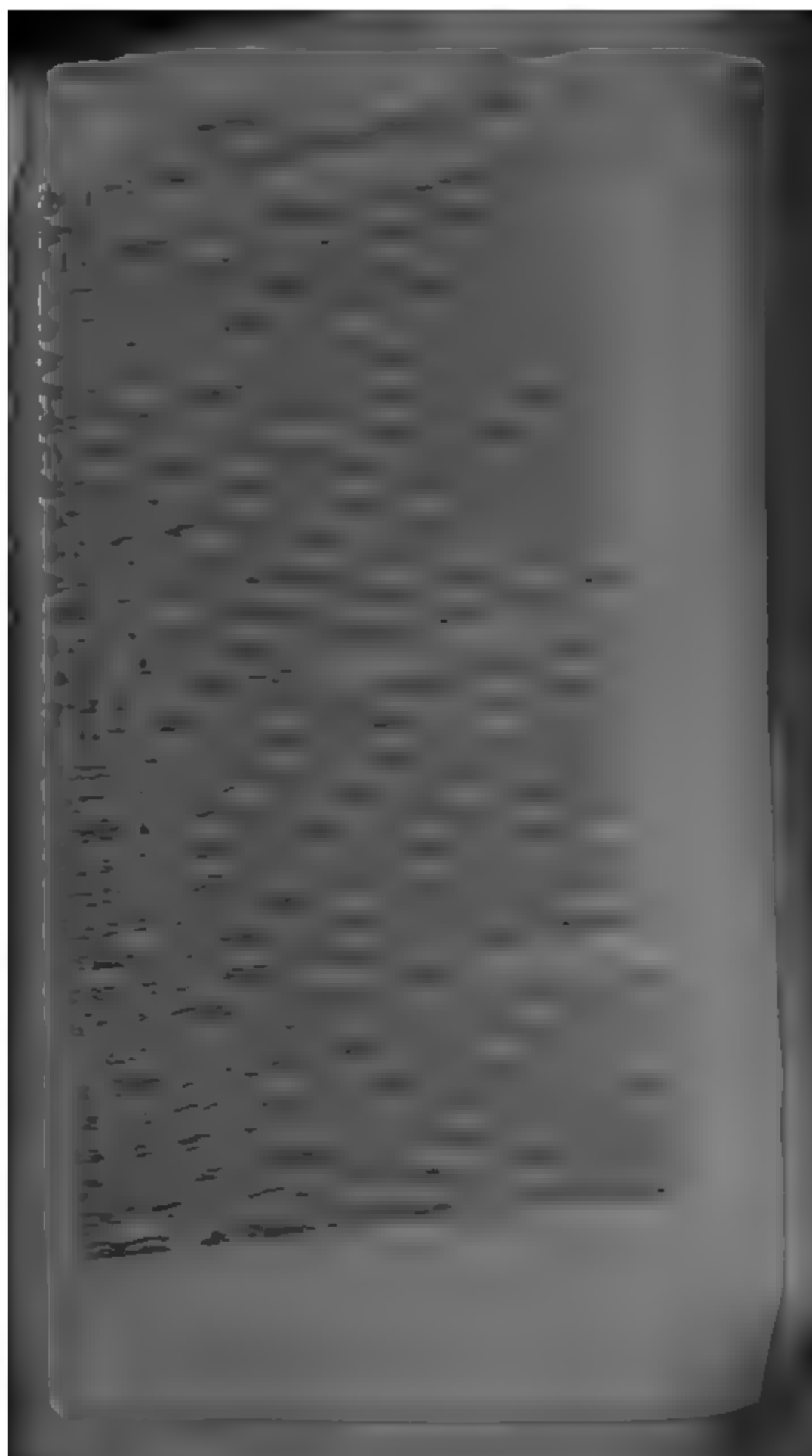
Un peu d'altération dans la santé de Gertrude la retient deux ou trois jours à la ferme ; mais le desir de revoir les lieux où elle s'entretenoit avec Roger , la fait retourner aux champs. O que tout est changé ! comme la verdure est ternie ! que les fleurs ont peu d'éclat. Plus de fraîcheur sous ces ombrages ; tout est aride ; & ce ruisseau , où tant de fois elle a vu les traits de son ami , se représente à ses yeux : comment n'a-t-il pas conservé cette image chérie ? Le ramage des oiseaux l'importune , Roger n'imité plus leurs accents ; tout l'afflige , rien ne la console de l'absence de son ami.

Déjà dix de ces jours si longs & si tristes s'étoient écoulés , quand une nouvelle imprévue vient blesser le cœur de Gertrude , la livre au regret , à la douleur insupportable que sent une personne généreuse , en s'accusant de causer les malheurs d'un autre.

Des marchands de Poitiers , revenant de Nantes où leur commerce les avoit attirés , surpris un soir par un violent orage , demandent à la ferme un abri contre le mauvais temps. Ils sont bien reçus , invités à partager le souper de la famille , & même de passer la nuit dans une chambre à deux lits , destinée au besoin des étrangers. Cet accueil inspire de la joie aux voyageurs. A peine assis à table , ils s'empressent d'amuser leurs hôtes , par le récit des petites aventures qu'on leur a contées pendant leur séjour à Nantes. Le plus jeune parle de la Roche-Forte , & cherche à se rappeler l'histoire du seigneur de cette ter-

re. Gertrude , Robert & Louise se regardent. Louise prie le marchand de leur dire ce qui est arrivé au sire de la Roche-Forte. Cet homme , après s'être recueilli , leur apprend que Richard le Hardi avoit une niece fort riche , & une maîtresse très-malicieuse , toutes deux orphelines & dans sa dépendance. Il vouloit jouir seul de la fortune de sa parente & des faveurs de sa maîtresse ; mais elles le faisoient enrager de concert , la niece pour se marier , l'autre pour se procurer la liberté d'entretenir un amant plus jeune. Ne sachant comment les gouverner , on prétend qu'il a trouvé moyen de s'en défaire. Les uns disent qu'il les a vendues à un renégat de Barbarie , pour en tirer une grosse somme ; d'autres , qu'il les a laissées mourir de faim dans une tour ; la vérité est qu'elles sont disparues. Les amis du pere de la dame ont porté des plaintes à la cour ; le duc de Bretagne veut que Richard produise sa niece morte ou vive. Toute sa terre est en armes ; & s'il est forcé dans son château , c'est un homme mort.

Le saisissement de Gertrude ne lui permet pas d'en entendre davantage. Aidée de Louise , elle se retire , & donne un libre cours à ses pleurs ; elle se reproche sa fuite imprudente , fait appeler Robert , veut partir à l'instant , aller en Bretagne , avouer sa faute , sauver la vie de son parent injurié , faussement accusé , lui rendre l'honneur , & s'exposer à tout plutôt que d'abandonner ce pauvre vieillard prêt à succomber peut-



fuite de cette fille, & comment, sans prévoir les conséquences de sa démarche, elle-même l'a suivie en Poitou, craignant la colère & les reproches de son oncle, si elle restoit au château. Elle s'accuse ensuite des malheurs de Richard, & demande au duc de les faire cesser.

“ Belle cousine, lui dit le duc, rassurez-
,, vous sur le sort du sire de la Roche Forte,
,, il est décidé ; une maladie violente l'a em-
,, porté depuis huit jours ; on vous avoit
,, exagéré ses dangers. A la vérité, des amis
,, de votre pere lui demandoient compte
,, de sa pupille disparue, & menaçoient de
,, l'assiéger ; mais sa mort a prévenu leur
,, dessein. „ La duchesse, touchée du bon
cœur de Gertrude, la console, la caresse,
l'embrasse, la nomme sa fille, veut qu'elle
vienne faire l'ornement de sa cour. Le duc
lui apprend qu'il aimoit tendrement son
pere. “ Belle cousine, lui dit-il, vous êtes
,, actuellement sous ma tutelle, je veux
,, m'occuper du soin de vous rendre heu-
,, reuse. Unique héritière de deux grandes
,, maisons, Gertrude est le plus riche parti
,, de mes états, & c'est à moi à lui donner
,, un époux digne de posséder ses charmes
,, & sa fortune. „

Gertrude pâlit, reste interdite, ses yeux se remplissent de larmes. Interrogée sur la cause de son trouble, elle hésite, elle n'ose s'expliquer. Enfin, cédant aux caresses de la princesse, aux prières du duc, elle avoue ses engagements avec le comte de Mont-

1. The first part of the document

describes the general situation

of the country at the time

of the war.

The second part of the document

describes the military situation

of the country at the time

of the war.

The third part of the document

describes the political situation

of the country at the time

of the war.

The fourth part of the document

describes the economic situation

of the country at the time

of the war.

The fifth part of the document

describes the social situation

of the country at the time

of the war.

The sixth part of the document

describes the cultural situation

of the country at the time

of the war.

The seventh part of the document

describes the international situation

of the country at the time

of the war.

The eighth part of the document

describes the future of the country

after the war.

The ninth part of the document

describes the conclusion of the war.

The tenth part of the document

„ Je ne lui laisserai pas le temps de prendre
„ des arrangements pour vous épouser ; au
„ moment même de son arrivée à l'abbaye,
„ mes ordres le contraindront de venir me
„ trouver à Nantes. Sa maison , aussi an-
„ cienne , aussi noble que la vôtre , est bien
„ moins riche ; la réunion des fiefs de Ri-
„ chard à ceux de votre pere rend votre
„ fortune très-considérable. Je m'efforcerai
„ de tenter l'ambition de Roger , en lui
„ proposant sa belle maîtresse sous son véri-
„ table nom , en faisant briller à ses yeux
„ les avantages d'une union si convenable à
„ ses intérêts , à l'agrandissement de sa mai-
„ son. S'il préfère la villageoise Lucette à la
„ noble , la riche Gertrude , son oncle , inf-
„ truit par moi de ses desseins , vous unira
„ tous deux , & je saurai donner assez d'é-
„ clat à cette cérémonie pour étonner Ro-
„ ger , & redoubler votre commune joie. „
Développant ensuite ses idées , il fait pro-
mettre à Gertrude de se conformer à ses vo-
lontés. On avertit alors que la table étoit
couverte. La duchesse prit la charmante
maîtresse de Roger par la main , la conduisit
dans la salle où elle dînoit , & lui fit prendre
sa place à ses côtés.

Les dames qui accompagnoient la princesse , admirèrent la beauté de la jeune inconnue. Après le repas , le duc & la duchesse l'embrassèrent , la nommerent leur pupille , leur fille chérie , & lui laisserent la liberté de partir. Elle retourna chez Bertrande , changea d'habits , remonta à cheval , & reprit

avec Robert & Louise le chemin de leur village. Louise bénissoit le ciel de la mort de Richard, Robert s'en soucioit peu, & Gertrude seule s'en affligeoit, mais modérément. L'idée de Roger effaçoit sa tristesse : l'espérance de le revoir bientôt ramenoit insensiblement la joie dans son ame ; l'épreuve du duc ne lui causoit aucune inquiétude : la rendre & simple Gertrude imaginoit-elle qu'il fût possible d'immoler l'amour à l'ambition ?

Le comte de Poitou avoit mandé le prieur pour le consulter sur une affaire relative à son état ; il ne le retint pas plus long-temps qu'il se l'étoit proposé, & Roger arriva le quinzième jour après son départ. Brûlant du desir de revoir sa douce amie, il se fait habiller à la hâte, précipite sa toilette, impatient de courir au bord du petit ruisseau où son cœur l'avertit que Lucette l'attend. Il est prêt, il va partir ; un gentilhomme du duc de Bretagne se présente, lui donne une lettre de ce prince ; il y trouve l'ordre précis de se rendre à Nantes, de suivre le gentilhomme chargé de l'y conduire, & de se mettre en route à l'instant même où il recevra sa lettre.

Chagrin de ce message, contrarié par cet ordre, le sire de Montfort s'excuse sur la fatigue de son voyage, demande un jour. Le gentilhomme accorde seulement deux heures. Roger en profite, pour aller se plaindre avec Lucette de ce fâcheux contre-temps.

Tous deux s'apperçoivent de loin, chacun

presse sa marche ; ils courent , & se joignent. Des larmes de joie s'échappent des yeux de Roger en voyant Lucette , & la nécessité de la quitter encore lui en arrache de tristesse. Il lui montre la lettre du duc , murmure contre ses ordres , & pourtant ne peut se dispenser d'aller à Nantes. Mais il reviendra sur ses pas , il ne séjournera point en Bretagne , dût-il perdre l'avantage de voir renaître sa faveur ; il tiendra sa parole , il viendra recevoir la main de sa chère Lucette ; il en réitérera cent fois la promesse. Gertrude , vivement touchée , a besoin de se rappeler les ordres du duc , pour ne pas dissiper le chagrin de son bel ami , en l'instruisant des projets de ce prince. Les deux heures s'écoulent rapidement ; le sire de Monfort se sépare avec douleur de sa charmante maîtresse , va retrouver le gentilhomme du duc ! ils partent ensemble , font une extrême diligence , & Roger se présente le lendemain au lever du prince.

Le duc sourit en le voyant , s'avance vers lui , l'attire dans l'embrasure d'une fenêtre , & d'un air ouvert & gracieux , il lui dit , qu'en le punissant de sa désobéissance , il s'est imposé une peine à lui-même , en se privant de la vue du plus estimable de ses sujets. Ensuite il lui tend la main , & l'assure que sa faute est oubliée. Le sire de Montfort , attendri de cet obligeant accueil , baise la main que lui présente son souverain , le remercie de son indulgence & des bontés dont il daigne l'ho-

rend graces au duc du soin généreux qu'il daigne prendre de ses intérêts, & le conjure de lui permettre de ne pas profiter de ses bontés. Il se plaît, dit-il, à conserver sa liberté, rappelle au prince combien il s'est toujours montré peu propre aux soins gênants de la galanterie, & proteste que jamais il ne se mariera, si son cœur n'est vraiment épris d'une forte passion. “ Quoi, re-
,, prend en riant le prince, vous m'opposez
,, votre indifférence? Croyez-moi, mon-
,, sieur, Gertrude en triomphera : si dès le
,, premier instant où vous jeterez les yeux
,, sur elle, ses charmes ne vous inspirent pas
,, de l'amour, vous serez le maître de la re-
,, fuser.

,, Ce refus deviendrait alors une insulte,
,, reprend Roger. En ne voyant point la
,, dame de Château-Brillant, je puis, sans
,, l'offenser, montrer de l'éloignement pour
,, le mariage, & je supplie votre altesse de
,, ne pas m'exposer à paroître mépriser ses
,, attraits, en les admirant sans m'en laisser
,, toucher. Quoi! s'écrie le duc, vous ne
,, voulez pas voir Gertrude? Non, assuré-
,, ment, répond-il. Roger, dit froidement
,, le duc, songez-vous que votre obstination
,, me désoblige & peut-être me fâche; que
,, j'ai ménagé pour vous cette alliance;
,, qu'elle répandrait un nouvel éclat sur vo-
,, tre maison; qu'en mettant entre vôtres bras
,, la plus belle femme du monde, je vous as-
,, sure, avec sa possession, une fortune im-

„ mense? Pesez bien toutes les raisons qui
„ vous portent à m'obéir, & cherchez-en
„ une capable de les balancer.

„ Je la trouve dans mon cœur, reprend
„ le sire de Montfort; ni richesses ni gran-
„ deurs n'excuseroient à mes yeux l'injus-
„ tice d'arracher à mon sort une femme
„ dont je ne pourrois faire le bonheur. „

Le duc continue à le presser par tous les motifs propres à vaincre sa résistance; il ne réussit point à ébranler sa résolution. Feignant alors de s'irriter d'une opiniâtreté si révoltante: “ Montfort, lui dit-il, on m'a-
„ voit prévenu sur la bassesse de vos inclina-
„ tions; je pensois trop bien de vous, pour
„ croire des rapports injurieux à votre
„ honneur. M'auroit-on dit vrai? est-ce une
„ villageoise, une petite bergere du Poitou,
„ qui vous fait rejeter les offres de votre
„ prince, mépriser ses bontés? Puis-je vous
„ reprocher une passion avilissante? Est-ce
„ pour épouser Lucette que Roger de Mont-
„ fort refuse une noble demoiselle, héri-
„ tière de deux grandes maisons, digne à
„ tous égards de son respect, & des soins
„ qu'il prodigue à la fille d'un rustre, dont
„ il recherche l'alliance? „

Roger, vivement blessé des expressions du duc, avoue fièrement son amour pour Lucette, & doute si la dame de Château-Brillant soutiendra une comparaison avec la simple bergere dont il possède la tendresse. Il peut, dit-il, sans reconnoître de bas-

fesse dans sa conduite ou dans ses sentiments, élever cette villageoise au rang où la nature semble l'avoir destinée, en la douant des charmes & des vertus dont elle prive souvent celles que les droits de leurs aïeux y placent.

Le duc paroissant fort irrité, lui dit, en élevant la voix : “ Comte de Montfort, ou „ vous m’obéirez, ou vous renoncerez pour „ jamais à ma faveur, à mon amitié, à ma „ présence même. Ne vous présentez plus „ devant moi : je jure de ne jamais vous re- „ voir que l’époux de Gertrude, dame de „ Château-Brillant. Choisissez en ce mo- „ ment, ou de m’obéir, ou de retourner en „ Poitou vous unir à l’objet de vos vœux. „ En finissant ces paroles, il lui fait signe de sortir. Roger obéit promptement, & se retire, avec autant de colere contre le duc, que ce prince venoit de feindre de mépris pour ses engagements.

Jamais le sire de Montfort n’avoit senti plus de penchant à s’unir avec Lucette, qu’il ne sentoit d’éloignement pour Gertrude. Comment cette dame de Château-Brillant lui étoit-elle destinée par le duc ? Comment ce prince faisoit-il dépendre son estime & son amitié de ce mariage ? Comment connoissoit-il sa passion, ses desseins ? Au milieu de ces réflexions, il demande ses chevaux, reprend la route du Poitou ; & sans s’embarrasser du duc, ni de sa faveur, il court en diligence où l’amour & le plaisir le rappellent.

Le prieur l'attendoit : le gentilhomme du duc, en venant chercher le sire de Montfort, avoit remis à son oncle une lettre du prince. Instruit des amours de son neveu & du personnage que lui-même devoit remplir à son retour, il se disposoit à seconder le duc de Bretagne. Quand Roger descendit à l'abbaye, le prieur feignit une grande surprise de le revoir, & lui demande la cause de sa promptitude à revenir. Roger le soupçonnant d'avoir su sa passion, & fait part de ses découvertes au duc, ne lui dissimule pas le sujet de la colere du prince & de sa nouvelle disgrâce ; il lui cache encore moins ses desseins pour Lucette, & la résolution d'aller vivre avec elle dans ses terres, plus heureux cent fois par sa propre tendresse, par la certitude d'en inspirer, qu'en recherchant les faveurs passagères de la cour, toujours achetées par une pénible servitude.

En parlant, Roger regardoit son oncle, s'attendoit à des reproches, à de sévères réprimandes, à de vives exhortations. Le prieur, au contraire, blâme le duc, loue le désintéressement de Roger, applaudit à tous ses sentiments, lui offre de le marier lui-même à sa jolie villageoise. S'il veut attendre seulement huit jours, il joindra leurs mains dans sa propre chapelle, & recevra sa niece avec autant de plaisir que si elle étoit de la plus noble maison de Bretagne.

Transporté de la condescendance & de la bonté du prieur, le sire de Montfort l'em-

brasse, lui montre la plus vive reconnoissance, court instruire sa belle amie des événements de son voyage, de ses dispositions, de celles du prieur, & lui demande si elle consent à le rendre heureux par le don de sa foi.

Gertrude n'hésite point ; elle comble ses desirs, en lui faisant tous les aveux qu'il exige. Elle venoit de recevoir un riche habit de la part de la duchesse, & des instructions détaillées sur sa conduite. Louise porta l'habit & les parures venues de Bretagne, dans une salle où l'on pouvoit entrer par une des portes de la chapelle. Le prieur eut soin de lui en remettre une clef, & de faire avertir le duc du jour & de l'heure de la cérémonie.

Le matin si désiré de Roger vint enfin. Gertrude, vêtue de blanc, ornée de ses seuls agréments, se rendit à la chapelle, suivie de Julienne & de Louise. Roger l'y attendoit. Le prieur dit la messe, unit les deux amants ; & comme il prononçoit sur eux la dernière bénédiction, une musique douce se fit entendre, des instruments guerriers s'y joignirent, & tout de suite l'air retentit de cris de joie poussés au dehors de l'église : vive, vive Roger, vive le comte de Montfort & la dame de Château-Brillant !

Frapppé de ce bruit ; Roger sort de la chapelle, voit une grande foule assiéger la porte de l'église : les acclamations redoublent ; il distingue son nom, il entend celui de la dame

dame de Château-Brillant, se croit insulté par le duc de Bretagne, qui sans doute a fait rassembler ces gens, dont l'insolence est excitée par ses ordres. Furieux, il demande son épée, s'avance, veut tomber sur cette foule qui crie plus fort qu'auparavant en le voyant paroître. Le prieur l'arrête. Tous les religieux l'entourent. Pendant qu'ils l'environnent, le retiennent avec peine, Gertrude passe de la chapelle dans la salle voisine, où Louise l'habille & la pare à la hâte. Son époux ne pouvant s'ouvrir un passage, querelle son oncle, les religieux, s'épuise en malédictions sur le duc, sur la dame de Château-Brillant, jure d'assommer le premier qui osera prononcer ce nom détesté, quand, brillante d'or & de pierrerie, Gertrude vient s'offrir à ses regards, & d'un ton tendre & caressant lui dit : “ O mon bel
„ ami, si vous haïssez la dame de Château-
„ Brillant, vous trahissez vos serments! Que
„ l'heureuse Lucette obtienne votre amour
„ pour Gertrude; par votre choix, par le
„ sien, par celui de votre souverain, vous
„ êtes l'époux, le seigneur & l'ami de la
„ dame de Château-Brillant.

„ Gertrude! vous? Quoi! ma chere Lu-
„ cette est la dame de Château-Brillant? Et
„ je la haïssois, & je la maudissois! Mon ai-
„ mable, ma noble, ma digne compagne,
„ ni votre rang, ni votre fortune ne peu-
„ vent augmenter ma joie; vos charmes &
„ votre attachement suffisoient à mon bon-
„ heur. „ Alors il l'embrasse, & les cris,
Tome VIII. E

& les acclamations recommencent. Le prier lui apprend que ceux dont l'âlegresse éclate avec tant de bruit, sont une partie des vaisseaux de Gertrude, venus pour les mener en pompe à la Roche-Forte, où le duc doit se rendre dans deux jours, leur donner une fête sur leur propre terre, & les conduire ensuite à sa cour.



L E T T R E S

DE MILORD

R I V E R S,

A SIR CHARLES

C A R D I G A N

E 3

L E T T R E S

LETTRES

DE MILORD

RIVERS.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Paris, 17. . .

J'AI reçu ta lettre, Charles; mon premier soin en arrivant, est de te remercier d'une attention qui m'oblige. Je ne t'ai pas quitté sans regret; mon attendrissement a dû te le prouver. On se trompe fort sur l'objet de mon voyage. Ni le dessein de comparer deux nations rivales, ni cette mélancolie vague qui porte une foule de nos compatriotes à passer la mer, ne m'attirent ici. Le besoin d'une distraction nécessaire à mon repos, peut-être à ma raison, la crainte de succomber à la plus vive tentation, de justes égards, un principe gravé dans le fond de mon cœur, m'imposent seuls l'espece de bannissement où je me condamne. Je viens

E iij

essayer de perdre à Paris des idées fantastiques, dont je m'occupois trop à Londres. Si l'inconstance naturelle du climat influe sur moi, dissipe une séduisante erreur, je reverrai bientôt l'Angleterre & des amis dont l'éloignement se fait déjà sentir à mon cœur.

Si je m'arrêtois à plusieurs de tes expressions, notre correspondance commenceroit comme finissent les sublimes entretiens de ton cousin Dunstan & de sir George, c'est-à-dire, par une querelle. Pourquoi ce long article sur ma négligence ? pourquoi t'en plaindre avant de l'éprouver ? Depuis un peu de temps tu me grondes sans motif. Je suis paresseux, dis tu. Je veux bien convenir de ce défaut ; mais si mon *indolence* te fâche, penses-tu que ta vivacité ne m'impatiente pas ? Eh bien, est-ce que je t'en aime moins, est-ce que je te tourmente *dans l'espoir de te corriger* ? Soyons indulgents tous deux. Supporte ma lenteur comme j'excuse ta pétulance, & la paix subsistera toujours entre nous.

Je remercie lady Mary de son souvenir, de ses graves avis, & du soin qu'elle veut bien prendre pour *garantir mon cœur contre des attraits étrangers*. Sa bonté me touche. Mon absence *l'afflige, l'ennuie* ; je *l'intéresse*, elle *m'aime*. Tendre fille ! elle m'obstinoit, me railloit impitoyablement à Londres, & *ses vœux m'accompagnent à Paris* ! Charmante contradiction ! puisse ton mariage avec elle ne pas tromper ta longue at-

tente ! puisse-t-il ajouter de nouvelles douceurs à ton heureuse situation ! Ma cousine possède assurément des qualités rares & bien desirables dans une femme ; mais accoutumée à la complaisance de tous ceux qui l'environnent , je ne fais si elle s'est jamais dit qu'on pourroit un jour en exiger, ou du moins en attendre d'elle.

Sans doute tes idées se sont portées sur tous les inconvénients d'une union , convenable en apparence , & pourtant peu assortie. Deux personnes dont les goûts , dont les habitudes sont si parfaitement opposées , s'accordent difficilement , & la plus sensible s'engage à de pénibles sacrifices. Si lady Mary en obtient de toi , si elle te fait abandonner de vains projets , & de plus vains desirs , si sa société devient la tienne , si elle t'arrache de ce cabinet où tu passes tant de jours perdus pour tes amis , si elle t'enlève à sir George , j'admirerai son pouvoir , & lui saurai gré de l'exercer sur toi.

Adieu , Charles , je t'écirai souvent , & suis à Paris ce que j'étois à Londres , ton plus zélé serviteur & ton plus tendre ami.

L E T T R E I I.

Au même.

TON cousin y songe-t-il , de me faire cette foule de questions ? Comment y répondrois-je ? J'ai seulement vu notre ambassadeur &

cinq ou six Anglois nouvellement arrivés d'Italie. Avant de me laisser présenter, je veux m'accoutumer aux inflexions de la langue françoise, & m'étudier à perdre, s'il est possible, cet air étranger, qu'en tous pays on doit plus, je crois, à sa contenance qu'à sa physionomie.

Assure ton cousin & milord Bellasis de ma complaisance, s'ils veulent m'accorder le temps de satisfaire leurs desirs. Mon premier séjour ici ne me donna pas de grandes lumières sur une nation que je vis en passant, & dans un âge où l'empressement de jouir détourne du soin d'examiner. Quand je connoîtrai les mœurs des François, je ferai part à milord Bellasis de mes remarques. Cependant qu'il ne s'attende point à de *profondes observations*. Un naturel indulgent & cette indolence si souvent reprochée me rendent peu propre à l'emploi dont vous me chargez tous trois. Je suis assez dans le monde comme sont au théâtre ces paisibles spectateurs qui, cherchant à s'amuser de la pièce, l'écoutent sans s'embarrasser si elle pouvoit être mieux faite, mieux écrite; & quelquefois maudissent un voisin trop difficile ou trop instruit, plus fâchés de perdre une partie de leur plaisir, que satisfaits d'être éclairés par sa critique.

La conformité des principes lie plus solidement que celle des goûts. Je le pense comme toi, Charles. Notre *amitié le prouve*, dis-tu. Ta maxime peut être vraie, sans que ta conséquence soit juste. Entre deux personnes du

même sexe , il n'est pas rare de trouver cette mutuelle condescendance si nécessaire à l'entretien d'un commerce intime ; en se destinant à vivre ensemble , deux esprits raisonnables se l'imposent volontairement , s'habituent à supporter de petits défauts compensés par des qualités capables de plaire & d'attacher.

Malheureusement la différence des sexes forme une espece de société où l'on ne semble pas apporter les mêmes dispositions. Soit que la convenance ou l'inclination l'établisse , elle se soutient difficilement. Chacun des associés se prête moins , exige davantage , s'attend à des égards , oublie qu'il en doit , se croit en droit d'être sans cesse obligé , néglige d'obliger à son tour , & par un sentiment trop personnel , détruit l'égalité , base de la concorde , & de cette harmonie d'où naissent les douceurs de toute espece d'association.

Mais à quoi servent ces propos ? Si tu ne peux *vivre sans lady Mary* , si le penchant de ton cœur *est plus fort que ta raison* , j'aurais tort de le combattre. Ce seroit te contredire sans espoir de te persuader. Dans ta position actuelle , tout conseil paroît dur , s'il n'est dicté par la complaisance.

En écrivant à ta sœur , dis-lui que je me plains d'elle. J'ai peine à concevoir comment le séjour rustique , & l'entretien plus rustique encore de lady Orkney , offrent des amusements assez vifs à une femme du caractère de milady Orrery , pour remplir

tous ses moments. Quoi ! pendant deux mois ne pas trouver le temps de répondre à son meilleur ami ? Ma pupille se tait aussi. Sir Francis m'apprend , & même avec assez d'humeur , que ses efforts ne peuvent déterminer miss Rutland en faveur de sir Edmond. Après avoir donné , dit-il , une sorte d'espérance , remis cent fois l'instant où elle décideroit le sort du baronnet , elle continue à rejeter ses vœux avec un dédain très-offensant , se montre fatiguée , même irritée de sa constance , se déplaît à Lemster , parle sans cesse de Londres , veut y retourner. Il accuse lady Mary de l'inviter par ses lettres à revenir partager les plaisirs de la capitale. Pourquoi ma cousine s'expose-t-elle aux reproches de lady Lesley , en voulant la priver de sa sœur ? Edmond m'écrit très-souvent , il me prie , il me conjure de l'obliger , de presser miss Rutland de lui accorder sa main. L'en presser , moi ! Eh ! pourquoi tenterois-je de gêner l'inclination de ma pupille ? Le testament de son père m'affure sa fortune si elle se marie sans mon aveu. Mais comme le droit de l'en priver est injuste dans mes idées , je ne m'en servirai jamais , ni pour lui indiquer un choix , ni pour la punir d'en avoir fait un sans me consulter. Je ne sais pourquoi sir Edmond pense que je puis la contraindre. Quant à la prière de lady Morton , j'appuyai sa recherche ; il m'inspiroit une véritable compassion , peut-être lui en ai-je donné depuis , des preuves qu'il ignore. A présent je laisse son suc-

cès au hasard. Je l'avouerai pourtant, je ne suis pas sans intérêt sur l'événement, je sens assez d'impatience d'apprendre, ou la réussite de ses desseins, ou l'enfer abandon de sa poursuite.

Mes compliments à tous nos amis. Tu m'effraies en m'annonçant une lettre de sir George. *Il veut m'écrire* : eh! d'où vient donc? Il m'obligera fort, s'il se dispense de ce soin. Sur mon honneur, il est de tous les hommes du monde celui qui m'inspire le plus d'éloignement.

LETTRE III.

Au même.

EN m'exprimant *sans détour* sur sir George, je ne crois pas te mortifier, Charles. Tu ne m'as jamais vu disposé à l'aimer. Quand je revins d'Écosse, ton intime liaison avec lui me déplut extrêmement. Je prévis qu'il séduiroit ton esprit, l'égareroit dans les folles spéculations où le sien se perd. Tu admires son *ardent amour pour l'humanité*, tu lui fais gré de t'avoir inspiré cette noble passion, tu veux t'en occuper le reste de ta vie! Prends-y garde, Charles; comme ton ami, je t'exhorte à t'y livrer avec plus de retenue. En pensant trop au bien général, crains de négliger le bien particulier, ton propre bonheur, & tes devoirs les plus réels.

Les mots ne peuvent m'en imposer, je

E vj

n'attache aucun sens à ceux de sir George.

Aimer les hommes, aimer tous les hommes!

Eh mais, c'est n'aimer rien, c'est exprimer un sentiment vague, sans objet, plus propre à rompre les liens de la société qu'à les étendre. Tenir ses yeux ouverts *sur l'univers entier*, comme tu le dis, c'est *voir en grand*. Mais je doute que ce soit bien voir.

L'éloge pompeux qui termine ta lettre, ne détruit pas ma première opinion sur le caractère de George. J'apperçois plus d'ostentation que de bonté dans sa conduite, plus d'orgueil que de sensibilité dans ses véhémentes déclamations. Si tous les hommes lui sont si chers, pourquoi méprise-t-il, pourquoi hait-il ceux qui ne pensent pas comme lui? Cesse-t-on de faire partie du genre humain en s'éloignant des idées de sir George?

J'ai vu peu d'amis des hommes agir conséquemment avec leurs principes. Te souviens-tu de sir Henry Montfort, le frère de ma mère? J'étois à la campagne chez lui, où je m'ennuyois assez de son commerce. Studieux & mélancolique, il ne parloit guère, écrivoit beaucoup; & quand j'arrivois d'une longue & solitaire promenade, je trouvois fort désagréable d'attendre qu'il lui plût de poser sa plume, & de venir s'asseoir à une table servie depuis trois quarts d'heure.

Un soir, ses cris, un bruit terrible me firent courir à son cabinet. Je le vis, sa canne à la main, poursuivant un très-joli petit nègre dont j'aimois la douceur & l'ingénuité.

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that proper record-keeping is essential for the transparency and accountability of the organization. The text outlines the various methods used to collect and analyze data, ensuring that the information is reliable and up-to-date.

2. The second part of the document focuses on the implementation of the proposed changes. It details the steps involved in the transition process, from the initial planning stage to the final execution. The author highlights the challenges faced during the implementation and provides solutions to overcome them. The text also discusses the role of the management team in ensuring the successful completion of the project.

3. The third part of the document provides a summary of the findings and conclusions. It reiterates the key points discussed in the previous sections and emphasizes the importance of the proposed changes. The author concludes by stating that the implementation of the changes will lead to improved efficiency and effectiveness of the organization. The text also includes a list of references and a bibliography.

L E T T R E I V.

Au même.

MA foi, Charles, j'en suis fâché ; mais sur mon honneur, je pense précisément comme tu *esperes que je ne pense pas*. Je ne voudrois point t'irriter, cependant je veux encore moins t'en imposer. Pardonne-moi donc ma franchise, & ne prends pas l'aveu de mes sentiments pour une critique des tiens.

Le genre humain ne m'est point *indifférent*, mais je l'aime sans passion. Je ne crois pas devoir m'inquiéter de ce qui se passe sur ce globe, où j'occupe une si petite place. Ma plus sérieuse attention est de m'y mouvoir sans me laisser gêner & sans embarrasser les autres. N'est-il pas plus raisonnable de se prêter à l'ordre établi, que de se faire un malheur de suivre des loix adoptées & des usages reçus ? Comment un simple particulier s'avise-t-il de vouloir se placer au centre de l'univers, d'entreprendre de changer les mouvements ? C'est aux rois, à leurs ministres, aux chefs des nations, à s'occuper du *bien général* : ils ont le pouvoir & les moyens de le procurer. Mais sir George le tenter ! Quelle folie !

Je ne doute pas plus de ton cœur que du mien. Je connois tes intentions, & j'en révere le principe. Tu es bon, sensible, généreux ; ta fortune te permet de suivre le plus noble

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that proper record-keeping is essential for the transparency and accountability of the organization. This section also outlines the various methods used to collect and analyze data, ensuring that the information is reliable and up-to-date.

2. The second part of the document focuses on the implementation of the proposed changes. It details the steps involved in the transition process, from the initial planning phase to the final execution. This section also addresses the potential challenges that may arise during the implementation and provides strategies to overcome them.

3. The third part of the document discusses the impact of the proposed changes on the organization's overall performance. It highlights the expected benefits, such as increased efficiency and cost savings, and provides a detailed analysis of the potential risks. This section also includes a timeline for the implementation of the changes and a list of the key personnel responsible for each stage of the process.

4. The fourth part of the document provides a summary of the findings and conclusions. It reiterates the importance of the proposed changes and the need for continued monitoring and evaluation. This section also includes a list of recommendations for future research and a final statement of the author's commitment to the success of the organization.

pece de penchant qui m'entraînoit vers lady Laurence; mais assurément ma pénétrante cousine n'a pas bien deviné, & mon dessein n'est point de l'éclairer sur la cause de mon éloignement. Me supposer une *furieuse humeur contre son sexe*, c'est s'abuser encore. Trompé dans l'opinion que j'avois conçue d'une femme, je n'ai pas l'injustice de juger sur ses défauts toutes les créatures de son espèce, & je n'en estimerai pas moins celles qui offriront à mes yeux les mêmes apparences dont mon cœur se laissa séduire. Loin de fuir les femmes, je m'empresse fort auprès d'elles. Leur commerce me plaît, m'amuse, m'attache. Et si lady Mary ne veut pas absolument me permettre d'aimer une *Françoise*, qu'elle redouble ses conjurations, qu'elle signe promptement son *pañe magique*; car je suis en grand danger d'en aimer au moins deux.

Elle demande si les dames de France sont coquettes. Eh mais, elles ne ressemblent pas mal à celles de la Grande Bretagne; avec cette différence pourtant, que la coquetterie des *Françoises* est obligeante : il est doux d'en être l'objet, quand on possède l'art de ne pas en devenir la victime. Loin d'affecter, comme nos belles compatriotes, un dédain marqué pour celui dont elles reçoivent ou veulent s'attirer l'hommage, de le maltraiter, de l'humilier, de le déconcerter par de piquantes railleries, c'est avec une politesse insinuante, les plus flatteuses intentions, qu'une *Françoise* cherche à fixer près d'elle

l'homme qu'elle entreprend de rendre ridicule ou malheureux. On peut, sans danger, se prêter à son badinage, si l'on conserve assez de sang froid pour se jouer autour du piège, & n'y pas tomber. Comment l'esprit ne s'amuseroit-il pas d'un manège dont l'amour-propre n'est jamais blessé? Lady Mary fera, je crois, de mon sentiment. Trompé pour trompé, il est moins fâcheux de l'être par des préférences que par des duretés.

Tu m'annonçois une lettre de ta sœur : je ne l'ai point reçue. Le retour de miss Rutland à Londres ne *m'étonne point*. Ce qui me surprend, & même avec raison, c'est qu'elle ne daigne plus m'instruire de ses démarches. Adieu.

L E T T R E V.

Au même.

MON séjour en France *inquiète* ! Eh qui donc, Charles ? On *s'occupe de moi*, on *s'attriste de mon absence* ! C'est un badinage, sans doute. Lady Mary se plaît à m'éprouver, elle exagère les expressions de cette personne dont le nom *est un mystère*. Tu l'ignores toi-même. Si je ne *hâte pas mon retour*, ma cousine me déclare *indigne de l'estime* que mes *attentions* pourroient changer en un *tendre sentiment*. Je ne m'appliquerai point à chercher le sens de cette énigme. La situation actuelle de mon ame ne me porte point à désirer de le trouver.

Tu me parles de *beauté*, de *fortune*, de *convenance* : mon ami, le plus bel objet du monde, contemplant tout le jour, paroît le soir un objet ordinaire; la fortune ne peut me tenter. A l'égard des *convenances*, s'en rendre l'esclave, ce n'est pas se marier pour soi. Si jamais je prends une compagne, je m'efforcerai de faire un choix raisonnable; mais je consulterai mon goût sans m'embarasser de celui des autres. Si ma femme me convient, il m'importera peu que le public approuve ou blâme une démarche dont l'événement m'intéressera seul.

Mes idées s'éloignent des tiennes ! Je le savois, Charles; nous *ne pensons pas*, nous ne voyons pas de même. Non, assurément. Mais nous n'aurons pas le plus léger débat à ce sujet. Je dis mon sentiment, parce que je suis vrai; je ne m'offense point quand on le conteste, parce que je ne le donne pas comme une loi. Je hais un homme impérieux, capable de préférer ses opinions à son ami, de montrer de l'humeur contre cet ami, s'il ne veut adopter ni ses fantaisies, ni ses passions. Ne te détourne point, suis ta route ordinaire. Ta façon d'envisager les objets ne sauroit affoiblir mon estime, ni diminuer mon amitié. A ton tour ne sois pas exigeant. Passe-moi mes *petites idées*, mon *peu d'ardeur*; car aussi obstiné que toi, je ne veux changer ni de pensée, ni de conduite.

On m'a présenté. J'ai vu la cour. Introduit dans les maisons où se rassemble ce qu'on appelle ici, comme à Londres, la bonne

compagnie, je regarde, j'écoute, je compare; mais je suis loin encore de juger. J'ai peu de temps à moi. Affailli par une foule de nos compatriotes curieux & débauchés. Je ne dispose pas de mes momens. Beaucoup vont repasser la mer, & j'en suis sûr. Ils sont venus ici avec le seul projet de respirer d'air, de parcourir les maisons royales, de voir les spectacles, & de se promener dans les jardins publics. Ils s'entendent pour la langue, ne comprennent rien, passent leur temps, & s'en retourneront très-persuadés qu'ils ont acquis la plus parfaite connaissance d'un peuple dont ils n'ont pu même interpréter les mouvemens.

Je ne prétends pas charger nos seuls compatriotes de ce ridicule, je l'ai remarqué dans la plus grande partie des voyageurs. Dernièrement je vis à la campagne un homme dont on cherchoit à me faire admirer l'esprit & la pénétration. Rien ne me fit paraître en lui que son impudence. Après un mois de séjour à Londres, il controit par cœur les trois royaumes. Il me parla de nos lois, de nos conventions politiques, de nos mœurs, de nos usages, d'un ton si positif, m'en donna des raisons si ingénieuses, me peignit ma patrie avec des couleurs si bizarres, que j'eus besoin de toute sa modestie pour ne pas lui demander si, lorsqu'il en sûr d'avoir été en Angleterre. Adieu, Charles. Je t'embrasse de tout mon cœur, malgré la diversité de nos opinions.

L E T T R E VI.

Lady Mary Courteney, à milord Rivers.

CONVENEZ-EN, votre réponse à ma question vous a paru très-fine, très-spirituelle & très-malicieuse. Moi, je la trouverois fort impertinente, mon cher cousin, si j'avois la foiblesse de priser assez votre sexe pour m'occuper du soin de *l'attirer*, d'en fixer une partie près de moi. Je ne m'offense point de vos expressions, ou si elles me blessent, c'est uniquement par l'injustice & la prévention qui vous le dictent.

Comment, milord Rivers, un sage, un philosophe est-il assez susceptible d'amour-propre pour accorder une préférence si décidée à l'espece de coquetterie la plus dangereuse & la plus blâmable? Que reproche-t-il à ses *belles compatriotes*? de n'être ni *insinuantes*, ni *fausses*.

S'armer d'un dédain, ou feint, ou véritable, contre l'amant qui prétend nous séduire, est-ce *l'attirer*? le mortifier par des railleries, est-ce *l'engager à nous suivre*? humilier l'orgueil, est-ce *attaquer le cœur*? C'est jouir, un peu durement peut-être, du privilège que donnent les graces, l'esprit & l'enjouement; c'est, tout au plus, abuser du pouvoir de la beauté, saisir un moyen de s'amuser de l'hommage d'un importun, & badiner d'un sentiment très-propre à causer

beaucoup d'ennui , quand on l'inspire sans le partager.

Mais faire naître l'amour par de *flatteuses attentions* , par une *douceur insinuante* , par des *égards* , par des *préférences* , c'est employer à nuire , l'apparence de la bonté ; c'est tendre un piège à la candeur ; c'est couvrir de fleurs les bords du précipice où l'on s'efforce d'entraîner un malheureux ; c'est se servir d'un art pernicieux , capable de réussir également sur une ame sensible & sur un esprit vain , car la vanité est aussi confiante que la bonne foi.

Enchanté de ce manège *obligeant* , de cette inhumaine *politesse* , vous êtes prêt à *aimer deux Françaises !* c'est-à-dire deux *coquettes polies*. Eh bien , suivez votre penchant. Pourquoi redoublerois-je mes conjurations ? ai-je intérêt à vous défendre ? Je signerois en vain *mon pacte magique* , il perd sa force dans l'éloignement. Ma puissance bornée par la mer n'agit pas au delà des rives de la Grande-Bretagne.

En parlant de la personne dont je tais le nom , je n'exagère ni sa beauté ni ses sentiments. Avec un mérite si réel , une figure si gracieuse , dans l'âge où l'on plaît , milord Rivers est-il si modeste , qu'il lui soit difficile de se croire regretté , de se croire aimé ? Mais au milieu de la France , *recherché , attiré , préféré !* est-il étonnant que les dispositions d'une Angloise à son égard lui inspirent peu de curiosité ? Elles changeront ces dispositions , le temps doit naturellement les

altérer, & peut-être pleurerez vous un jour la perte d'un bien que vous négligez follement.

Tout en vous grondant, mon cher cousin, je vous demande une grace. Voudrez-vous bien me l'aecorder? Depuis douze jours miss Rutland est à Londres. A son arrivée du château de Lemster, milady Morton l'a reçue avec froideur, lui montre à chaque instant plus d'humeur, & ne sauroit lui pardonner de ne pas aimer son neveu. Cette dame dont vous prizez *les vertus*, est naturellement assez aigre; ses plaintes, ses reproches fatiguent miss Rutland; leur séparation devient nécessaire, même indispensable. Voulez-vous permettre à votre charmante pupille de venir partager mon appartement chez ma tante? Miss Rutland vous prie de satisfaire nos mutuels desirs, milady Ormond vous en presse, moi, je vous en conjure. Adieu, répondez vite, & ne faites pas attendre votre décision.

L E T T R E V I I.

Milord Rivers, à lady Mary Courteney.

ASSURÉMENT, madame, vous n'avez pas dû craindre *d'attendre ma réponse*, dans une occasion où vous me donnez le pouvoir de vous obliger. Je consens de tout mon cœur aux arrangements proposés, & je rends grâces à milady Ormond de sa complaisance pour les vœux de miss Rutland. Mais plus j'y

réfléchis, plus il me paroît étrange que vous ayez pris seule le soin de m'en instruire. Un tuteur de mon âge ne cherche guere à se rendre imposant : je suis fort éloigné d'être exigeant ou formaliste, cependant je trouve un peu extraordinaire que miss Rutland ne m'informe point elle-même de ses intentions. Après avoir promis à sa sœur de rester tout l'été à Lemster, des affaires bien importantes, sans doute, l'ont rappelée à Londres : elle n'a pas daigné me les communiquer. Ce procédé est au moins singulier, peut-être un autre lui donneroit-il un nom plus désagréable. Je suis fâché de son peu de confiance, je m'en plains comme son ami. Trois mois sans m'écrire ! Ses parents ne m'ont pas traité avec tant de négligence. J'ai reçu beaucoup de lettres de Lemster. Voulez-vous bien le dire à votre amie ?

Je me défendrois sur la partialité dont vous m'accusez, s'il me convenoit de soutenir un sentiment contraire au vôtre, ou de prononcer définitivement entre deux especes de coquetterie. Ce seroit m'établir juge d'une cause sans en connoître le fond. Je vous sais mieux instruite & m'en rapporte à vos lumieres. Mais, je vous en prie, ne me nommez jamais ni *sage*, ni *philosophe*. Je vous ai souvent entendu désigner un pédant, ou un ennuyeux, par ces deux épithetes. Sans croire absolument que vous me placiez dans l'une ou l'autre classe, je préfere le titre de votre ami à tous ceux dont on voudroit m'honorer.

M^{me} permettez-vous, ma charmante cousine, de vous représenter l'extrême inconséquence de vos reproches? Vous m'imputez de la foiblesse, vous me dites séduit par l'amour-propre; un instant après, vous me blâmez d'en manquer quand vous voulez exciter ma vanité, élever en moi des desirs curieux, & peut-être indiscrets.

Une simple observation prouve-t-elle contre moi? Me suis-je dit l'objet de ce manège qui vous révolte. Sur quoi m'attaquez-vous? Si vos insinuations n'éveillent point ma sensibilité, ou si je réprime le desir de m'éclaircir, peut-être est-ce moins par indifférence que par raison; je connois trop le prix d'une liberté recouvrée avec effort, pour risquer imprudemment de la perdre en donnant l'essor à mon imagination, ou bien en vous priant de la fixer.

Il m'importe trop de conserver la bonne opinion de ma chere lady Mary, pour lui laisser penser que j'aime deux folles. Prenez une idée plus juste de mes nouvelles amies. Elles sont veuves. La plus âgée a trente-un ans. Elles vivent ensemble. De mutuelles complaisances laissent appercevoir en elles un desir commun de s'obliger; mais leur amitié est sans affectation, & sans ces égards minutieux, dont souvent la feinte est prodigue. Leur cercle n'est pas étendu; un goût délicat leur a fait exiger des qualités solides & des dehors aimables dans les personnes choisies pour le composer : La confiance y préside. On y dit ingénument sa pensée; mais

2000

[The page contains approximately 20 lines of extremely faint, illegible text.]

THE LANCET

[illegible]

Mr. J. H. ...
...

pect pour ceux qui s'immortalisent, & par la moindre envie de les imiter. Passager sur ce globe, où j'erre au gré de mon caprice, je n'y élèverai point de monument. Jamais je ne désirerai l'admiration des hommes : heureux d'espérer leur amitié, la bienveillance de mes contemporains me suffit, & je n'ambitionne point l'honneur d'embarrasser la postérité du soin de conserver ma mémoire. Être content de moi, ne mériter le reproche de personne, servir quand je le puis, ne jamais nuire, voilà toutes les prétentions de ton serviteur & de ton ami.

En attendant qu'un accès de mauvaise humeur me mette en état de répondre à sir George, dis-lui que je tiens fort à ma *coupable inaction*. Au reste, ses raisonnements prouvent bien peu de connoissance de ce monde dont il entreprend la *réformation*. Le désintéressement, soit qu'il naisse de la paresse ou de la réflexion, est de toutes les qualités la plus généralement estimée & la moins enviée. Rarement on la conteste à son possesseur. Elle ne blesse point l'orgueil, elle ne gêne point l'avidité du commun des hommes. Dans son ami désintéressé, l'ambitieux voit un concurrent de moins ; l'avare, l'insensible font à leur aise avec un caractère qui laisse un libre cours à leur dureté. Son naturel bannit la crainte, rend la précaution inutile & lui ouvre tous les cœurs.

De graves personnages ont regardé tous les peuples répandus sur la terre, comme une grande famille, un peu désunie, à la

vérité ; si je les envisage sous cet aspect , je crois pouvoir affurer sir George , que le parent le moins désagréable à l'immense famille , doit être le modeste héritier , content de posséder la plus petite portion.

Ton entretien avec Morgan promet peu. Je pense pourtant qu'il est convenable de lui parler encore , de mieux sonder ses dispositions. Il est nécessaire de les bien connoître avant d'agir en faveur de son jeune frère. Ou je me trompe fort , ou ce riche baronnet a le cœur dur & l'esprit faux. Qu'appelle-t-il être *maître de ses actions* , ne devoir *compte à personne de l'emploi de sa fortune* ? Assurément , aucun homme n'a droit de le citer devant une cour de justice pour l'obliger à se montrer sensible & généreux. Mais la société forme un tribunal où tous ses membres sont forcés de comparoître , de subir un rigoureux examen : qu'ils répondent ou se taisent , ils n'en sont pas moins jugés , & l'estime publique , ou le mépris général , résulte de l'arrêt qu'elle prononce. Adieu , mon ami.

L E T T R E I X

Milady Orrery , à milord Rivers.

A Windsor.

VOILÀ bien les femmes , dites-vous ! N'écrivez pas , *elles se fâchent* ; écrivez , *elles ne répondent point*. Le caprice-les guide , l'in-

conséquence les caractérise : que de patience il faut avec elles ! Là, doucement ; sans vous fâcher, écoutez, croyez, pardonnez. J'ai tort. Diriez-vous mieux ? diriez-vous plus ? Je vous ai négligé, c'est une faute, mais je n'ai pas cessé de vous aimer ; & si je mérite vos reproches, je puis encore m'attendre à votre indulgence.

Assez d'inquiétude, un chagrin très-ridicule, des résolutions prises, combattues, rejetées, une contrariété de desirs, des projets foux, des craintes sensées m'ont causé du dépit, des regrets, de l'aigreur, & pendant mon séjour chez lady Orkney, m'ont absolument éloignée de toute occupation raisonnable.

Vous le savez, quand de sombres nuages obscurcissent la nature à mes yeux, je ne veux ni voir mes amis, ni chercher la plus légère distraction. La solitude m'est nécessaire alors, je me cache, je cesse de parler & même d'écrire. Vive dans mes affections, sensible au plaisir, je le suis mille fois davantage à la douleur. Dès que sa pointe aiguë se fait sentir à mon cœur, tout change à mes regards ; un voile noir s'étend devant moi, mes esprits s'abattent ; je souffre, je ne pense plus ; ou si je pense encore, c'est pour redoubler, par mes réflexions, la tristesse où je m'abandonne.

Dans ces moments, dégoûtée des autres, à charge à moi-même, je me demande pourquoi je suis là ; comment deux indiscrettes créatures ont osé se croire permis d'en for-

mer, en se jouant, une troisième, sans s'embarrasser si elle approuveroit un jour leur impertinente fantaisie. Heureusement, quand j'ai eu la complaisance pour ma mauvaise humeur, d'être bien maussade, bien impatiente, bien insupportable, un coup de vent souffle sur ce flambeau presque éteint, rallume cette lumière vacillante, appelée raison. Je rassemble mes petites idées philosophiques, je reprends ma petite portion de courage, & lassé de murmurer, je me soumets.

Allons donc, me dis-je, souffrons les inconvénients de la vie; marchons dans cette route épineuse, où d'incommodes voyageurs nous observent, nous gênent; où l'on est poussé, heurté; où souvent le pied trouve à peine où se poser. Traversons des plaines arides, gravissons les montagnes, élançons-nous de rochers en rochers; fermons les yeux pour ne point considérer d'effrayants précipices. Tombons, relevons-nous; espérons toujours de découvrir un sentier moins rude; & si quelquefois le hasard nous guide vers une riantة prairie, reposons-nous au bord du ruisseau qui l'arrose: goûtons un moment de douceur, dussions-nous, en continuant notre course, la trouver plus pénible encore.

Vous riez, vous vous moquez de moi. Le sexe qui se prétend fort, fait maîtriser ses passions. Dès que le vent agite la surface des eaux, menace de soulever les vagues, au défaut du trident de Neptune, il s'arme de ce grand mot, *je suis homme!* Aussi-tôt la tempête s'apaise & le calme renaît. C'est

au moins ce qu'un stoïque a le front de me soutenir. L'orgueilleux personnage ment. Et s'il disoit vrai, je ne l'en estimerois pas davantage. L'insensibilité est-elle une vertu? ou seroit-ce un mérite d'en feindre?

Mais d'où vient, mais pourquoi chérifions-nous tant cette sensation si contraire à notre repos? La sensibilité rendit-elle jamais une femme heureuse? Ah, si vous saviez à quelle épreuve on a mis la mienne! Devinez ce que j'ai pensé ramener d'Oxford. *Un écureuil?* point du tout. *Un singe?* si. *Un perroquet?* bon! c'est un animal bien plus doux en apparence, & souvent bien plus capricieux. *Un chat peut-être?* encore pis; c'est un mari.

On m'interrompt. Ce soir je vous dirai comment j'ai vu ce malheur tout prêt à m'arriver.

A minuit.

— N'êtes-vous pas surpris de m'entendre parler de *mari*? Veuve à vingt-cinq ans, après en avoir passé onze à disputer ma fortune & ma liberté contre les attaques intéressées de mille amants, ne paroissais-je pas à l'abri de toute espèce de séduction? Eh bien, mon ami, ce n'est point à la cour, ce n'est point à Londres, c'est dans la retraite, que le diable m'a tentée, & très-violemment tentée.

Un jeune sauvage, né au pied des montagnes de la Jamaïque, plein de droiture, de candeur, d'agréments, étoit chez lady Orkney sa parente. J'arrive, on me le pré-

sente ; ma vue le frappe , ma conversation l'attache ; il me cherche , me suit ; s'empresse à me servir , à m'obliger. Ses regards timides & pourtant expressifs , me parlent avec une tendre , une persuasive éloquence. Lady Orkney , officieuse , indiscrete à son ordinaire , fait cent remarques , me les communique , m'entretient sans cesse d'Edouard , de son amour. Je ris , je badine de ma conquête ; bientôt je m'en occupe. Mon ame s'émeut , la présence de mon jeune admirateur me cause un trouble agréable. Attentive à ses mouvements , je les observe avec plaisir ; ses moindres discours m'intéressent. Mon imagination court , s'égare , trace sous mes yeux une flatteuse perspective : les biens que je possède n'ont plus d'attrait pour moi. Qu'est-ce que la liberté , la paix , comparées aux douceurs fantastiques dont je me forme l'idée ? Je me demande tout bas si l'indépendance me rend heureuse , si l'amour n'est pas le bien suprême ; si l'inspirer , si le partager n'est pas le plus grand , n'est pas l'unique bonheur de la vie.

Prête à perdre la tête au milieu de cet enchantement , je vois arriver ma cousine Henriette. Elle vient me retirer du palais d'Armide. Sa jolie figure , image du printemps , produit sur moi l'effet du bouclier qui fit rougir Renaud de sa parure , & jeter loin de lui ses guirlandes de fleurs. En considérant la fraîcheur d'Henriette , l'éclat , les graces que donne la première jeunesse , je songe à mon âge , à celui d'Edouard ; je cal-

cule, en soupirant, ses années, les miennes : j'en ai dix plus que lui. Quatre hivers amèneront pour moi ce nombre fatal à mon sexe, ce temps où l'amour l'avilit, le rend l'objet de la risée, tout au plus celui d'une humiliante compassion. Je crois voir le possesseur de ma personne & de ma fortune, prodiguer l'une, négliger l'autre ; me livrer au regret, à la jalousie, à des peines insupportables. J'imagine entendre mes bonnes amies me plaindre & s'écrier : *mais aussi quelle folie !* La crainte de l'avenir efface les charmes du présent. Alarmée, frémissant du danger où m'expose l'oubli de moi-même, je repousse les traits de l'amour. Je les repousse avec douleur, mais avec force ; je fuis ; je m'arrache de cette campagne qui m'attire & m'effraie. Je m'en éloigne chagrine, fatiguée, abattue comme un foible oiseau qui vient de rompre, en se débattant, les fils du piège où son imprudence l'avoit fait prendre.

Seule dans ce séjour paisible, où depuis un mois je me dérobe aux importuns, parcourant les routes de la forêt de Windsor, libre de réfléchir, vous croyez peut-être que, bien vaine de mon triomphe, bien satisfaite de ce courageux effort, je m'applaudis de ma victoire. Pas le moins du monde, mon ami, je pleure comme une folle. Je maudis la raison, l'esprit, la prévoyance, toutes les belles qualités dont on me loue, & je me répète à chaque instant : ah, qu'à ma place une étourdie eût été heureuse !

Cette sotte aventure est l'excuse de mon silence. Gardez ce secret. Je me plais à le déposer dans votre cœur. Adieu. Je retourne à Londres, vous pourrez m'y écrire. Soyez sûr que mon extravagance actuelle ne porte aucune atteinte aux sentiments d'estime, de confiance & de tendresse, que je vous conserverai toute ma vie.

L E T T R E X.

Milord Rivers, à milady Orrery.

LOIN de m'appaiser, votre excuse m'irrite, madame, & je ne la reçois point. Le temps où l'on s'afflige est celui de se rappeler un véritable ami, de chercher de la consolation dans son cœur. J'aurois moins de peine à vous pardonner ce long silence, si vous aviez perdu mon idée au milieu des fêtes & des plaisirs.

Je vous ai négligé sans cesser de vous aimer ! Cela se comprend-il ? c'est dire, je m'occupois de vous en n'y songeant point du tout. Ne me traitez plus avec cette froideur. Elle me feroit douter de vos bontés. Différente de l'amour, l'amitié ne se nourrit point des erreurs de l'imagination. Elle a besoin d'être entretenue, d'être animée ; l'activité soutient son existence délicate. Douce, égale, paisible, elle s'affouplit aisément ; & quand une fois elle est endormie, il est bien difficile de la réveiller.

Vous allez me demander si j'ai l'audace de vous menacer, d'influer que mon attachement peut s'affoiblir. Non, mon aimable amie, non. Mes sentiments tiennent à vos qualités, ils dureront toujours. Je cesse de vous gronder, je vous remercie de votre obligeante confiance, & vous félicite du noble effort qui vous rend à vos amis, à vous-même, & vous conserve dans l'heureuse position où le sort vous a placée.

Rire, me moquer de vous ! Eh, bon dieu ! de quoi rirois-je ? Je suis homme, il est vrai. Mais un homme est une foible créature, moins capable que vous peut-être de résister à l'impulsion de ses sens, d'arrêter la fougue de ses desirs. Un esprit juste, des lumières acquises, de solides réflexions, la nécessité sentie d'être en paix avec nous-mêmes, la louable ambition de mériter l'approbation des autres, nous donnent comme à vous la force de modérer des passions violentes, de les réprimer, de les immoler à nos devoirs, mais jamais le pouvoir de ne pas souffrir en leur imposant une sévère contrainte.

Oui, sans doute, un *stoïque ment*. Mais, soyez-en sûre, un stoïque n'existe pas, ne sauroit exister. Laissons parler, laissons écrire ces enthousiastes, dont le cœur froid & l'esprit exalté peignent l'humanité sous des traits où l'homme se méconnoît. Vouloir faire passer à la nature les limites qu'elle ne peut franchir, ce n'est pas élever l'ame, c'est la décourager.

Croyez en l'expérience & la vérité : on

ne fait point de sacrifice à la raison , qui ne coûte un effort pénible. Sans cesse notre volonté s'oppose à ses conseils. Elle ne nous guide pas , elle nous entraîne. On lui *cede* , on se *joumet* à son empire. Eh ! si l'on n'éprouvoit pas une résistance intérieure toutes les fois que l'on préfère la justice à son propre intérêt , ses devoirs à son penchant , le besoin de s'estimer au plaisir de se satisfaire , qu'auroit-on à combattre , qu'appelleroit-on se vaincre , triompher de soi-même ? Les noms de vertu , de générosité , de grandeur d'ame , n'offriroient que des idées vagues , & seroient des mots vuides de sens.

Cessez donc de vous traiter de *folle*. Ne vous reprochez point une foiblesse pardonnable ; n'aigrissez pas vos chagrins en vous refusant de l'indulgence. Pleurez , ma charmante amie , pleurez. Permettez - vous de regretter un bien dont vous avez eu le courage de vous priver. Pourquoi rougiriez-vous d'être aussi sensible que raisonnable ?

En vérité , je hais cet Américain. Il est venu troubler bien cruellement votre repos. Reste-t-il en Angleterre ? ne le verrez-vous point à Londres ? Adieu , mon aimable , ma chere amie. Soyez sûre de ma discrétion & du tendre intérêt que je prendrai toujours à vos peines & à vos plaisirs.



L E T T R E X I.

Milady Orrery, à milord Rivers.

JE hais cet Américain ! Eh, d'où vient ? eh, pourquoi le haïssez-vous ? Ce n'est pas lui, c'est ma propre fantaisie qui trouble mon repos. Vous avez bien de l'esprit, vous êtes très-sensible, très-sensé, un fort bon ami, mais un mal-adroit confident, un plus mal-adroit consolateur. *Pleurez, ma charmante amie, pleurez.* Est-ce là ce qu'il falloit dire ? En vous exposant la situation de mon cœur, je m'attendois peut-être à vous voir combattre mes scrupules ; peut-être espérois-je que vous me trouveriez trop sévère ; que blâmant l'austérité de ma conduite, vous m'engageriez à plus de complaisance pour moi-même. Il s'agissoit bien de *vanter mon courage !* Ne pouviez-vous relever à mes yeux les charmes de ma personne, me dire : *formée pour plaire, pour être aimée ; ne doutez point de fixer le cœur de votre amant ; mariez-vous, ma charmante amie, mariez-vous.* Avec de la pénétration, de la finesse, voilà comme on parle. Mais point. Vous avez le front de m'admirer ! vous ne vous appercevez seulement pas, qu'approuver le sacrifice de ma tendresse, c'est positivement convenir que j'eusse été folle de m'y livrer.

Il est apparent que je l'ai pensé avant vous. Cependant, mon sage ami, répondez à ma

question : dans une pareille position auriez-vous résisté, auriez-vous immolé vos desirs ? **Non**, certainement. D'où vient ? C'est qu'il a plu à d'impertinents législateurs de consulter leur intérêt, de négliger le nôtre, de se ménager des plaisirs, de nous réserver des privations. Ces vilains hommes ! comme ils ont étendu leurs prérogatives ! comme ils ont borné nos droits ! Que de contrainte ils nous imposèrent ! que de travers ils créèrent pour nous ? Par exemple, voilà cet imbécille lord Carnegui, âgé de cinquante-six ans, laid, goutteux, voûté, ridé, qui épouse à la face de l'univers une jeune & belle citadine. Eh bien, pas une ame ne blâme ce mariage. Le vieux fou n'en fera pas plus ridicule pour montrer sa mine flétrie à côté des traits enfans de sa pauvre petite compagne. Et moi, si j'avois cédé à mon penchant, mille voix se seroient élevées contre ma démarche, auroient interprété mes intentions. A trente-six ans, épouser un jeune homme ! quelle carrière ouverte à la malignité ! les jolies idées que l'on auroit eu l'insolence de me supposer ! Eh pourquoi cette différence ? Parce que je suis femme, obligée par état d'être raisonnable, & qu'un homme peut se dispenser de l'être autant que moi.

J'ai de l'humeur, n'est-ce pas ? Plus d'une circonstance m'en donne. Cet Édouard qui m'intéresse n'est point heureux. Avec de grandes possessions, ses revenus sont modiques. Resté fort jeune sous la tutelle d'un parent peu soigneux, la négligence de cet

homme , des économes infideles , des déprédations ordinaires dans ces climats , réduisent Edouard Clifort à la nécessité de vendre ses héritages pour le tiers de leur valeur , ou d'employer des sommes considérables sur ses habitations. Quand les lettres de lady Orkney , ses pressantes invitations m'attirerent chez elle , son dessein étoit sans doute , de séduire mon cœur , & de s'emparer de ma fortune. Je ne soupçonne point Edouard d'avoir connu ni secondé son projet. A présent elle en a mille de la même espece. On m'écrit d'Oxford qu'elle fait sa cour à toutes les héritières des environs. Elle veut marier son neveu , n'importe comment. Il est doux , docile , complaisant ; elle , officieuse , ardente , pressée , insupportable. Elle va l'unir à quelque riche monstre , le perdre , le rendre ridicule , peut-être à jamais infortuné.

Bon dieu ! cette pensée me désole. Edouard m'aimoit , je pouvois l'épouser , lui faire un sort brillant , & la vanité m'a retenue , & des craintes frivoles m'ont privée du bonheur inexprimable de changer le sort de cet homme aimable ! Tenez , ne me parlez jamais raison. Je hais , je déteste la mienne , je la maudis du fond du cœur. Ah ! voilà bien le moment de me répéter : *pleurez , ma bonne amie , pleurez.*



L E T T R E X I I.

Milord Rivers, à milady Orrery.

MAIS, oui, vous avez de l'humeur, la petite querelle le prouve. A votre tour, ma chere milady, souffrez une question. Vous devois-je des conseils sur une résolution prise? en exigiez-vous? Votre confiance m'imposoit seulement l'obligation de vous plaindre, de partager vos chagrins, & de vous indiquer les moyens d'en affoiblir le sentiment. Sur quoi donc me grondez-vous? Malgré vos reproches, le *mal-adroit consolateur* ne se corrigera pas; il peut pleurer avec vous, mais jamais vous exhorter à prendre un époux, sûr que tout assujettissement deviendrait un poids insupportable pour vous.

Pensez-y sérieusement : les douceurs du lien le mieux assorti compenseroient-elles à vos yeux les biens dont vous risqueriez la perte? L'estimable vanité, que vous venez de satisfaire aux dépens de vos desirs, n'est-elle pas la passion dominante de votre cœur & la base de votre félicité? Belle, aimable, éclairée, vous avez trouvé l'art difficile d'attirer le respect sans effaroucher les graces & l'enjouement. L'amour dénué d'espoir, voltige encore autour de vous, cache ses traits sous ceux de l'amitié, vous forme une cour brillante, composée d'admirateurs secrets & soumis. Tout vous rit, tout s'empresse à vous

plaire, une situation si délicate vous paroît une situation naturelle. Votre première lettre m'assure combien l'habitude d'être heureuse vous rend sensible à la plus légère contradiction. Dans cette route, que vous nommez *épineuse*, un grain de sable suffit pour blesser votre pied délicat, le plus petit chardon pour embarrasser le sentier où vous marchez.

Comment résisteriez-vous à des chagrins véritables? Aime-t-on sans trouble, sans inquiétude? Et puis, si peu de personnes vous ont semblé dignes de votre estime, un si petit nombre est parvenu à vous inspirer de l'amitié : quelles qualités n'exigeriez-vous pas dans un amant, dans un mari, dans un homme que vous examineriez avec intérêt, dont toutes les démarches, tous les principes, tous les sentiments porteroient la joie ou la tristesse au fond de votre ame? Existe-t-il une créature capable de remplir les idées que je vous connois sur l'amour? Laissez-moi donc vous féliciter encore d'avoir consulté cette raison, *haïssable*, il est vrai, quand elle s'oppose à d'agréables fantaisies, mais qu'il faut écouter, qu'il faut croire, si l'on veut recouvrer une paix interrompue par des accidents passagers, & conserver l'avantage d'être content de soi-même.

Si ma position actuelle vous étoit connue, vous ne me demanderiez pas : *seriez-vous capable d'un pareil sacrifice?* Que savez-vous si mon brusque départ pour la France n'est pas un effort de cette raison dont vous accu-

sez mon sexe de s'affranchir quand elle gêne ses penchans ? Laissez penser à ma cousine que lady Laurence m'occupe encore , & soyez certaine du contraire. Cette rupture forcée m'affligea sans doute. Il est dur , il est humiliant de se voir séduit par l'artifice , prêt à ferrer de honteux liens , à se préparer d'éternels regrets. Mais , vous ne l'ignorez pas , l'espece de passion que m'inspiroit cette fille si basse , si méprisable , ne subsista pas un instant après la découverte de ses viles intrigues. Elle avoit fait plus d'impression sur mes sens que sur mon cœur. Sa feinte tendresse excitoit mes desirs , m'attachoit à elle ; le voile déchiré , je me sentis peu touché de sa perte , mais fort sensible au désagrément d'un éclat inévitable , à la cruelle nécessité de renoncer à sa main au moment où j'allois la recevoir.

Les tristes idées que me laissoit cette fâcheuse aventure , s'effacèrent vite , & trop vite peut-être ! Je trouvai dans les preuves d'une innocente amitié , une dangereuse consolation. La flatteuse espérance de plaire , rouvrit mon cœur aux émotions de l'amour. Les regards attendris de la plus charmante des créatures m'offroient l'image attrayante du bonheur ; je me voyois l'objet de ses soins , de ses préférences. Ah ! pourquoi , pourquoi me suis-je éloigné d'elle ? Mais des circonstances particulieres , la certitude de désoler un homme honnête , des égards indispensables , une sorte d'engagement qu'il auroit pu m'accuser de rompre volontaire-

ment, ne me permettoient pas de lui ravir le bien où depuis long-temps il aspirait, que moi-même j'avois souhaité lui faire obtenir. Est-il un intérêt assez puissant pour excuser l'injustice? Assurer sa félicité en détruisant celle d'un autre, n'est-ce pas violer les droits de l'humanité? Est-on heureux quand on se reproche les moyens dont on s'est servi pour le devenir? Qui peut se dire tranquillement, *j'ai établi ma propre satisfaction sur le malheur d'autrui?* Je ne l'ai pas voulu, parce que je n'ai pas dû le vouloir. Ma conduite répond à votre question. Elle vous prouve qu'un homme ne cède pas toujours à l'emportement de ses passions. Gardez-moi le secret sur cette petite confidence.

Adieu, ma sensible, ma belle, ma chère amie. Je souhaite que lady Orkney dispose de son neveu avant de retourner à Londres. Vous êtes encore en péril. Je crois vous voir côtoyer les bords d'une mer agitée, sur un frêle bâtiment que le moindre souffle de l'air peut pousser loin de la rive, ou briser contre l'écueil.

LETTRE XIII.

Le même, à sir Charles Cardigan.

Si je n'écris point à milord Bellasis, c'est qu'en vérité je n'ai rien de particulier à lui dire. Sur la foi d'une infinité d'observateurs, ou mal instruits ou peu sincères, je croyois

Modérément, je crois. Ou la façon de vivre est prodigieusement changée dans cette fameuse capitale, ou ceux qui nous l'ont peinte la connoissoient mal. Je cherche inutilement ici ces *êtres composés d'air & de feu*, toujours *adifs*, que la *saillie & l'enjouement* caractérisent. Je trouve les François, s'il m'est permis de le dire sans enfreindre les loix de l'hospitalité ; oui ma foi, Charles, je les trouve tout aussi ennuyeux que nous.

Penseurs, politiques, raisonneurs, l'agriculture, la législation & la philosophie sont le sujet des entretiens de leurs cercles les plus polis. Tout le monde projette, tout le monde établit des principes, tout le monde forme des plans d'administration. Les femmes mêmes s'occupent de ces graves objets. L'esprit de parti s'introduit à la toilette, siege à table, se mêle à tous les jeux. Une jeune beauté choisit & protège un système politique, proscriit les autres, dispute, & quelquefois s'emporte. Chaque société a ses vuës, ses idées, ses calculs. Et malheur au citoyen paisible qui demeure neutre, écoute, se tait ! On l'étourdit par-tout, on ne le considère nulle part.

La profondeur est devenue la folie d'une nation autrefois inspirée par les graces, & guidée par le plaisir. L'espece de dissipation où tu m'invites à me livrer, que tu crois si propre à *charmer l'ennui*, n'existe plus. Les spectacles sont fort tristes, je te l'affure. On pleure à tous les théâtres. Enveloppée de sombres voiles, Thalie a jeté loin d'elle son

masque riant. On hait ici l'éclat de la gaieté, il y est le partage du peuple & de la jeunesse imbécille. La sensibilité, *l'extrême sensibilité* est l'universelle manie, & nos sujets les plus noirs sont à peine jugés assez sérieux pour composer des opéra burlesques.

Adieu, Charles; assure lady Mary de mon tendre attachement. Je ne dis rien à miss Rutland. Elle est sans doute fort occupée, & le temps n'est plus où elle mettoit quelque prix à mon amitié.

LETTRE XIV.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

Vous ne voulez pas vous rendre *imposant*, milord. Eh, bon dieu! que prétendez-vous donc par ces graves insinuations, & ce ton boudeur? Je devois *vous écrire*, dites-vous à lady Mary, vous communiquer *mes importantes affaires*. Apparemment vous m'en supposez exprès pour vous plaindre de mon *peu de confiance*? Me seroit-il permis de trouver ce reproche injuste? Ou ma mémoire me trompe, ou je ne *devois pas vous écrire*, mais seulement vous répondre. Vous me promîtes en partant, d'entretenir une correspondance *exacte* avec moi. J'oserois vous demander si vous avez rempli cet engagement, peut-être me plaindre à mon tour de tant de négligence, si vous n'étiez pas mon tuteur. Mais ce titre m'arrête, il me rappelle mes obliga-

tions, & m'impose silence. Convierdroit-il à la reconnoissante pupille de milord Rivers, de s'appercevoir qu'il peut avoir tort? Je me tais donc; & sans douter que la mauvaise humeur où vous paroissez être contre moi, ne soit très-fondée, très-raisonnable, j'attendrai, pour me défendre, une accusation positive. Daignez m'apprendre en quoi ma conduite a pu vous blesser; quand vous me l'aurez dit, ma plus *importante affaire* fera de la justifier à vos yeux.

Vous chargez lady Mary de m'annoncer que vous avez reçu *plusieurs lettres de Lemster*. On y est fort prévenu contre moi. Sans doute ma sœur & son mari vous font part de leur mécontentement. Il m'en auroit coûté trop cher pour les satisfaire, & je ne crois devoir à personne le sacrifice de ma liberté ni celui de mes sentiments.

L E T T R E X V.

Milady Orrery, à milord Rivers.

EH bien, mon ami, soyez content. Vos vœux sont remplis. J'ai pris terre, & le coup de vent le moins attendu m'a fait aborder. Me voilà sur la plage où vous me desiriez.

Savez-vous que cette lady Orkney est la plus odieuse des créatures? En partant de chez elle, j'y laissai Henriette avec mistress Audley, sa gouvernante. Lundi dernier, on m'annonce la bonne Audley. Je la vois toute

embarrassée. Après une foule d'expressions mystérieuses, de soupirs, d'hésitations, elle me dit enfin, qu'Henriette, la simple, la timide, la modeste Henriette s'est laissé surprendre par une forte inclination; l'aimable innocente est malade; sa langueur, son abattement peuvent se tourner en consommation. Le danger est pressant, elle se meurt! Et l'assommante campagnarde pleure, crie, se lamente, & croit déjà porter son élève au tombeau.

Assez surprise & fort émue, je m'informe de l'objet qui fait naître cette passion. On me nomme Edouard Cliford. L'événement me paroît naturel; cependant il me fâche, & beaucoup; mais une lettre de lady Orkney me révolte bien davantage. J'y trouve la confirmation du penchant d'Henriette pour Edouard, un desir extrême de la nommer sa niece, & le plus grand regret de ne pouvoir contribuer au bonheur de cette charmante fille; dix mille livres sterling ne suffisant point aux besoins actuels de son neveu. Et tout de suite, bien franchement, sans le moindre détour, elle me demande si une parente si bonne, si libérale, ne voudra pas se prêter à l'établissement d'une jeune personne qui lui est chère, & dont le cœur est absolument engagé.

Concevez-vous comment cette imbécille, après m'avoir tant vanté l'amour de son neveu, cent fois dit, cent fois répété qu'il m'adoroit, a le front, l'audace, l'impudence de me proposer ce mariage, de recourir à ma

libéralité ; dites , concevez-vous cela ? Avec du sens , de la raison , eût-on jamais osé tenter ce moyen d'arriver à ses fins. Mais les sots hasardent tout , & tout leur réussit.

Mon premier mouvement a été de haïr Henriette , de détester Édouard , d'envoyer promener sa bégueule de tante. Et puis un autre mouvement m'a retenue , & puis j'ai pensé , & puis je me suis adoucie , attendrie même. D'où s'élevoit mon dépit ? Au fond , quel attrait me déterminoit en faveur d'Édouard ? que souhaitois-je vivement quand je songeois à m'unir à lui ? De rétablir sa fortune , d'assurer son bonheur. Pourquoi ne faisis-je pas l'occasion offerte de lui faire un présent considérable sans l'humilier , sans lui imposer le poids de la reconnoissance ? A quel usage plus satisfaisant pourrois-je employer les grands biens dont je jouis ?

Après ce petit raisonnement , l'ame exaltée , toute fière de ma résolution , j'ai demandé mes gens d'affaires. Tout est rangé , tout est terminé. Je double la fortune d'Henriette. Je laisse à l'impertinente lady Orkney le soin des préparatifs , du temps , des articles , de tout le tatillonnage qui l'enchanté. Je veux ignorer si Édouard est entraîné par elle , s'il m'aimoit , s'il aime ma cousine : que m'importe tout cela ? Je pars. Milady Roscomond , sa sœur , son mari & moi , nous allons visiter la Hollande , une partie de l'Allemagne , la Grece , & peut-être l'Égypte. Milord Roscomond , amoureux de l'antiquité , connoisseur en vieux monu-
ments,

ments, sera charmé de comparer les ruines de la superbe Memphis, avec celles de ses jardins, élevées à grands frais dans le plus beau lieu du monde pour en gâter l'aspect, rappeler l'idée de la destruction & mêler la tristesse au plaisir de la promenade.

Mon frere crie, lady Mary pleure, miss Rutland boude, mes amis se plaignent, veulent me retenir; je suis sans pitié. Depuis mon retour à Londres, je m'y vois excédée de fêtes & de noces. Tout le monde se marie. Dimanche, on maria miss Belford; hier, Jenny Murray; Arabelle Nelson se marie demain: c'est une fureur! Je veux absolument m'éloigner d'un pays où l'on ne peut s'amuser qu'à se marier, où le mariage me persécute, où j'ai moi-même été tentée de me marier, où je n'ai pu obliger l'objet d'une tendre préférence, qu'en le mariant. Ne croyez pourtant pas me perdre, être des années sans me revoir. Nos courses se borneront à moins d'étendue, & nous reviendrons après avoir contenté notre curiosité sur la Hollande.

Je garderai fidèlement votre secret; & pour vous prouver ma discrétion, je vous en tais un où vous êtes intéressé. Votre séjour en France inquiete, occupe deux petites têtes qui peut-être vous préparent de l'embarras. Je ne puis m'expliquer davantage. Adieu. Je vous écrirai, je me le promets au moins. Si je manque à cet engagement, accusez-moi de paresse, & jamais, jamais d'indifférence.

L E T T R E X V I.

Milord Rivers, à miss Adeline Rutland.

Si vous étiez seulement engagée à me répondre, madame, vous avez raison de me taxer d'injustice. Ou je me rappelle mal nos conventions, ou vous deviez m'écrire en arrivant au château de Lemster. Mais je ne veux pas contester avec vous. Il est des occasions où l'on peut se charger d'une faute, si par cette condescendance on diminue le nombre de celles d'une personne que l'on se plaît à excuser.

Le jeune Osborne partant ce soir pour retourner en Angleterre, je lui donne ma lettre. Vous trouverez dans ce paquet trois feuilles écrites par votre sœur. A l'exception de ce qui m'est adressé, leur lecture ne vous offrira rien de nouveau. Je mets le tout sous vos yeux, dans l'espoir qu'en voyant vos propres expressions retracées de la main de lady Lesley, vous vous étonnerez qu'elles soient échappées à votre plume.

Peut-être suis-je aussi révolté que sir Francis de la légèreté de votre style & de ce badinage inconsideré. Sans prendre le même intérêt au succès des vœux du baronnet, je pense comme vos amis, que cet amant peut *se plaindre*, non de votre indifférence, mais de cette longue irrésolution dont je ne puis imaginer la cause.

Je perdrais avec bien du regret ma pre-

mière opinion sur le caractère de miss Rutland. L'aimable amie que ma tristesse n'éloignoit point de moi , qui dans la terre de lady Morton partageoit ma solitude & souvent mes chagrins , dont les douces , les complaisantes attentions en affoiblissoient chaque jour le souvenir , est-elle *insensible* ? est-elle incapable de sacrifier un peu de temps , quelques vains amusements , au plaisir d'obliger une sœur chérie , un parent estimable ? & peut-elle s'applaudir d'exercer un *dur empire* sur ceux dont elle est aimée ?

Si je me suis trompé à vos qualités , ma méprise me fâche sans me surprendre. L'intelligence bornée d'un homme s'égare aisément dans l'examen d'un sexe distingué du nôtre par sa réserve & sa finesse. Comment la vue pénétreroit-elle au travers des voiles mystérieux dont il fait s'envelopper ? Je l'ai beaucoup étudié , tous les jours je m'aperçois que je ne le connois point. Mes recherches m'ont seulement appris à n'en plus faire. Assurément de toutes les opérations que la nature cache à nos yeux , la moins concevable est le ressort secret qui meut l'esprit & le cœur d'une jolie femme.

Des motifs peu importants pour vous , me défendent de blâmer ou d'approuver vos dispositions à l'égard de sir Edmond , mais je ne puis vous taire combien je suis blessé du peu de confiance que vous m'avez montré. Eh ! pourquoi , pourquoi donc ne pas vous expliquer avec moi sur sa recherche ? Ni je ne comprends , ni je ne vous pardonne cet étrange procédé.

G ij

PAQUET VENU DE LEMSTER.

Lady Lesley, à milord Rivers.

Si je ne connoissois pas à ma sœur des idées justes, un naturel tendre, une ame capable de générosité; si elle ne m'avoit pas donné, quand nous vivions ensemble à Londres, mille & mille preuves d'une sensibilité dont elle affecte à présent de se montrer peu susceptible; je la croirois très-légère, très-étourdie, très-indiscrete, & je ne me plaindrois ni de son empressement à quitter Lemster, ni des plaisanteries que, depuis son retour dans la capitale, elle se permet sur mon caractère & sur mes sentiments. Jugez-en, milord, en lisant la copie d'une de ses lettres à sir Francis.

Miss Adeline Rutland, à sir Francis Lesley.

“ Pourquoi je n'écris point à lady Lesley? C'est que je fais apprécier mes talents, connoître l'étendue de mon esprit; c'est qu'en essayant plusieurs fois de lui écrire, j'ai trouvé mon style très-peu digne d'attirer l'attention d'une personne aussi sublime dans ses pensées, aussi exaltée dans ses sentiments, aussi profondément abymée dans ses tendres méditations, que votre charmante compagne.

„ Réellement, sir Francis, j'ai cherché
„ ma sœur à Lemster, & ne l'y ai pas trou-
„ vée. Votre femme m'a présenté ses traits,
„ mais point du tout son caractère. Depuis
„ deux ans j'aspirois à la douceur de revoir
„ l'amie dont votre mariage me séparoit. Je
„ croyois pouvoir embrasser chez vous
„ cette gaie, cette vive lady Rutland, l'ame
„ des plus brillants cercles de Londres; ah,
„ bon dieu! quelle étrange métamorphose
„ ont opéré les nœuds chers & sacrés de l'hy-
„ men! Une fille élevée à la cour, une fille
„ de mon sang, ma propre sœur, être deve-
„ nue une dame si posée, si grave, si péné-
„ trée des devoirs de son état, si ardente à
„ les remplir, si soumise aux loix d'un époux!
„ A vingt-deux ans, belle comme un an-
„ ge, faite comme une déesse, abandonner
„ le monde, ses plaisirs séduisants; passer
„ ses jours au fond d'une solitude embellie
„ par les soins de l'amour, se livrer toute en-
„ tière à sa douce passion, toujours se mon-
„ trer sensible, toujours le dire, ne vivre,
„ ne respirer que pour son mari! Ah, ma
„ pauvre sœur!

„ Et tous deux vous me souhaitez un pa-
„ reil sort. Vous me pressez de m'enfouir
„ avec votre taciturne voisin sous les épais
„ ombrages, où il promène mon idée & ses
„ rêveries. Moi, je l'épouserois! j'imiterois
„ ma sœur, je m'enivrerois des charmes de
„ la vie champêtre & des délices de l'amour!
„ Ah, que je suis éloignée de vouloir occu-
„ per mon cœur de ce triste sentiment!

„ Le ton plaintif de sir Edmond & sa lan-
„ gueur pastorale ne me toucheront pas. Je
„ ne veux ni moutons , ni bergers. Les
„ champs ne me plaisent point , des amuse-
„ ments rustiques & uniformes sont sans at-
„ traits pour moi ; le silence des bois m'af-
„ foupit , & le murmure des eaux m'endort.
„ Ramenez ma sœur à Londres , j'irai vivre
„ chez vous. Mais vos bosquets, vos casca-
„ des , vos tapis verts m'inspirent tant de
„ mélancolie , que si j'avois cédé à vos inf-
„ tances , resté huit jours de plus , vous au-
„ riez pu m'élever un mausolée sous le ma-
„ gnifique dôme chinois, où sir Edmond
„ m'a tant ennuyée de mes *agréments*, de
„ son *ardeur* & de ma *cruauté*.

„ Convenez-en , mon très-aimable frere ,
„ vous êtes un peu humilié. Votre petit
„ plan étoit bien imaginé. En attirant le
„ baronnet à Lemster , en m'exagérant votre
„ bonheur , vous pensiez m'engager à me
„ marier. L'exemple de mon *heureuse sœur*
„ devoit me faire courir à l'autel. Mais j'ai
„ vu le piège , & me suis fort divertie à dé-
„ concerter vos projets.

„ Docile à vos avis , je me suis encore
„ *consultée* sur la recherche de cet amant
„ obstiné. J'ai tout *examiné*, tout *comparé*.
„ Il résulte de cette *mûre délibération* , que
„ je ne veux point de sir Edmond.

„ De bonne foi , mon frere , pourquoi
„ me marierois-je par raison ? n'ai-je pas le
„ temps d'attendre , la facilité de choisir ?
„ Serois-je excusable de donner ma main ,
„ sûre de ne pouvoir donner mon cœur ?

1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

2. The second part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

3. The third part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

6. The sixth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

7. The seventh part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

8. The eighth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

9. The ninth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

10. The tenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are written in a cursive hand, and the addresses are given in a more formal, printed style. The list is organized in a columnar fashion, with names in the first column and addresses in the second column.

„ vœu seroit imprudent, même téméraire.
 „ Mon neveu n'est donc pas sans espérance?
 „ a-t-elle repris. Pardonnez-moi, madame.
 „ Elle m'a répondu par une grimace à faire
 „ peur. Adieu : j'embrasse mes deux ten-
 „ dres, mes deux chers amis. „

Vous venez de voir, milord, sous quels traits il plaît à miss Rutland de peindre notre conduite & nos amusements. Sir Francis est fort offensé de ses railleries, & plus encore de se voir soupçonné par elle de tendre des pièges à sa liberté. Il n'a pas voulu lui répondre, & même a paru désirer que je prisse parti dans la querelle. Mais pardonnant de tout mon cœur à la jolie petite fille qu'il boudoit, j'écrivis à ma sœur. Sa réponse m'a vraiment fâchée; & comme personne ne peut mieux que vous juger d'un différent entre vos deux pupilles, je vous prie de vouloir bien lire ma lettre, pour vous assurer que je n'ai point mérité de miss Rutland le reproche d'attenter à son indépendance, ni mon mari celui de se mêler de disposer d'elle.

*Lettre de lady Lesley, à miss Adeline
 Rutland.*

Est-ce une sœur, est-ce une amie, dont je viens de lire les expressions? Comment ma chère Adeline peut-elle allier des qualités opposées? comment se permet-elle de mortifier, par des railleries piquantes & dé-

placées, les plus proches parents, les plus tendres amis?

Serez vous toujours un enfant, ne réfléchirez-vous jamais? L'esprit est-il un avantage quand la raison ne le règle pas? Sur qui tombent vos plaisanteries, & de quoi badinez-vous? De l'affection mutuelle de deux personnes dont l'intérêt le plus réel est de conserver les sentiments qu'elles se sont inspirés, de les entretenir soigneusement, de mêler sans cesse l'attrait du plaisir aux devoirs qu'elles s'imposèrent en s'unissant, & par une continuelle attention à s'obliger, d'éloigner d'elles l'insipide tiédeur, trop souvent compagne de l'habitude.

Vous applaudiriez-vous de cette espèce de satire, si l'on vous disoit qu'en s'amusant de votre lettre, sir Francis en a saisi l'esprit, ne voit plus en moi l'épouse prévenante qu'il chérissoit, l'indulgente amie dont la société le rendoit heureux; mais une femme passionnée, une *amoureuse folle*, plus exaltée que *tendre*, moins sensible que *romanesque*?

Assez blessée de votre ton, je suis encore portée à vous rendre justice, ma sœur. En écrivant vous n'avez point du tout pensé. L'effet que pouvoit produire cet indiscret badinage, ne s'est pas même offert à votre imagination. Vous ignorez combien le moindre ridicule, jeté sur l'objet qui nous séduit, est d'une dangereuse conséquence; combien il est capable de dissiper l'illusion qui détermine notre préférence, & fixe nos goûts. Illusion si nécessaire à l'amour, charme se-

cret, émané de lui-même, répandu sur nos yeux, caché au fond de notre cœur, puissant & fort tant qu'il est senti sans être aperçu, pour jamais détruit dès qu'on en découvre la trace !

Vous badinez de mon bonheur. Puissiez-vous, ma chère amie, ne pas l'envier un jour, ne pas regretter, dans l'amertume de votre cœur, l'amant estimable dont vous trompez si cruellement l'espoir ! Nous pensons bien différemment, & je m'écrierois volontiers avec autant de surprise que vous : *une fille de mon sang, ma propre sœur, ne point aimer !*

Si mon mari vous a vanté la constance de sir Edmond, s'il a pensé que tant d'établissements considérables refusés pour vous, le sacrifice récent de la plus riche héritière de Londres, un ardent amour, une longue soumission, & son mérite reconnu devoient vous toucher ; est-ce donc vous tendre un piège ? est-ce *former un plan* contre vous ?

Parmi tant d'admirateurs, dont votre vanité s'amuse peut-être, en est-il un plus propre à la flatter ? L'âge du baronnet, sa fortune, son esprit, sa figure, ses mœurs vous laissent sans objection. Si vous étiez forcée de dire pourquoi vous ne l'aimez pas, répondriez-vous sans hésiter, trouveriez-vous aisément des motifs d'un éloignement que rien en lui ne peut inspirer ? Par où l'aimable ami de sir Francis s'attire-t-il l'aversion d'une fille éclairée ?

Je ne saurois sans peine lire écrit de votre

main, je hais, je déteste ceux dont je suis recherchée. Eh, depuis quand le cœur d'Adeline se livre-t-il à des mouvements si contraires à sa bonté naturelle? Vous êtes bien changée, ma chère, si vous pouvez vous plaire à faire des malheureux.

Ma gravité vous fatigue & vous cause sans doute autant de langueur que le silence de nos bois. Cet article de votre lettre est bien choquant, en vérité. Une fille élevée à la cour être assez peu polie pour paroître mépriser si fort la vie champêtre, en parlant à un homme qui en fait ses délices. Trouveriez-vous sir Francis honnête, s'il traitoit de puérilités ou de sottises les plaisirs vantés de la capitale? plaisirs si séduisants pour vous, que leur privation momentanée mettroit vos jours en danger. Après cet aveu, je ne vous conseille pas de reprocher à personne l'ivresse de ses goûts.

Celui de mon mari n'a rien de ridicule. Sans adopter la fadeur pastorale, on peut aimer la campagne. Ses amusements, loin d'être uniformes, sont variés à l'infini. Toute personne qui ne porte point aux champs un cœur agité par de violentes passions, éprouve à l'aspect des bois, des eaux, des plaines cultivées, ce mouvement doux & sensible qui fait imperceptiblement rentrer en soi-même, rappelle la première institution de la nature, avertit l'homme qu'il en a mécomu l'ordre & changé le dessein, lui montre où réside cette paix intérieure, ce bonheur où tout être pensant aspire; bonheur

toujours souhaité , vainement cherché au milieu du tumulte & du bruit. Les avantages produits par la société compensent-ils vraiment tant de peines , de soins , d'embaras , de maux , qui ne tiennent point à l'humanité simple , isolée , mais à l'humanité rassemblée , aux loix , aux usages , aux biens de convention , à tous les préjugés nés de l'association , à tous les liens dont elle nous enchaîne malgré nous ?

A votre âge il est permis , sans doute , de ne pas *se marier par raison*. Vous êtes belle & jolie , fraîche , charmante ; mais l'éclat de la jeunesse disparoît comme celui des fleurs. Craignez de perdre votre indifférence , ou mal-à-propos , ou trop tard. Le temps où vous récitiez des fables n'est pas si éloigné que vous ne puissiez vous souvenir du héron de la Fontaine. Mon amitié pour vous me rendroit inconsolable , si je vous voyois éprouver le sort de cet orgueilleux oiseau.

• *Réponse de miss Rutland.*

“ Oh ! c'est bien vous , ma chere lady
 „ Lesley , qui êtes *un enfant* , & même un
 „ *foible enfant*. Paroître mortifiée d'une in-
 „ nocente plaisanterie , craindre qu'elle ne
 „ puisse porter atteinte à votre bonheur ,
 „ détruire en un instant *l'inaltérable ten-*
 „ *dresse du plus sensible des maris* ; c'est me
 „ garantir à jamais d'envier cette félicité
 „ que vous avouez fondée sur une illusion.
 „ Mais si j'écris *sans penser* , comme vous

„ avez l'indulgence de le supposer, des per-
„ sonnes *réfléchies* devroient-elles s'offenser
„ de mes expressions? Mon badinage peut
„ être *indiscret, impoli*; mais dangereux!
„ On riroit à Londres de vous voir traiter
„ ce sujet si sérieusement.

„ Si j'ai pris un ton léger en écrivant à
„ sir Francis, c'est moins par *étourderie* que
„ par égard pour vous. Je voulois éviter de
„ lui faire un reproche plus grave; &, s'il
„ faut m'expliquer sans détour, je vous de-
„ manderai, ma sœur, de quel droit votre
„ mari prétend me guider dans une affaire
„ où je suis seule intéressée. Libre, indé-
„ pendante, maîtresse de disposer de moi-
„ même, excepté mon tuteur, quelqu'un
„ peut-il gêner ma volonté? De quoi se
„ mêle donc sir Francis? Lui convenoit-il
„ de me promettre, de vouloir disposer de
„ ma main, de mon cœur, de tourmenter
„ milord Rivers pour l'engager à seconder
„ les projets de lady Morton, ceux de son
„ neveu? Savoit-il si je n'en avois point de
„ contraires, s'il ne me dérangeoit pas dans
„ mes vues, dans mes desirs, dans mes plus
„ douces espérances?

„ *Regretter sir Edmond*, avec amertume
„ encore! Ah, bon dieu! cela peut-il se
„ lire sans impatience? Il a *refusé des partis*
„ *considérables*! Eh, d'où vient? Eh, pour-
„ quoi les refusoit-il? Est-ce à ma prière,
„ est-ce de mon aveu? Pour la riche héri-
„ tière dont vous me vantez le sacrifice, si
„ vous parlez de miss Cambel, vous me

„ pardonnerez de ne pas tirer vanité de la
„ préférence. Je puis , sans beaucoup de
„ présomption , me placer fort au dessus
„ d'une petite citadine , très-riche , il est
„ vrai , mais laide , sotte , impertinente , as-
„ sez difficile à marier , malgré l'or dont on
„ la charge.

„ Je *n'hésite* point à répondre sur la ques-
„ tion que vous jugez *embarrassante*. Peut-
„ être a-t-on peine à dire pourquoi l'on ai-
„ me : une femme a si rarement raison d'ai-
„ mer ! Mais l'indifférence a toujours des
„ motifs dont on se rend aisément compte.
„ *L'aimable ami de sir Francis* ne me plaît
„ pas. Je ne me fais point une étude de le
„ chagriner ; mais il m'inspire depuis long-
„ temps le desir de l'éviter. Nous cédon-
„ tous deux à notre pente naturelle. La
„ sienne le conduit à me chercher , la mienne
„ à le fuir. Une passion violente lui donne
„ de l'humeur , j'ai la bonté de n'en point
„ prendre. Il s'agite , je suis calme. Il se
„ tourmente , je reste paisible. Il s'emporte ,
„ je ne sens pas la moindre émotion. Il se
„ plaint , il a tort. Je ne suis point *cruelle* ,
„ je ne suis point *inhumaine* , je suis tran-
„ quille.

„ Mais comment expliquer mes *dédains*
„ pour un homme dont le mérite *me laisse*
„ *sans objection* ? Eh ! je vous prie , lady
„ Lesley , connoissez-vous un défaut plus
„ révoltant que cette insoutenable constance
„ si souvent alléguée en sa faveur ? Ne suffit-
„ elle pas pour justifier le dégoût , même

„ l'aversi^{on}? Quoi! je lui saurois gré des
„ sacrifices faits à sa propre fantaisie? Il m'as-
„ siege, cabale, s'appuie contre moi du suf-
„ frage de mes parents, du consentement
„ de milord Rivers, & je lui devrois de la
„ reconnoissance? De quoi récompenserois-
„ je cet *estimable amant*, de l'ennui qu'il
„ me cause? Je me croirai assez généreuse,
„ si je consens jamais à lui pardonner.

„ Abandonnez-nous tous deux à notre
„ sort. Ses attaques & mes défenses sont en-
„ tre nous un combat d'obstination. Il se
„ flatte de m'épouser, décidément je ne
„ veux pas me marier. Il a mis son bonheur
„ à vaincre ma résistance, peut-être ai-je
„ mis ma vanité à tromper son attente. Cer-
„ taine du triomphe, je jouirai sans remords
„ de ma victoire. Je ne dois rien à l'homme
„ qui prétend m'assujettir à son caprice. Ni
„ son amour, ni sa persévérance ne m'im-
„ posent l'obligation de préférer sa satisfac-
„ tion à la mienne. Je ne veux point de lui.
„ Je ne veux de personne. Je le répète, ma
„ sœur, je hais tous ceux qui me recher-
„ chent, & vous assure, dans la sincérité de
„ mon cœur, qu'actuellement les trois
„ royaumes ne renferment pas un seul ob-
„ jet capable de changer mes dispositions.
„ Le temps où l'on peut craindre d'imiter
„ l'oiseau que vous rappelez à ma mémoire,
„ est encore bien éloigné pour moi. Le jour
„ luit à peine, & vous parlez déjà du soir.
„ J'habite une rive poissonneuse, où les es-
„ peces les plus recherchées se présentent

„ sous ma main. On me les voit repousser;
 „ mais qui fait si je n'ai pas jeté ma ligne
 „ dans un endroit écarté, où les yeux des
 „ autres ne l'apperçoivent pas, où mes re-
 „ gards sont fixés sur elle? Ma pêche peut
 „ n'être pas heureuse, mais j'attendrai l'é-
 „ vénement. S'il me réduit à la disette, plus
 „ constante dans ma délicatesse, plus fiere
 „ que le héron, je ne m'abaisserai pas comme
 „ lui à faire un chétif, un vil repas. Sobre
 „ par orgueil & par raison, j'irai tout dou-
 „ cement me coucher sans souper. „

Malheureusement sir Francis étoit avec moi quand on m'apporta cette lettre de ma sœur. Elle le mit fort en colere. Il voulut y répondre. Souffrez encore l'ennui de lire cette réponse, milord. Celle d'Adeline ne vous fatiguera pas, elle ne contient que deux lignes, & nous force à ne plus prendre de part à ce qui la concerne.

Sir Francis Lesley, à miss Adeline Rutland.

Je ne contesterai ni vos droits, ni votre indépendance, madame; je n'insisterai point en faveur d'un amant si positivement rejeté: mais comme je vous dois de la sincérité, j'oserai vous dire que sans être *injuste*, sir Edmond peut se plaindre de vous, s'en plaindre beaucoup, vous nommer *cruelle*, *inhumaine*, & vous reprocher une conduite très-dure & très-blâmable. Quant à ma priere, à celle de lady Morton, milord Rivers

voulut bien vous présenter le baronnet comme un homme dont l'alliance vous convenoit à tous égards ; pourquoi ne dites-vous point alors , *je ne veux pas de lui* ? Pourquoi demandâtes-vous du temps ? Pourquoi remîtes-vous votre réponse à la fin des fêtes que l'on préparoit pour le mariage de milord Rivers ? Pourquoi la rupture de ce mariage n'amena-t-elle point cette réponse désirée avec tant d'ardeur ? Pourquoi l'éloignâtes-vous de mois en mois sur des prétextes frivoles ? Si décidée dans vos volontés , aviez-vous besoin de vous consulter près d'un an pour les connoître ?

Soyez impartiale , soyez vraie , miss Rutland , & dites-moi , si tenir un amant déclaré dans une si longue suspension , ce n'est pas lui donner de l'espérance , si ce n'est pas au moins lui en laisser prendre. Quand il seroit possible d'attribuer votre irrésolution à des circonstances particulières , comment justifieriez-vous vos dédains , vos railleries , cet empire tyrannique exercé sur mon ami ? Si vous ne l'éprouviez pas , si vous ne vous proposiez point de récompenser un jour ses complaisances & sa douceur , falloit-il abuser de votre pouvoir & de sa foiblesse , le rendre le jouet de vos caprices ? Vous ne devez rien à l'homme qui cherche en vous sa propre satisfaction. Je vous l'accorde. Mais ne devez-vous rien à l'homme dont vous avez laissé naître l'espoir , dont vous avez prolongé l'inquiétude , & causé volontairement les peines ? Ne devez-vous pas de la compassion

au malheur ? & n'en est-ce pas un bien grand de vous aimer ?

Si les empressements de sir Edmond, si sa recherche *contrarioit vos desseins*, il falloit le dire avec la noble franchise qui convient à une femme de votre naissance & de votre caractère ; mais vous taire, admettre ses visites, les refuser, le traiter avec hauteur, ne jamais le chasser, & le désobliger sans cesse, c'est un procédé peu digne de miss Rutland. Et je suis vraiment fâché qu'on puisse le reprocher à la sœur de lady Lesley.

Réponse de miss Adeline Rutland, à sir Francis Lesley.

“ Sir Francis obligera *la sœur de milady*
 „ *Lesley*, s'il veut bien croire qu'elle justifieroit sa conduite & ses procédés, si elle
 „ n'étoit certaine de n'en devoir compte
 „ ni à lui, ni à personne. „

LETTRE XVII.

Milord Rivers, à sir Charles Cardigan.

EST-IL vrai, Charles. tu *n'esperes rien* ? On ne peut engager sir Thomas à se prêter aux desirs de son frere. Ses délais me l'ont fait présumer. Cependant son mauvais cœur m'étonne. Est-il possible de donner tant à des goûts frivoles, & de ne pas accorder mille ou douze cents guinées à l'avancement d'un jeune homme dont les heureuses dis-

positions méritent d'être encouragées? Refuser de contribuer au bonheur de son parent, de son frere, c'est une impardonnable dureté.

En vérité, Charles, toi qui de concert avec sir George veux réformer tous les abus, que j'ai vu méditer sérieusement sur le plus fou des systèmes, t'enivrer du desir de voir regner l'égalité entre les hommes; tu devrois bien essayer de l'établir dans les familles, entre les freres au moins.

Si le droit du plus fort, malheureusement très-naturel & très-incontestable, droit qu'aucun principe, aucun raisonnement ne peut détruire, si ce droit te paroît *cruel*, *odieux*, combien celui d'un aîné, fondé seulement sur les conventions de l'orgueil, est-il plus révoltant, plus contraire à la justice, à l'équité, aux loix de l'humanité?

Si jamais je suis pere, le premier né de mes enfants sera l'égal de ses cadets, & non pas leur supérieur. Il ne les privera pas de leur partage dans ma fortune, pour étaler le faste insolent dont sir Thomas se glorifie, tandis que son frere James, officier réformé, demi-chasseur, demi-fermier, languit loin du monde, où sa figure, son esprit & ses talents le rendent si digne de paroître.

Il est allié par sa mere. Ce titre ne lui sera point inutile. Il m'autorise à l'obliger, & je me trouve heureux de pouvoir le faire. Cesse de presser sir Thomas. En prévoyant le succès de ta négociation, j'ai pris des mesures en conséquence. J'ai traité, tout est arrangé, l'accord établi, l'agrément obtenu, la

commission prête à être délivrée. James sera placé dans le régiment des gardes. C'étoit l'unique objet de ses vœux. Sir Robert Askam m'a secondé : son zèle & sa promptitude ont appiané toutes les difficultés. Je t'envoie un ordre pour prendre chez Bernet l'argent nécessaire. Dès que le brevet sera signé, fais partir un exprès, & mets dans le paquet adressé à James, un billet de banque de cent livres sterling. Mais cache-lui soigneusement la main qui l'oblige. Laissons ses idées errer, & ne les fixons pas. Tant de personnes lui doivent de la protection & des secours ! Je voudrois lui épargner ce moment de trouble, d'embarras, souvent d'humiliation, cette honte, mal entendue peut-être, qu'un bienfait reçu excite au fond d'un cœur honnête. Mais as-tu besoin de leçon ? n'est-ce pas de toi que j'appris à servir noblement un ami ?

Je mets sous ton enveloppe ma réponse à la dernière lettre de James. Fais-la parvenir entre ses mains avant le brevet. Elle l'éloignera de porter ses soupçons sur moi. Il a des parents si riches ! comment aucun d'eux ne s'est-il avisé de le placer ? C'est apparemment que peu de personnes s'occupent de l'intérêt ou du bonheur des autres.

Je ne fais que penser de miss Rutland. Plusieurs expressions des lettres dont je viens de lui envoyer les copies, me causent assez d'inquiétude. Ses regards se sont arrêtés, dit-elle sur un *endroit écarté* ; on n'aperçoit point *l'objet de ses observations* ; cet

objet fixe toute son attention. Dans un autre temps, j'aurois peut-être interprété ce langage; il m'embarrasse aujourd'hui. Affûrement de nouvelles circonstances ont changé son esprit & son cœur. Comme elle ne quitte guere lady Mary, tu pourrois veiller sur ses démarches, remarquer ses mouvements, & m'en instruire. Si en effet elle distingue quelqu'un, il te sera facile de le connoître. Il m'importe beaucoup de savoir si elle a commencé à s'en occuper avant son départ pour Lemster, ou depuis son retour à Londres. Adieu.

L E T T R E X V I I I (*)

Le même, à M. James Morgan.

VOTRE confiance me touche, monsieur; elle m'engage à redoubler mes instances auprès d'un ami de sir Thomas; mais je n'ose vous flatter du succès de ses soins. Votre frere a des goûts si variés, des fantaisies si coûteuses, il se donne tant à lui même qu'à peine ses immenses revenus suffisent-ils à ses dépenses journalieres. Vos chagrins sont fondés : vous blâmer de les sentir, ce seroit être dur. Je vous exhorte seulement à vous en occuper moins. Ne contractez pas l'habitude de vous attrister. Une humeur sombre nuit aux plus aimables qualités. *Il faut rire avant*

(*) Cette lettre, & deux ou trois de celles que l'on vient de lire, ont été insérées dans le Mercure.

d'être heureux, dit un sage, de peur de mourir sans avoir ri.

Votre position actuelle ne fixe pas vos regards sur une perspective bien agréable, je l'avoue. La campagne vous déplaît, l'inaction vous ennuie, & la solitude *vous livre à d'amères réflexions*. Cet état, dites-vous, est *horrible, affreux* ! Hélas ! peut-être un jour regretterez-vous, dans le tourbillon du monde, cet état que vous trouvez *affreux*, ces paisibles instants que vous nommez perdus, cette liberté, ce loisir, dont mille embarras vous apprendront à connoître l'inestimable prix.

Le bonheur ne me paroît point attaché à une situation, mais à l'idée qu'on se forme de la sienne & de celle des autres. Les besoins réels sont si peu étendus, qu'il seroit facile d'être content si l'on se regardoit seul. Mais sans cesse blessés par des objets de comparaison, nos yeux se ferment sur nos propres avantages, notre cœur s'ouvre au desir ; le faste, l'éclat nous en imposent, & celui qui les étale à notre vue nous fait sentir la privation d'une infinité de biens dont peut-être il ne jouit pas.

Au fond, l'envie qu'excitent les riches & les grands, est l'effet d'un premier coup-d'œil jeté sur eux. Si on pénètre dans l'intérieur de ces maisons brillantes, où le bonheur habite en apparence, qu'y trouve-t-on ? De bas complaisants, de vils parasites, de feints amis, d'heureux valets, & souvent d'infortunés maîtres.

Ces hommes que vous croyez les dieux de la terre, à qui vous voyez tant de moyens de remplir leurs souhaits, achèteront à grand prix vos desirs. Tout leur est insipide ; la langueur préside à leurs fêtes ; ils paient avec prodigalité l'espérance du moindre amusement : mais le plaisir vient-il quand on l'attendu ? Vainement promis, plus vainement attendu, il fait devant eux. Tout ce qui les environne a l'art de s'approprier leur fortune, d'en jouir ; c'est à eux seuls qu'elle devient inutile. Ils ressembleront à ces grands arbres dont l'ombrage épais donne au voyageur une retraite fraîche & délicieuse, tandis que leurs faîtes élevées dans la nue sont continuellement desséchées par l'ardeur du soleil.

Quand sir Thomas consentiroit à vous obliger, en vous comparant à lui, vous seriez toujours dans une condition médiocre. Ne vous livrez donc point à des idées capables de répandre le dégoût sur toute votre vie. N'enviez pas votre frère : enviez encore moins les parents que vous avez dans la chambre haute. Estimez plus vos qualités que la fortune ; soutenez votre nom par des actions nobles ; méritez un titre, & ne rougissez jamais de n'en point avoir.

J'approuve de votre amour pour la philosophie. Ne cessez pas d'entretenir cet amour, il est nécessaire à la conduite ; il influe sur les mœurs, & réprime la fougue des passions. Mais craignez de vous tromper & d'errer avec les auteurs que vous me citez.

Gardez-vous d'adopter leurs suppositions , de voir un monde qui n'est pas , des hommes qui ne peuvent être. Ne vous formez point des vertus gigantesques , des sentiments outrés , une sensibilité factice. Il est peu d'occasions dans la vie d'un particulier , où l'héroïsme , où la magnanimité puissent lui devenir des vertus familières ; mais il a tous les jours celle de se montrer honnête , sociable & obligeant.

Étudier la nature & son propre cœur ; chercher à diminuer les peines attachées à la vie , à notre position dans le monde ; étendre les ressources que la raison nous présente pour les adoucir ; craindre de blesser les autres ; se respecter soi-même ; avant de se permettre une démarche , s'assurer de pouvoir s'estimer après l'avoir faite ; voilà , mon jeune & cher ami , une partie des règles de la saine morale , de l'utile philosophie ; règles dont je vous invite à ne jamais vous écarter.

Adieu. Soyez patient. Espérez , mais avec assez de modération pour ne pas vous affliger trop si vos vœux sont déçus. Continuez à m'écrire , & comptez sur ma plus tendre affection.



LETTRE

L E T T R E X I X.

Miss Adeline Rutland , à milord Rivers.

SIR Edmond se disposant à partir pour Écosse , ou pour la France ; dans la crainte , s'il se rend à Paris , que son amour-propre ne l'engage , même involontairement , à représenter notre rupture comme la suite de cette légèreté dont ma sœur & son mari accusent ; je me hâte , milord , de vous instruire des particularités de cette affaire. Elle s'est passée sous les yeux de tant de témoins , qu'il seroit difficile d'en changer les circonstances , ou d'en altérer la vérité. Mais je puis en expliquer les motifs , très-mal interprétés par le baronnet.

Sir Charles vous aura sans doute parlé de la superbe fête que milady Ormond a donnée à la jeune duchesse de Crafton. La veille de ce jour destiné à plusieurs sortes d'amusements , sir Edmond & sir Richard dînèrent chez elle. Pendant le repas , on s'entretint du bal , qui devoit prolonger les plaisirs & les terminer. Tout de suite les deux baronnets s'empressèrent à me demander *l'honneur de danser avec moi.*

Vous ne connoissez pas sir Richard. Absent depuis cinq années , il arrive récemment à Londres , & semble précisément s'y occuper du soin de m'ennuyer. C'est un grand enfant indiscret , étourdi , sans esprit ,

Tome VIII.

H

sans idées , sans jugement. Il n'a vu dans les pays étrangers que la différence des bâtimens , du service de la table & de la façon de se mettre. Quelques épigrammes françoises , deux ou trois ariettes italiennes , cinq ou six sentences espagnoles , une douzaine d'épithetes allemandes forment le fond de ses connoissances acquises. Au reste il n'est point mal. Une taille assez haute , assez svelte , donne de l'aisance , même de la noblesse à ses mouvements. Ses yeux sont vifs , sa physionomie est fine , & quand il ne dit rien , on le croiroit capable de dire quelque chose. J'ai cru devoir vous peindre exactement la personne dont lady Morton & son neveu assurent que je suis *fort éprise*.

Je me taisois , je ne répondois point aux instances mutuelles des deux prétendants. Mon silence blessa l'orgueil de sir Edmond. Il me conjura de décider entr'eux ; mais avec des expressions si exigeantes , un ton si supérieur , un dédain si marqué pour sir Richard , en laissant paroître tant de surprise de me voir balancer , qu'en ce moment me déclarer en faveur de l'un ou de l'autre , ce n'eût pas été faire un choix , mais me conformer à la volonté de sir Edmond.

Loin de m'expliquer sur mes intentions , je répondis qu'ignorant si la fantaisie de jouer , ou celle de danser , me viendrait le lendemain , il seroit temps de me déterminer quand le bal commenceroit. Sir Edmond se leva furieux , alla bouder auprès de lady Mary , sortit ensuite , courut chez lui com-

poser un volume de plaintes, de reproches, de menaces de *n'aimer plus*, de serments *d'aimer toujours*; un assemblage de folies, de contradictions; pas le sens commun; mais d'assez graves, d'assez impertinentes réflexions sur mon sexe, sur son *indécision*, sur sa *cruauté*, suivies du rabachage ordinaire sur *l'inhumain abus de son pouvoir*.

Moi, milord, douce, bonne, vraiment indulgente, je réponds; *sir Edmond peut s'épargner une vaine inquiétude. Si je danse demain, je ne réglerai point le choix d'un partner sur de hautes prétentions, mais sur ce qui sera décent & convenable.*

Le lendemain arrive; le jour se passe dans un agrément continuel. La nuit amène l'heure du bal. A peine je paroïs à l'entrée du salon où l'on commençoit à danser, que je me vois assiégée par une foule d'aspirants à l'honneur d'être mon partner. Sir Edmond & sir Richard accourent, poussent, écartent ceux dont je suis environnée. Sir Richard approche le premier, s'incline avec grace, étend le bras, cherche à saisir ma main. Je la retire & m'efforce d'adoucir mon refus par la politesse de ma révérence. Il se déconcerte, porte des regards irrités sur sir Edmond. Le fier Écossais jouit sans pitié de la confusion de son rival, l'augmente par un souris malin. La honte, la colere se peignent sur le front de sir Richard; le bal s'interrompt; l'attention de toute l'assemblée est fixée, mon choix en devient l'objet. Sir Edmond, plein de confiance, me présente sa

main d'un air triomphant, il ne doute point de recevoir la mienne. Je sens le danger d'accorder une préférence dont les suites peuvent être funestes aux deux rivaux, elle va paroître à tant de témoins l'aveu d'un sentiment que sir Edmond ne m'inspire pas. J'apperçois à peu de distance milord Stairs, rêvant, bâillant, dormant à son ordinaire. Je l'appelle, je lui demande s'il veut danser avec moi. Ma proposition l'éveille, l'étonne, l'enchanté. Le bon vieux fou, transporté de joie, bénit son *heureux destin*. On lui fait place, il me joint, me remercie, reçoit ma main à genoux, & regarde en pitié tous ces jeunes prétendants trompés dans leur attente.

Un éclat de rire universel, suivi d'un long battement de mains, me fait connoître que ma bizarrerie apparente est généralement approuvée. Sir Edmond pâlit, rougit, mord ses lèvres, me lance un regard terrible, se perd dans la foule, & ne se montre plus. Moi, contente de ma prudence, satisfaite d'avoir maintenu la paix entre les contendants, de voir sir Richard consolé, & l'orgueilleux confondu dans ses vains projets, je me promène, je cause avec mon gracieux partner, tout charmé de *mes bontés*, de la *glorieuse préférence* dont j'ai daigné l'honorer.

Je pense vous devoir ces détails, milord. Sir Edmond traite mon procédé d'*offense préméditée*, d'*affront public*. Il ne veut pas regarder ma conduite comme l'effet néces-

faire de sa présomption , de l'embarras où lui-même me mettoit. La façon dont il l'envisage m'est bien indifférente. L'approbation de milady Ormond , de lady Mary , de toutes mes amies , me suffiroit , si la crainte de ne pas obtenir la vôtre ne me causoit un peu d'inquiétude. Je suis fâchée de n'avoir pas montré plus d'égards à votre protégé. Cent fois j'ai désiré pouvoir surmonter mes dégoûts , & l'épouser pour vous obliger. Mais un éloignement invincible ne m'a pas permis de vous donner cette preuve de ma condescendance.

J'allois fermer ma lettre , quand M. Osborne s'est fait annoncer & m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé pour moi. Un coup-d'œil jeté sur ces papiers m'a fort étonnée. Ma sœur y songe-t-elle ? Quoi ! vous entretenir des petitesesses de son mari , vous ennuyer d'un caquet de famille ? Je ne veux relire ni ses expressions , ni les miennes ; mais répondre aux vôtres. Oui , *l'intelligence d'un homme s'égare aisément*. Si cela n'étoit pas , milord Rivers douterait-il des qualités qui m'acquirent son estime ? M'accuserait-il d'avoir manqué de confiance quand il ne m'en demandoit point , quand lui-même manqua d'amitié en promettant ma main sans me consulter , sans daigner s'instruire des dispositions de mon ame. Je devois *m'expliquer sur la recherche de sir Edmond*. Vous ne me pardonnez point mon silence. Je vous pardonne bien moins peut-être l'aveu que vous donnâtes à cette impor-

tante recherche ; mais je hais le reproche. Sûre de n'en point mériter ; si je me vois forcée de mécontenter les autres , au moins conserverai-je l'avantage d'être satisfaite de moi-même.

LET TRE XX.

Milord Rivers , à miss Adeline Rutland.

L'AVENTURE du bal vous délivre enfin d'un amant dont j'ai jugé comme vous la constance mêlée d'un peu d'obstination. Sa tante & lui viennent de m'écrire. Ils ne content pas l'histoire aussi gaiement. Je ne fais si je dois plaindre Edmond , ou le féliciter. S'il tient sa parole , s'il renonce à vous , si sa colere éteint son amour , je serai porté à dire de lui ce qu'on répète souvent en parlant d'un malade expiré après de longs tourments : *il est bien heureux , il ne souffre plus.*

Inquiete de mon approbation ! Assurément c'est une plaisanterie. Cache-t-on ses des-seins & ses démarches à un ami dont on souhaite l'approbation ? Lui reproche-t-on avec rigueur une faute commise innocemment ? Sans me croire coupable à votre égard , j'ai plus d'une fois regretté ma complaisance pour les vœux du baronnet. Elle ne l'a point servi , & peut-être a-t-elle nui aux intérêts d'un autre. Parmi la foule de vos amants , j'en connois un aussi sensible ,

aussi tendre qu'Edmond : j'ai craint de vous le montrer. Je doute pourtant que sa poursuite vous eût importunée si long-temps, sûr que le moindre de vos dédains l'auroit assez mortifié pour l'éloigner à jamais.

Je trouve de la hauteur & de l'injustice dans la fin de votre lettre. Vous m'accusez d'avoir offensé l'amitié en me prêtant aux vues de vos parents. Vous présenter un homme dont vous étiez maîtresse d'admettre ou de rejeter les soins, étoit-ce manquer à l'amitié ? Ne la blessâtes-vous pas vous-même en vous taisant sur vos intentions, en ne me parlant point avec la confiance que j'avois droit d'attendre de ma pupille & de mon amie ?

Ne confondez-vous point les temps & les circonstances, ma cheremiss Rutland ? Quand on proposa votre mariage avec le neveu de lady Morton, n'étiez-vous pas indifférente sur tous les partis qui s'offroient ? n'étiez-vous pas disposée à consulter vos parents sur un choix dont vous paroissiez vouloir les rendre arbitres ? L'énigmatique aveu que vous faites à votre sœur, prouve un changement arrivé dans vos idées & dans vos sentiments. Cette différence me frappe, & tout m'assure qu'elle est récente.

Quand je vous rendois de fréquentes visites chez lady Morton, vous *n'observiez personne* ; pendant notre séjour à sa terre, *un endroit écarté ne fixoit point vos regards*. Raisonnable, gaie, paisible, vous vous plaisiez à la campagne, vous goûtiez de sim-

ples amusements, vous vantiez les charmes de cette belle retraite, & n'y souhaitiez point les piaifirs bruyants de la ville. Que vous étiez aimable alors ! Comment avez-vous perdu cette douceur, cette sensibilité qui ajoutoient des graces si touchantes à vos agréments personnels ? Ah ! pourquoi, pourquoi miss Rutland ne se ressemble-t-elle plus ?

Mais votre esprit est préoccupé, vous formez des projets, vous avez des doutes, des craintes. *Votre pêche n'être pas heureuse !* Eh ! d'où vient ne le seroit-elle pas ? Vous m'alarmez sur l'objet de vos *observations*, sur son état, sur sa fortune. Par quel art dérobez-vous ces observations aux yeux des autres, & pourquoi cacher une préférence que vous êtes libre d'accorder ? La dépendance où vous êtes de mon consentement, vous sembleroit-elle un obstacle insurmontable ? J'ai le pouvoir de gêner vos dispositions, il est vrai, mais vous me connoissez trop pour me croire capable de m'en servir contre votre inclination. Si j'attache un prix à l'autorité qu'on me donna sur vous, c'est en la regardant comme le droit de veiller à vos intérêts, de m'en occuper, de mettre tous mes soins à faire votre bonheur. Honorez-moi donc d'une entière confiance. Parlez, exprimez-vous sans réserve & sans détour, & soyez sûre de trouver dans votre tuteur, un tendre, un indulgent ami ; prompt à satisfaire vos goûts, à combler vos vœux, même en les supposant contraires à ses propres desirs, à sa volonté, au choix qu'il

Figure 1 consists of three panels, A, B, and C, each showing a schematic representation of the experimental design. The x-axis for all panels represents time in minutes, ranging from 0 to 120. Panel A shows a timeline with a 10-minute rest period at 0-10 min, a 10-minute rest period at 10-20 min, and a 10-minute rest period at 100-110 min. Panel B shows a timeline with a 10-minute rest period at 0-10 min, a 10-minute rest period at 10-20 min, and a 10-minute rest period at 100-110 min. Panel C shows a timeline with a 10-minute rest period at 0-10 min, a 10-minute rest period at 10-20 min, and a 10-minute rest period at 100-110 min.

(continued)

The first part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The second part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The third part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The fourth part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The fifth part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The sixth part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The seventh part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The eighth part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The ninth part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses. The tenth part of the document is a list of names and addresses, followed by a list of names and addresses.

contredire. Il nie les faits, rejette l'expérience, dément la nature, n'admet point la vérité. Il veut vous ôter vos idées, vous donner les siennes. Si vous les adoptez, il les abandonne, vous en présente de nouvelles. Il dispute contre vos sens, contre votre raison, vous refuse la faculté de voir & celle de sentir. Partant toujours d'un principe contraire aux vôtres, détruisant, édifiant, contestant, parlant sans cesse & n'écoutant jamais, il vous réduit à la nécessité de lui céder, ou de l'assommer.

Une très-nuisible politesse entretient l'espece incommode de ces tyrans de la société, & les confirme dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Dès qu'un docte bavard, bien aigre, bien suffisant, bien obstiné, paroît au milieu d'un cercle, il en devient la terreur & le maître. On craint de l'irriter; on préfère le malheur de l'entendre à l'inutile fatigue de disputer avec lui. On le laisse donc s'emparer de l'entretien. Il propose, objecte, résout. Personne ne veut l'interrompre, n'ose élever la tempête qu'exciteroit un mot hasardé. On se tait, on bâille, on s'attriste, les moins patients se dérobent à l'ennui, s'échappent furtivement, tandis que l'orateur charmé s'enivre du plaisir de parler, s'applaudit du silence de l'auditoire assoupi, admire sa respectueuse attention, & la prend pour une déférence due à la supériorité de son génie.

Je reçois en ce moment ta lettre datée de Cantorbéri, & celle de milord Courteney.

[The page contains extremely faint, illegible horizontal lines of text, likely due to poor scan quality or extreme fading.]

L E T T R E X X I I .

Lady Mary courteney, à milord Rivers.

SAVEZ-VOUS bien que vous avez mortifié, même chagriné miss Rutland ? Étoit-il nécessaire de lui envoyer ces lettres venues de Lemster ? Pourquoi prenez-vous parti dans cette querelle ? *Aussi révolté de son badinage que sir Francis !* D'où vient, que vous importe si son style est léger ou sérieux ?

Vous vous croyez *fort doux, fort indulgent*, le juge le plus équitable ! Moi, je vous trouve sévère, capable de prévention, & je vous accuse d'une partialité très-prouvée.

Sir Edmond peut se plaindre de mon amie, dites-vous. Je le nie positivement. Que lui a-t-on fait ? En vérité cet homme est ingrat. Ne pouvant éviter ses visites, elle les a reçues, elle a souffert ses soins. En quoi sa bonté le désobligeoit-elle ? Il a joui du plaisir de la voir, de lui parler, de l'entendre, d'exciter l'envie de ses rivaux, de s'attirer les félicitations de ses amis sur l'espoir de posséder une fille charmante. Est-ce là le sujet de ces plaintes si graves, si fondées ?

On ne sait comment traiter votre sexe : il est si déraisonnable ! Sir Francis reproche aigrement à sa belle-sœur de ne s'être pas expliquée d'abord sur le sort de son ami. Ne semble-t-il pas qu'en disant au baronnet, *je ne veux point de vous*, elle l'eût rendu le

plus content des hommes? Elle s'est déclarée enfin, est-il satisfait? Non. Il regrette son incertitude, il voudroit se voir encore le *jouet des caprices de l'inhumaine*, il annonce son départ, ne s'en va point, écrit à la *cruelle*, implore la compassion de ma tante, l'appui de sir Charles, ma pitié, mes secours. Je lui ai décidément refusé ma protection. Un amant malheureux est ma bête d'horreur. C'est une créature si triste, si rampante, si ennuyeuse! L'ivresse de l'amour m'est aussi désagréable que celle de ce vilain Silene dont j'ai débarrassé le grand salon de ma tante.

Vous ne comprenez point la cause de l'irrésolution de miss Rutland, cependant vous la condamnez. Rien n'est moins *juste*, ni plus *inconséquent*. Dans le temps où tous les suffrages se réunissoient en faveur de sir Edmond, peut-être miss Rutland avoit-elle une raison d'essayer s'il seroit en son pouvoir d'obliger ses parents, de céder aux instances de lady Morton, aux conseils de son tuteur, prêt à lui donner l'exemple de l'engagement qu'il la sollicitoit de prendre.

Peut-être aussi des événements imprévus la firent-ils réfléchir sur la complaisance exigée d'elle. En y songeant mieux, son indépendance, sa liberté lui parurent préférables à des nœuds qu'elle ne souhaitoit pas former. Ses dispositions changèrent. Elle pensa plus avantageux de suivre sa propre fantaisie que celle des autres. En s'attachant à cette idée, le baronnet l'embarassa. De l'impossibilité d'aimer, on passe aisément au

dégoût d'être aimée. Cet amant pressa, il devint importun, & puis fâcheux, & puis absolument insupportable. La froideur, les délais, l'humeur même ne le rebutant point, il fallut bien lui montrer un peu d'antipathie, & rire quelquefois de ses lamentations, pour ne pas mourir d'impatience ou d'ennui de les entendre.

Au reste, je parle au hasard. Je ne sais rien. J'imagine, je suppose. Il seroit prudent à vous de m'imiter, de ne pas blâmer, & de chercher à deviner. J'ai pourtant une certitude, c'est que mon amie se conduit par de sages principes; & si milord Rivers en doute, il nous offense toutes deux.

Voulez-vous bien vous charger de me faire passer les livres dont je vous envoie le catalogue? Joignez-y des nouveautés pour amuser ma tante. Consultez vos bonnes amies sur le choix. On vous laisse le maître d'employer vingt-cinq ou trente guinées.

Vous devenez bien François à Paris. Plus d'attention, plus d'exactitude. Cette histoire promise, ces merveilleux détails annoncés, vous n'y songez plus. Ces pauvres Angloises, comme vous les oubliez!

Miss Rutland vient d'entrer dans mon cabinet. Je lui ai demandé si elle vouloit vous écrire. Elle a pris un petit air moitié grave, moitié boudeur; s'est assise, a choisi du papier, essayé dix plumes, taché d'encre un de ses jolis doigts; puis elle a rêvé, considéré la table, l'écritoire, moi; & puis elle s'est levée, & d'un ton doux, amical, elle m'a

THE
THE
THE
THE
THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

jalouse de son élévation, cachez-lui ses concurrents humiliés & chagrins, son bonheur n'existe plus. Séparons l'homme opulent du pauvre qui l'envie, & le plaçant au milieu de ses égaux en richesses, ôtons-lui tout objet d'une flatteuse comparaison; en cessant de regarder sa fortune comme une distinction, il cessera de la priser. Mais l'amour, Charles, l'amour se suffit à lui-même. Il n'établit point ses jouissances sur les privations d'autrui : qu'un peuple entier soit heureux par lui, la félicité de tous n'altérera jamais le bonheur d'un seul.

Ta lettre m'a fait une sorte d'impression que j'aurois peine à t'exprimer. Elle m'a rappelé le temps de ma vie le plus agréable; temps où la contrainte imposée à mes sentiments ne détruisoit pas le charme d'une douce illusion : je la perds, Charles, & je la regrette. Oui, je regrette l'habitude de sentir mon cœur occupé. Une tendre passion rend notre existence plus active, plus animée; elle fixe un point à nos vœux, à nos projets, à ces desirs vagues, inconstants, qui, dans une entière indifférence, fatiguent notre imagination errante d'objets en objets. Souvent, à la vérité, cette passion trop ardente trouble, inquiète, agite. Eh ! qu'importe, si elle nous arrache à l'indolence, à l'ennui ? Quand j'aimois, quand je me croyois aimé, deux moments de plaisir effaçoient de mon idée huit jours de souffrances. L'insipide paix que j'ai cru devoir chercher loin de ma patrie, loin de mes amis, vaut-

que un
 la force
 sous le
 me
 le
 l'année
 chère
 ce moment
 même
 la com
 ments
 com
 tout
 so-

[illegible]

LE TITRE DE LA SOCIÉTÉ - 1907
 SOCIÉTÉ ANONYME - 1907
 LE TITRE DE LA SOCIÉTÉ - 1907
 SOCIÉTÉ ANONYME - 1907
 LE TITRE DE LA SOCIÉTÉ - 1907
 SOCIÉTÉ ANONYME - 1907
 LE TITRE DE LA SOCIÉTÉ - 1907
 SOCIÉTÉ ANONYME - 1907

remment depuis la disgrâce du baronnet, m'écrivent & me fatiguent. Puisque miss Rutland semble décidée dans son choix, elle m'obligeroit fort de me débarrasser de tant d'importuns, en le déclarant.

Lady Cardigan est instruite du secret que l'on me cache. Ne pourrois-tu le pénétrer? Jamais mystère ne fut plus déplacé; ne faudroit-il pas me le dévoiler un jour, me demander mon consentement? Pourquoi se taire, m'inquiéter sur le rang, sur le mérite de la personne que l'on ne veut pas nommer? Prie ma cousine, presse-la de parler. Toutes mes idées sont dérangées. Il me reste des doutes. Ils sont la suite d'une prévention que j'ai peine à me pardonner. Tu me rendrois un service véritable si tu les confirmois, peut-être un plus essentiel si tu les détruisois absolument. Adieu.

LETTRE XXIV.

Lady Cardigan, à milord Rivers.

LE vœu d'obéissance que j'ai prononcé avec plaisir, avec dessein de l'observer, m'engage à vous écrire, sans faire attention si vous avez daigné répondre à ma dernière lettre. Sir Charles me prie de *dissiper vos inquiétudes*, & sir Charles doit tout obtenir de moi.

Vouloir me *faire parler*! employer l'autorité de mon mari pour me faire parler!

de milord Rivers.

Est-il bien, est-il honnête à milord de me demander le secret de ma gne, de mon amie? Un préjugé vulgaire, démenti par l'expérience, et par la sottise, mere & conservatrice d'autres, traite de phénomène la dignité d'une femme. Vous adoptez donc des sentimens populaires : si cela n'étoit pas, vous à votre ami de me presser de

Je devrois vous gronder. Mais depuis mon mariage je suis devenue si douce, si prompte à excuser une faute, à la pardonner, que mon indulgence m'étonne. Vous profiterez de ce changement d'humeur. Loin de vous quereller, je veux vous satisfaire.

Voyons quel est le sujet de vos alarmes. Des dessein formés, des résolutions prises, dites-vous, un choix décidé. Il n'y a rien de tout cela. Vous ne traitez bien sérieusement de simples vues dépendantes du hasard. Eh ! vite vous rappelez votre pouvoir. Il faut vous déclarer ses intentions, vous confier ses pensées, vous demander votre consentement. Et vraiment oui, il faut vous le demander, on le fait bien. Cette nécessité est très-embarrassante. Elle exige une démarche difficile, sujette à mille inconvénients. Dire ce qu'on pense, demander ce qu'on desire, cela paroît aisé ; mais il est des circonstances où les moyens les plus ordinaires deviennent des moyens impraticables.

Cependant soyez tranquille. Miss Rutland n'est liée par aucune promesse. Elle ne pren-

dra point d'engagement que son tuteur ne puisse approuver. Elle rejettera tous les partis offerts, tous les avantages proposés. Jamais elle ne donnera sa main sans l'approbation de ce tuteur rigide, dont elle ne dispute point les droits. En vous assurant de sa condescendance sur ce point, je vous proteste que je serois bien trompée, bien surprise, confondue même, si elle vous nommoit, si elle vous désignoit seulement *la personne qui fixe son attention*. Vous demander votre consentement? Elle, miss Rutland? Impossible. *Renonce-t-elle à se marier?* Non. *Renonce-t-elle à sa fortune?* Non. Mais, dites-vous encore, *cela n'a pas le sens commun*. Oh! d'accord. Je le pense comme vous. Adieu. Et l'histoire? La ferez-vous toujours attendre? Et mes livres? Y songez-vous?



PARTIE II.

LETTRE XXV.

Milord Rivers, à lady Cardigan.

L me seroit difficile, ma chere lady Cardigan, de comprendre l'objet de vos deux dernieres lettres, si quelques mois d'absence avoient pu me faire oublier la pente naturelle que je vous vis toujours à m'impatisser. Ma complaisance vous a long-temps laissé jouir de cet amusement, & peut-être consentirois-je à vous le donner encore, si je n'entrevoyois beaucoup de malice cachée sous vos mystérieuses expressions. Vous me permettrez de ne pas entrer dans le labyrinthe où vous cherchez à m'égarer.

Excusez ma priere à sir Charles; & pour reconnoître votre indulgence, je ne vous dirai point combien vos reproches sont peu fondés. Vous avez voulu m'apprendre le secret d'une femme dont vous me faisiez offrir le cœur & la main. Sans intérêt sur ses sentiments, j'ai négligé de vous en parler, vous m'avez grondé. J'engage sir Charles à vous demander le secret d'une autre femme; secret que je veux pénétrer pour son propre avantage; & vous me querellez, & me voilà

coupable, mal-honnête, accusé d'une impardonnable indiscretion !

Eh bien , dans la crainte d'augmenter mes torts, je n'entreprendrai point de me justifier. Vous aurez toujours raison avec moi, mon aimable cousine. Si les *dispositions* de miss Rutland vous paroissent *sages*, je les approuve de tout mon cœur. Si ses projets vous plaisent, je l'exhorte à s'en occuper. Si je l'ai *mortifiée*, c'est assurément contre mon intention. Si elle *boude*, je prendrai patience. Si elle se *fâche*, je supporterai son humeur. Si elle ne s'appaise point, je la plaindrai ; car c'est un grand malheur d'être inflexible & de conserver un long ressentiment. A l'égard de *l'impossibilité* de me *demand*er mon *consentement*, vous avez prévenu ma réponse à cet article, & je n'ai rien à dire de plus.

Vos livres partiront à la fin du mois. Le chevalier Monk se charge de cette lettre & de la petite histoire. Elle vous paroîtra bien fade & bien insipide, si vous croyez y trouver des *détails merveilleux*. Elle est écrite de ma main. Mais vous êtes trop accoutumée à lire des ouvrages françois, pour me croire l'auteur de ce cahier. Un parent de madame de Belosane l'a composé, & m'a permis d'en prendre une copie. Ainsi, ma chere lady Cardigan, s'il vous cause de l'ennui, ne m'en accusez point.

Le pauvre Edmond vient de quitter Londres. Il est parti pour Lemster. On le dit triste, abattu, malade même. Comme je

n'ai point d'aversion pour les amants malheureux, son état me touche & m'inspire une véritable pitié.

Particularités concernant madame de Belosane & madame de Chazele.

Élisabeth de Layrac, & Claire de Parthenai, élevées dans la même abbaye, s'attachèrent l'une à l'autre dès leur plus tendre enfance. Des humeurs différentes les caractérisoient. Mademoiselle de Parthenai étoit vive, enjouée, aimoit à s'amuser. Sa compagne, sérieuse, sensible & réfléchie, se plaisoit à rêver. Toutes deux jolies, bien faites, également chérie dans le couvent, y trouvoient cette douce paix, dont l'enfance jouit sans s'en appercevoir.

Le peu de fortune de mademoiselle de Parthenai força l'unique parente qui lui restoit, de sacrifier le bonheur présent de sa pupille à des avantages éloignés. Le marquis de Chazele, âgé, singulier, mais riche & libéral, acheta par des dons considérables le plaisir d'enlever à la société une jeune personne aimable, pour l'enfermer au fond d'un château situé près de Nantes. Depuis long-temps il formoit le projet de s'y retirer. Son mariage l'y détermina. Un mois après cette triste union, madame de Chazele, regrettant l'asyle où elle laissoit sa compagne désolée de sa perte, suivit son mari dans sa vaste & solitaire habitation. Le temps, sa raison la soumirent à son sort, & sa gaieté

naturelle le lui fit supporter avec assez de patience.

De flatteuses apparences annonçoient un plus heureux destin à mademoiselle de Layrac. Héritière de sa maison, les plus grands partis s'offroient pour elle. Mais la richesse ne donne pas toujours le bonheur qu'elle semble promettre, & souvent elle nous éloigne de la félicité dont nos desirs nous présentent l'image.

La maison du comte de Grancé touchoit à celle de M. de Layrac. Les deux familles, liées par l'amitié, vivoient ensemble dans une grande intimité. Le chevalier de Grancé, depuis trois ans à Malthe, arriva chez son pere le même jour que la marquise de Layrac retira sa fille de l'abbaye de Montmartre. Cet effet du hasard devint l'objet d'une petite fête. Les deux maisons s'unirent pour la célébrer. Ceux qui causoient cette joie la partagerent vivement. Attendris par le plaisir de se voir chéris, ils s'examinèrent avec un intérêt que rien encore ne leur avoit inspiré. Formés l'un & l'autre pour plaire, tous deux sentirent en même temps cette émotion qui ouvre le cœur à l'amour, & rend ses premières agitations si sensibles & si délicieuses.

Le chevalier de Grancé joignoit à la plus agréable figure beaucoup d'esprit, & des connoissances assez étendues. Sage dans sa conduite, réservé dans ses discours, il parloit peu, pensoit juste, & s'exprimoit avec une noble simplicité. Un air de candeur &
de

de bonté annonçoit la douceur de son caractère ; toute sa personne étoit gracieuse , il possédoit plusieurs talents ; mais loin de tirer vanité de tant d'avantages , il sembloit les ignorer. La moindre louange l'embarassoit , excitoit sa rougeur , & découvroit en lui cette estimable timidité qui naît d'une modeste appréciation de son propre mérite.

Si le chevalier de Grancé s'abandonna d'abord à la première surprise de ses sens , si , touché des charmes de mademoiselle de Layrac , ses soins , ses regards , son empressement lui montrèrent combien elle prenoit d'empire sur son ame , de tristes réflexions l'engagerent bientôt à renfermer son ardeur dans le secret de lui-même. Cadet de deux frères , destiné à l'ordre de Malthe , devoit-il souhaiter de plaire , d'inspirer une passion pénible ? Sa position éteignit en lui le desir d'être aimé. L'honnêteté de son cœur ne lui permettoit pas de troubler la tranquillité de mademoiselle de Layrac , de lui faire partager l'amertume attachée à des vœux inutiles à l'amour privé de toute espérance.

Des idées bien différentes séduisoient l'imagination de mademoiselle de Layrac , & la livroient à un penchant dont elle ne croyoit pas devoir se défendre. Prévenue qu'en la retirant de l'abbaye , on se dispoit à la marier , toutes ses pensées s'arrêtoient sur M. de Grancé. L'accueil qu'il recevoit à l'hôtel de Layrac , sa naissance , ses qualités supérieures , l'union de leurs familles , la liberté qu'on lui laissoit de l'entretenir , tout la je-

toit dans une dangereuse erreur. Elle ignoroit encore par quelles considérations les parents font un choix , & combien le mérite influe rarement sur les motifs propres à le déterminer.

Ce choix étoit déjà fixé sur le comte de Belosane , neveu d'un ministre puissant & riche. Six mois après son retour dans la maison paternelle , mademoiselle de Layrac fut avertie de se préparer à changer d'état. On rappella le comte d'une province où le régiment qu'il commandoit l'obligeoit alors de séjourner. En attendant son arrivée , on convint des articles , on dressa le contrat ; & les deux personnes , dont cet acte intéressoit si particulièrement le bonheur , n'en eurent connoissance qu'à l'instant où leurs signatures exigées devoient faire paroître cet engagement volontaire , & les conduire à prononcer des vœux que peut-être leurs cœurs désavoueroient également.

La surprise & le saisissement de mademoiselle de Layrac furent inexprimables , en apprenant des dispositions si contraires à ses desirs. On ne lui laissoit ni la liberté de s'y opposer , ni le temps de former des objections contre un mariage si prochain. Eh , qu'auroit-elle osé dire ? Trop modeste pour avouer une secrète inclination , trop timide pour résister à des ordres absolus , elle se vit dans la dure nécessité d'obéir , d'immoler toutes ses espérances de bonheur à un devoir dont rien ne pouvoit la dispenser.

Instruit avant elle des projets de sa famil-

le, le chevalier de Grancé s'étoit ménagé un prétexte de quitter Paris avant la signature du contrat. Mademoiselle de Layrac assistoit à la toilette de sa mere au moment où il prit congé d'elle. Ce départ imprévu redoubla toutes les peines de son cœur. La marquise passant pour un moment dans un cabinet où elle nourrissoit des oiseaux, sa fille, pâle, interdite, oppressée, voulut parler, & prononça seulement, vous partez ! Le chevalier s'approcha d'elle, lui demanda ses ordres, & lui dit adieu. Son trouble, l'altération de sa voix augmentèrent l'émotion & la douleur de mademoiselle de Layrac. Leurs regards se rencontrèrent, des larmes, retenues avec effort, s'échapperent en même temps de leurs yeux ; & des preuves touchantes d'un mutuel attendrissement furent le premier aveu de leur amour, & l'unique langage qu'ils osèrent employer pour s'en instruire & s'en assurer.

L'éclat dont la jeune comtesse de Belofane se vit environnée, & les fastueux dehors d'une apparente félicité n'effacerent point de son ame l'idée d'un bonheur moins envié, mais plus vrai. Le crédit de la maison où elle venoit d'entrer, n'éleva point en elle un mouvement d'orgueil. La justesse de son esprit & la bonté de son cœur lui firent priser la faveur par ses plus nobles avantages ; elle s'en servit seulement pour aider le mérite, trop souvent éloigné de la source des graces, ou par sa propre modestie, ou par l'extrême difficulté d'en approcher.

Attachée à d'estimables principes, madame de Belosane s'efforçoit de perdre un souvenir trop présent & trop cher. Elle se reprochoit de l'entretenir, quand toutes ses affections devoient se réunir sur un autre objet. Mais plus elle vouloit oublier M. de Grancé, plus une affligeante comparaison lui rappelloit les qualités aimables qui l'avoient touchée, & la rendoient sensible au regret d'être la compagne d'un homme uniquement distingué par son rang & sa fortune.

Les traits du comte de Belosane n'offroient rien d'irrégulier, ni rien d'agréable. Magnifique dans sa dépense, il aimoit à la faire remarquer, & prodiguoit l'or pour entendre vanter son goût. Il possédoit supérieurement l'art d'ordonner une fête, d'en varier les amusements, & s'applaudissoit fort de ce talent frivole. De petits soins, de petites recherches lui donnoient une foule de petites affaires, & ne lui laissoient pas le loisir de s'occuper d'objets plus importants. Il ne connoissoit ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour. Peu susceptible de compassion, il obligeoit quand on l'importunoit par des demandes réitérées; mais si le malheur attiroit quelquefois ses secours, il n'excitoit jamais sa pitié, ni ses réflexions.

La beauté de la comtesse sembla d'abord le toucher. Flatté de présenter par-tout une femme dont la figure attrayante fixoit les regards sur son heureux possesseur, il se plut à paroître en public avec elle. Mais s'il rendit cette espece d'hommage aux agréments

de sa personne, il ne s'apperçut jamais de ceux de son esprit, encore moins des qualités de son ame. Madame de Belosane, n'en découvrant aucune en lui, ne put ni l'aimer, ni le respecter. Elle lui montra de la considération en public, & beaucoup de réserve en particulier. Il fit aussi peu d'attention à sa froideur qu'à son mérite. Une mutuelle politesse, peu de familiarité, une égale indifférence rendirent leur commerce très-insipide, mais fort paisible. Trois mois après leur union, ils commencerent à se former des sociétés différentes. Ils ne se cherchoient, ni ne s'évitoient, se rencontroient sans peine & sans plaisir; & pendant plusieurs années, deux personnes, si opposées dans leur caractère, ne se donnerent pas un sujet raisonnable de se plaindre l'une de l'autre.

Depuis son mariage, madame de Chazele entretenoit une exacte correspondance avec son amie. Ce commerce intime & tendre charmoit l'ennui de sa solitude. Instruite du secret penchant de madame de Belosane, elle partageoit ses chagrins, desiroit d'affoiblir un regret toujours vif, naïvement exprimé dans ses lettres, & s'appercevoit avec peine qu'une affection si capable de détruire son repos, devenoit le sentiment habituel de son cœur.

Madame de Belosane conserva plus de deux ans une extrême mélancolie. Le temps & la dissipation firent enfin sur elle leur effet ordinaire. Mais, comme un nouvel objet n'effaça point ses premières impressions, il

lui resta toujours un tendre souvenir de M. de Grancé. Si quelquefois elle perdoit son idée au milieu des amusements où sa fortune & son âge la forçoient à se livrer, elle se plaisoit à la retrouver dans ses heures de retraite. Elle aimoit à s'occuper de lui, & jamais elle n'y pensoit sans intérêt, sans émotion, sans s'abandonner à ces mouvements tristes, mais pourtant doux, que les âmes vraiment sensibles mettent au rang des plaisirs.

Cinq années s'écoulerent sans altérer les dispositions de madame de Belosane. Un accident arrivé à M. de Chazele fut le premier événement qui fixa son attention. Les suites de cet accident pouvoient lui rendre une compagne long-temps regrettée. Elle attendit impatiemment des nouvelles du marquis, & reçut celle de sa mort au moment où M. de Belosane alloit joindre l'armée sur les bords du Rhin. Soit pressentiment, soit qu'en s'éloignant d'elle, il sentît combien elle méritoit d'être aimée, il parut fort touché en lui disant adieu. Sa tristesse, & l'idée des dangers où le cours de la campagne l'exposeroit, attendrit la comtesse. Elle le serra plusieurs fois entre ses bras, & lui demanda la permission de passer le temps de son absence à Chazele; il consentit à ses desirs, & deux jours après, madame de Belosane prit la route de Nantes.

Elle se faisoit un plaisir délicat de surprendre son amie, de lui donner une marque de son empressement à la revoir. Ces deux dames goûterent, en s'embrassant, cette joie

pure que l'on éprouve en recouvrant un bien dont on a douloureusement supporté la privation. Elles se trouverent plus grandes, plus formées, plus aimables. Chacune félicita l'autre sur les nouveaux agréments de sa personne, & toutes deux remarquerent avec satisfaction combien le temps avoit développé leur esprit en étendant leurs connoissances.

Pendant que madame de Belosane jouissoit des plaisirs de l'amitié, admiroit les beautés de la nature, ranimées par le printemps, sentoit ce charme attaché au calme, à la simplicité, dont la campagne offre par-tout l'image, son séjour à Chazele lui faisoit éviter une surprise capable d'exciter dans son cœur des mouvements d'une espee bien différente.

À l'instant où elle partoit de Paris, les plus nobles motifs y ramenoient le chevalier de Grancé. Des cinq années de son absence, il en avoit employé deux à voyager, & passé trois alternativement à Malthe, ou sur les vaisseaux de la religion. Il s'étoit distingué par d'heureux combats & des prises considérables. L'ordre craignoit de le voir quitter Malthe; on le pressoit de prononcer ses vœux, & le grand-maître joignoit à ses instances le don d'une commanderie actuellement à sa nomination.

Rien n'éloignoit M. de Grancé d'un engagement qu'il s'étoit toujours proposé de prendre. Il se préparoit à remplir les souhaits du grand-maître, quand la déclaration

de la guerre suspendit ce dessein, réveilla dans son cœur l'amour de sa patrie, ce zèle, cette ardeur dont la noblesse Françoisse donna toujours de si généreuses preuves à ses princes. Aucun avantage personnel ne put le retenir à Malthe au moment où il devoit partager les dangers & la gloire de ses compatriotes. Il se hâta de s'embarquer, prit terre à Marseille, d'où il se rendit à Paris pour jouir de la satisfaction de voir son pere. Il y resta dix jours, joignit ses freres avant l'ouverture de la campagne, & servit en qualité de volontaire dans le régiment d'infanterie que l'ainé commandoit.

Le passage du chevalier à Paris, & son départ pour l'Allemagne, se trouverent dans les lettres de madame de Belosane parmi d'autres détails. Comme elle les lisoit haut, la marquise s'apperçut, au son de sa voix, que le nom de M. de Grancé lui causoit un peu d'altération. Elle s'en étonna; & la regardant d'un air qui exprimoit en partie sa pensée : eh quoi, lui dit-elle, un sentiment dont tout devoit effacer le souvenir, a-t-il encore le pouvoir de vous troubler ? Qui, répondit ingénument madame de Belosane, & mon cœur s'émeut à la seule idée de ce retour, qui, sans un effet du hasard, l'eût offert à mes yeux.

Je ne saurois vous le faire, ajouta madame de Chazele, une confiance si extraordinaire est un peu romanesque, je dirai plus, elle est bizarre : l'absence, le temps, vos réflexions suffisoient pour détruire ce

penchant. Permettez-moi de le croire, vous auriez oublié M. de Grancé, si vous l'aviez voulu.

Je ne sais, reprit madame de Belosane, s'il est possible d'oublier. Je l'ai vainement tenté. Comment détourner ses pensées d'un objet digne de les fixer, devenu, par l'habitude de s'en occuper, le point où se rassemblent toutes nos idées? Après de fatigants combats, d'infructueux efforts, j'ai cessé de me reprocher un attachement qui ne portoit aucune atteinte à mes principes. Peut-être dois-je à cette constance, ou folle, ou singulière, la facilité de remplir des obligations que le caractère de M. de Belosane, le peu d'agrément de son commerce, & l'exemple d'une partie des femmes de mon rang devoient me rendre moins respectables, plus pesantes. J'ai tiré de cet attachement l'avantage d'être indifférente pour tout le reste des hommes; il m'a garantie des pièges de la séduction & des surprises de ma propre sensibilité. Le desir de conserver l'estime de M. de Grancé m'a guidée dans toutes mes actions, ne m'a laissé négliger aucune occasion de m'attirer le suffrage public, pour m'assurer du sien. Je me suis accoutumée à l'établir en secret le juge de mes sentiments, de ma conduite, à me croire satisfaite sous ses yeux; j'aurois senti de la honte, je rougirois encore de me permettre une démarche dont il ne pût être le témoin & l'approbateur.

Je l'avoue, dit alors la marquise, vous

avez trouvé des motifs bien spécieux pour allier vos principes & votre indulgence. Mais si l'éloignement de M. de Grancé prêtoit de la décence, même de la noblesse à ces motifs, son retour & la nécessité de le voir ne rendroient-ils pas cette indulgence dangereuse ? Je ne connois ni l'amour ni ses effets. Cependant, si je m'en rapporte aux longs & minutieux récits dont M. de Chazele lassa souvent mon attention, notre sexe est bien foible, ma chere ; & sa défense la plus sûre est d'écarter de son cœur le sentiment où le vôtre se livre avec tant de confiance.

Si la foiblesse est le partage du commun des femmes, reprit madame de Belosane, je crois me connoître assez pour ne pas redouter la mienne. Cependant j'éviterai la présence du chevalier de Grancé, elle m'embarrasseroit, je le sens ; & si vous passez l'hiver à Chazele, j'engagerai M. de Belosane à me laisser partager votre solitude. La marquise approuva ce dessein ; mais au moment où elles s'occupaient de cet arrangement, les dispositions du sort en détruisoient la nécessité.

Les armées étoient en présence. L'attente d'une action répandoit de vives alarmes dans les familles doublement intéressées au succès de la France. On n'ouvroit point ses lettres sans craindre d'y trouver de funestes nouvelles. Madame de Belosane vit arriver deux couriers, sans recevoir les siennes. L'attention du marquis de Layrac caufoit ce retard apparent. Il prit le soin d'é-

etire à madame de Chazele de mettre sous son enveloppe les lettres adressées à sa fille, laissant à la prudence de son amie le choix du moment où elle pourroit les lui rendre.

Ce paquet renfermoit les détails d'une journée malheureuse. Madame de Chazele s'attendrit sur les pertes de sa patrie, partagea les regrets de tant de cœurs attachés à ces guerriers, dont les noms composoient la fatale-liste qu'on lui envoyoit. Ceux du comte de Belosane & des deux aînés de la maison de Grancé la commençoient. Après l'avoir parcourue plusieurs fois, s'être assurée que le chevalier ne s'y trouvoit point, elle se sentit moins embarrassée à s'acquitter de la triste commission dont on la chargeoit.

Aucun sentiment vif, aucun intérêt personnel ne pouvoit exciter madame de Belosane à pleurer la perte du comte. Mais le mouvement d'une compassion naturelle, de cette sorte d'affection que forme l'habitude de se voir, & le respect d'un lien dont l'indifférence ne détruit pas toute la force au fond d'une ame honnête, lui firent donner des larmes à la mort d'un homme si jeune, si heureux aux yeux des autres & dans ses propres idées. Elle se rappella ses adieux, sa tristesse, & le plaignit d'avoir peut-être prévu sa cruelle destinée.

L'été passa, l'automne s'avança sans que madame de Belosane montrât le desir de revoir Paris. M. de Grancé y étoit. On lui avoit accordé le régiment d'un de ses frères. Devenu le chef de sa maison le chan-

gement de sa fortune le fixoit en France. Souvent nommé avec éloge dans les lettres du marquis de Layrac, la comtesse les lisoit à son amie, mais sans rien ajouter à ce qu'on lui marquoit, & sembloit même éviter de le rendre jamais le sujet de leur entretien.

Où vous ne me donnez pas toute votre confiance, lui dit un jour madame de Chazele, ou vous êtes vraiment singulière. Depuis la mort d'un mari que vous n'aimiez pas, je vous vois triste. Cet événement a pu toucher votre cœur, mais il n'a pas dû le blesser. Il ne vous fait sentir aucune privation. Maîtresse de concevoir de flatteuses espérances, cessez-vous de souhaiter un bien que vous regrettiez ? En recouvrant la liberté d'aimer, devenez-vous moins sensible ? Ne conserviez-vous une passion si tendre, que par la certitude de n'être jamais heureuse ? Et cette constance obstinée étoit-elle plutôt un caprice de votre imagination que la suite d'un fort attachement ?

Je crois être toujours la même, répondit madame de Belosane ; mais l'événement qui semble me rapprocher de M. de Grancé, ne me fait point envisager l'avenir où vos vœux se portent. Je me suis accoutumée à m'occuper de lui sans projet & sans desirs. Jamais, depuis mon mariage, l'espérance n'anima mes sentiments ; jamais l'idée du bonheur & celle de M. de Grancé ne s'offrirent ensemble à ma pensée. Je trouve au fond de mon cœur ces mouvements tristes & tendres que son souvenir y éleva toujours, & je ne saurois

me persuader qu'ils pussent se changer en des sensations plus agréables.

Quoi ! vous ne souhaitez pas voir M. de Grancé, s'écria la marquise ? vous n'avez point d'empressement de connoître s'il vous aime encore ? Eh ! suis-je sûre qu'il m'ait aimée, reprit la comtesse ? J'étois bien jeune, ma chère, bien peu capable de cacher le plaisir dont sa vue me pénétoit ; j'ai pu flatter sa vanité, sans toucher son cœur. Ses regards m'exprimoient sa tendresse, il est vrai, mais jamais sa bouche ne confirma ce qu'ils sembloient me dire. J'ai pu me tromper à leur langage. Mais, en le supposant sensible pour moi, le temps, l'absence ne m'auroient-ils pas effacée de sa mémoire ?

En vérité, dit en riant madame de Chazele, vous vous plaisez à contrarier vos desirs. Dans votre position, j'aimerois à penser que l'objet de mes affections partage mes sentiments, & ma constance me paroîtroit un garant de la sienne.

Ce garant seroit peu sûr, reprit madame de Belosane. J'ai même une raison de ne pas juger du naturel de M. de Grancé par le mien. En parlant des qualités estimables qui lui attiroient tant d'amis, ma mere l'accusoit d'un défaut. J'y faisois peu d'attention alors ; mais depuis un peu de temps, je me rappelle ses discours. Elle lui reprochoit une extrême facilité à prendre des goûts qu'il conservoit rarement. Avant son départ pour Malthe, disoit-elle, tout lui plaisoit au premier aspect ; mais l'attrait qui le séduisoit, cédoit

bientôt au charme d'un nouvel objet, dont un autre effaçoit souvent la trace.

Madame de Chazele commençoit à badiner son amie sur les doutes que lui donnoient les remarques de sa mere, quand on vint avertir la comtesse qu'un exprès envoyé par le marquis de Layrac, venoit d'arriver. Inquiete, elle courut au devant du courier. Il lui apportoit une fâcheuse nouvelle. La marquise, attaquée d'un mal dont elle craignoit les suites, demandoit sa fille avec instance. Vivement alarmée, madame de Belosane donna ses ordres pour partir à l'instant. Son amie, ayant encore des affaires à Chazele, ne pouvoit s'en éloigner avant un mois. Elles convinrent de se rejoindre à Paris dans ce temps, & de loger ensemble à l'hôtel de Layrac, en attendant qu'elles eussent une maison convenable à toutes deux.

En arrivant chez elle, madame de Belosane eut la consolation de trouver sa mere hors de danger. M. de Grancé étoit à Fontainebleau. Son pere, accablé de la perte de ses deux fils, passoit une partie du jour à l'hôtel de Layrac, où l'on partageoit sa douleur. Ses amis compatissans pleuroient avec lui ces enfants chéris, qu'eux-mêmes avoient tendrement aimés.

A son retour de Fontainebleau, le premier soin du marquis de Grancé fut d'aller féliciter madame de Layrac sur sa convalescence. Au moment où il entra, la comtesse, occupée à lire auprès de sa mere, sentit autant de surprise & d'agitation que si elle n'eût pas

dû s'attendre à le revoir. En jetant les yeux autour d'elle, son trouble augmenta. Elle se trouvoit dans ce même cabinet où elle avoit reçu ses adieux, où ses larmes s'étoient mêlées aux pleurs de M. de Grancé. Conservoit-il la mémoire de cet instant ? alloit-il se le rappeler avec sensibilité, ou comme un de ces événements dont le souvenir reste long-temps après qu'ils ont cessé d'intéresser ?

M. de Grancé, prévenu du retour de la comtesse, ne pouvoit s'étonner de la voir chez sa mere. Sa présence ne parut ni l'émouvoir, ni l'embarrasser. Les tristes complimens qu'ils se devoient l'un à l'autre, rendirent leur entretien fort grave. La comtesse osoit à peine lever les yeux sur lui ; & dans la crainte de lui laisser appercevoir son trouble, elle évita pendant plusieurs jours de recevoir ses visites particulieres.

Tout sembloit autoriser le marquis à reprendre avec madame de Belosane le ton de la confiance. Mais loin de tirer avantage de leur ancienne intimité, il n'en parloit jamais. Il étoit auprès de la comtesse comme un étranger nouvellement admis dans sa société. Ses égards, son respect montroient plutôt le desir de s'attirer son attention, que le souvenir de s'en être vu l'objet. Cette conduite fit douter madame de Belosane si jamais M. de Grancé l'avoit aimée.

Combien notre imagination nous séduit & nous égare, écrivoit-elle à son amie ! que ma prévention m'a trompée ! J'ai craint le

retour d'un homme dont la présence eût été moins dangereuse pour moi, que l'erreur où m'entretenoient son éloignement & mes idées. Jamais je ne possédai le cœur de M. de Grancé; mon mariage ne l'affligea point; ne lui fit point quitter la France. Mais d'où vient, mais pourquoi pleuroit-il en me disant adieu? Quel sentiment lui arrachoit des larmes? Je ne fais; mais ce n'étoit pas le même qui faisoit couler les miennes: auroit-il pu ne laisser aucune trace dans son cœur?

Madame de Belosane expliquoit mal le silence du marquis. Il l'avoit véritablement aimée; il s'étoit trouvé malheureux de ne pouvoir aspirer à sa main: il se sépara d'elle, pénétré de douleur & de regret. Mais après quelques mois d'absence, loin de se plaindre, comme elle, à nourrir un penchant inutile, il chercha les moyens de rendre le calme à son ame agitée, & d'écarter de fâcheux souvenirs. Des préjugés moins austères, des habitudes différentes, cette liberté qu'un sexe s'est réservée, dont il se permet de jouir & d'étendre l'usage, lui offroient des dissipations; il s'y livra. Des femmes complaisantes servirent à le distraire. Elles l'amuserent sans l'attendrir, lui plurent sans l'attacher, le dégagerent sans l'intéresser. Dans ces commerces momentanés, où les hommes assurent *que le cœur ne prend point de part*, une passion délicate diminue, languit & se perd: chaque infidélité ôte au sentiment sa force, son attrait, & pare un

plaisir passager, des charmes qu'elle dérobe à l'amour.

A son retour en France, M. de Grancé conservoit à peine une légère idée de ses premiers desirs. Cependant il ne put voir tous les jours madame de Belosane, sans les sentir renaître. Mille graces nouvelles l'embellissoient ; mais une réserve imposante avoit pris la place de cette ingénuité qui laissoit autrefois pénétrer tous les mouvements de son cœur. Son accueil, ses regards, ses discours montroient le soin d'obliger ; une noble fierté cachoit l'envie de plaire, & M. de Grancé pouvoit douter, comme elle, si le temps où son cœur paroissoit sensible pour lui, n'étoit point entièrement effacé de son souvenir.

Peu à peu ce temps se retraça fortement à sa mémoire. Il trouva de la douceur à s'en occuper, à rapprocher des circonstances éloignées, à se rappeler cette joie naïve qui se peignoit dans les yeux de sa jeune amie quand il entroit chez sa mere. Il se souvint de ses distinctions, de ses préférences, de toutes les preuves de son innocente tendresse. Comment se les représenter, & s'accoutumer aux simples prédilections de l'estime ? Comment ne pas desirer de reprendre ses droits sur un cœur dont il étoit sûr d'avoir excité les premières émotions ?

La vanité blessée inspire des mouvements qu'il est facile de confondre avec le retour d'une affection véritable. M. de Grancé s'y trompa. Il osa parler, se plaindre, réclamer

des bontés nécessaires à son bonheur, gémir d'en être privé, demander la récompense d'une passion qu'en ce moment il croyoit avoir toujours sentie avec la même ardeur.

La surprise, l'attendrissement & le plaisir animerent à la fois tous les traits de madame de Belosane. La noble franchise de son caractère ne lui permettoit pas de prolonger l'incertitude de son amant, ou de l'affliger par une vaine affectation. Tous deux charmés de se parler, de s'entendre, se communiquèrent des peines long-temps senties, s'exprimerent la joie dont ces mutuels aveux pénétoient leurs cœurs. Des assurances de s'aimer toujours, une promesse de s'unir terminèrent cette douce explication. Ils convinrent d'attendre la fin du grand deuil de la comtesse avant de laisser connoître leurs desseins. Madame de Chazele fut seule dans la confidence de ce secret. En le lui écrivant, la comtesse lui rappella les arrangements pris en Bretagne. Son mariage les facilitoit. L'hôtel de Grancé, spacieux & commode par ses divisions, pouvoit les loger toutes deux, sans causer d'embarras au comte, ni à son fils.

Madame de Chazele vint elle-même la féliciter, & partager sa joie. Son arrivée combla les vœux de la comtesse. Elle desiroit impatiemment de l'entendre approuver une constance dont elle l'avoit raillée. M. de Grancé alloit la justifier aux yeux de la marquise, & joindre le suffrage éclairé de

l'amitié à la prévention toujours reprochée à l'amour.

Son attente ne fut point trompée. Madame de Chazele trouva le marquis digne de l'attachement de sa compagne. Il vit en elle l'assemblage des qualités les plus aimables. Une douce familiarité s'introduisit aisément entre ces trois personnes, & pendant six semaines rien ne troubla l'agrément de leurs entretiens. Insensiblement, madame de Chazele y mit une sorte de froideur ; elle sortit souvent, rentra tard, prit un air de réserve avec M. de Grancé, cessa de l'admettre dans son appartement, & se dispensa même d'entrer chez son amie aux heures où il s'y rendoit.

Madame de Belosane remarqua le changement de sa conduite, & crut en connoître la cause. La marquise de Théligni, sœur de sa mere, étoit plus souvent chez elle que le marquis. Son mari, ambassadeur à Rome, la pressoit de s'y rendre ; mais elle s'obstinoit à vouloir être accompagnée de sa niece dans ce voyage, & le différoit exprès pour avoir le temps de l'engager à la suivre. Madame de Belosane, fort éloignée de céder à ses instances, s'en défendoit ; & sa tante, attribuant ses refus à son amitié pour madame de Chazele, s'en plaignoit hautement, en parloit avec aigreur, & ne perdoit aucune occasion de lui montrer qu'elle ne l'aimoit pas. Mortifiée du caprice & des brusqueries de sa tante, la comtesse en faisoit de continues excuses à son amie. Madame de Cha-

zele, charmée de son erreur, la lui laissoit ; mais elle continuoit d'être sérieuse, & souvent elle paroissoit inquiète & triste.

Un matin que madame de Belosane avoit marqué pour travailler avec ses gens d'affaires, la marquise lui fit demander si elle vouloit l'accompagner à l'abbaye de Montmartre, où elle alloit revoir leurs anciennes amies. Elle ne le pouvoit en ce moment, & madame de Chazele sortit seule. A l'heure du dîner son carrosse rentra, & ses gens avertirent de ne pas l'attendre. Le soir, les femmes reçurent ordre d'aller la trouver, & de remettre une lettre à la comtesse.

Elle lui écrivoit d'un ton badin sur l'espece de violence qu'on lui faisoit au couvent, en lui imposant une retraite de plusieurs jours. Elle lui disoit plus sérieusement, qu'elle s'étoit vue dans la nécessité de céder aux prières de l'abbesse & de ses religieuses, ou de montrer de l'ingratitude à des dames dont les anciennes bontés & les nouvelles caresses méritoient bien le petit sacrifice exigé de sa reconnoissance.

Madame de Belosane ne trouva rien d'extraordinaire dans une complaisance qu'elle-même avoit eue plusieurs fois, & la crainte d'un funeste événement réunit bientôt ses idées sur un autre objet.

Deux jours après l'entrée de madame de Chazele à Montmartre, M. de Grancé se plaignit d'une violente migraine ; il sentit le lendemain de plus grandes douleurs ; la fièvre s'y joignit, & ses accès redoublés porte-

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list appears to be a directory or a roster of some kind.

2. The second part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

3. The third part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

4. The fourth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

5. The fifth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

6. The sixth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

7. The seventh part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

8. The eighth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

9. The ninth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

10. The tenth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

Le marquis pâlit, baissa les yeux, & resta dans un morne silence. Madame de Belosane continuant à chercher des raisons à l'absence de son amie, & le pressant de répondre : eh quoi, madame ! lui dit-il d'un air embarrassé & d'un ton chagrin, ne pouvez-vous être contente sans la présence d'une compagne dont vous avez été si long-temps séparée ? L'agrément de vos jours dépend-il de vivre avec madame de Chazele ? Présumerois-je trop de vos bontés, si je m'attendois à une préférence que l'amour a droit d'obtenir sur la plus vive amitié ?

Ce langage laissoit entrevoir une jalousie trop romanesque & trop éloignée du caractère de M. de Grancé, pour ne pas surprendre madame de Belosane ; elle le pria de s'expliquer sur le reproche qu'il sembloit lui faire.

Ne vous offensez pas, madame, continuait-il, si le desir d'assurer à jamais la douceur de notre union, m'engage en ce moment à vous demander une grace nécessaire à mon repos, à notre commune tranquillité. J'ai souvent hésité, j'ai craint de vous déplaire, même de vous révolter, en paroissant mettre une condition à l'honneur que vous daignez me faire. Oserai-je le dire, madame ? le don précieux de votre main ne peut me rendre parfaitement heureux, sans un sacrifice que votre intérêt, le mien, & la perspective d'un fâcheux avenir me forcent d'exiger.

Madame de Belosane, plus étonnée en-

core, levant sur lui des yeux où le trouble de son cœur se peignoit, lui demanda avec beaucoup d'émotion, si ce sacrifice exigé étoit celui de son attachement pour madame de Chazele.

Je ne souhaite pas, madame, reprit le marquis, que vous cessiez de la voir ou de l'aimer; mais je vous conjure de ne point m'obliger à vivre intimement avec elle. La présence de madame de Chazele m'attriste; elle élève en moi des mouvements pénibles; elle me gêne, elle m'inquiète; elle trouble le plaisir que je goûte à vous voir. Ne la pressez point de revenir ici, renoncez au projet de la loger. Son séjour à l'hôtel de Grancé aigriroit l'humeur où je m'abandonne malgré moi; je manquerois peut-être à des égards dont vous me reprocheriez l'oubli, & votre amie deviendrait entre nous l'objet d'une continuelle division.

Qu'entends-je ! s'écria la comtesse; quoi ! c'est vous, monsieur ? c'est le marquis de Grancé qui s'abaisse à cette feinte mal adroite ? Quel détour ! est-il digne de vous ? Madame de Chazele peut-elle inspirer de l'aversion ? Si vous craignez de vivre avec elle, vous l'aimez. Ah ! n'interprétez point si cruellement mes expressions, madame, reprit M. de Grancé. N'approfondissez point le caprice d'un cœur, égaré peut-être, qui cherche dans vos bontés un appui contre sa propre faiblesse. Si mes dispositions présentes ont besoin d'une généreuse indulgence, je l'attends de la noblesse de votre ame; ac-

cordez-moi cette grace demandée, & fidèle à mes engagements.... Des engagements! interrompit la comtesse, vous n'en avez plus, monsieur, & je vous déclare libre en ce moment.

Non, je ne le suis point, s'écria le marquis en tombant à ses genoux, je me trouverois bien malheureux de l'être. Eh quoi, madame, un seul instant me priveroit-il de votre estime, de votre confiance? pourriez-vous m'affliger, me mépriser? Et saisissant une de ses mains, la baisant & la mouillant de ses pleurs : au nom de tout ce qui vous est cher, madame, lui dit-il d'un ton tendre & pressant, si je vous paroïs coupable, osez me pardonner une erreur passagere, osez vous livrer à ma foi, vous reposer sur mon honneur. Je le jure à vos pieds, jamais votre époux ne trahira ses serments. Vous serez chérie, vous serez heureuse ; oui, madame, vous le serez, & mon bonheur se renouvellera sans cesse par la certitude de faire le vôtre.

Levez-vous, monsieur, levez-vous, lui dit madame de Belosane, en le repoussant doucement. Le voile que vous venez de déchirer ne peut plus se baisser sur mes yeux. Je ne souhaite pas vous affliger. Je ne vous méprise pas. J'ignore quels sentiments remplaceront dans mon cœur ceux qui le remplirent si long-temps ; mais je brise à jamais des liens devenus pesants pour vous. Il n'est plus en votre pouvoir de me rendre heureuse, & je ne dois ni ne veux accepter l'inutile

THE [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

der la cause d'un chagrin si apparent & si subit. Madame de Belosane lui redit l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec M. de Grancé.

Une extrême pâleur se répandit sur le visage de madame de Chazele pendant ce récit. Le serrement de son cœur & sa confusion lui ôterent un moment la faculté de s'exprimer. Elle leva sur son amie des yeux baignés de larmes ; & lui tendant une main , pressant tendrement la sienne : vous ne me soupçonnez pas , sans doute , d'une basse dissimulation , lui dit-elle ? Je n'ai pas cru devoir troubler votre heureuse sécurité , en vous communiquant des idées incertaines. -

Eh quoi ! dit la comtesse avec émotion , vous saviez ? .. Non , je vous le jure , interrompit madame de Chazele. J'évitai M. de Grancé sur un doute , & même assez léger. Alors elle apprit à son amie , qu'ayant un matin laissé sur sa toilette une boîte enrichie de diamants , qui renfermoient son portrait , la miniature ne s'y trouva plus le soir. Surprise d'un larcin de cette espèce , sans parler de sa perte , elle s'informa si personne n'étoit entré dans son cabinet. Une de ses femmes lui dit , sans l'assurer , qu'elle croyoit en avoir vu sortir M. de Grancé , à l'heure où l'on jouoit chez madame de Layrac ; mais au déclin du jour , cette femme pouvoit s'être méprise.

Eh ! comment fûtes-vous si elle ne se trompoit pas ? demanda madame de Belosane. Le lendemain , au moment où je finissois de m'habiller , poursuivit la marquise , M. de

Grancé vint chez moi. La boîte encore sur ma toilette fixa ses regards. J'y portai la main comme pour la prendre. Je le vis rougir & se déconcerter. Je m'éloignai de la table, il se remit. Depuis ce jour je cessai de vivre aussi familièrement avec lui; & formant le dessein de retourner à Chazele, je vins attendre ici la saison de partir, espérant trouver des moyens de vous faire consentir à notre séparation.

Eh ! d'où vient vouliez-vous partir, vous exiler, dit madame de Belosane ? M'avez-vous cru capable de vous imputer mes peines ? Le trait qui déchire mon cœur, ne l'ouvre point à de vils soupçons. Venir répandre mes douleurs dans votre sein, c'est vous prouver assez que je ne vous accuse point de mes larmes.

Cette assurance toucha madame de Chazele. Elle voulut parler, ses soupirs étouffèrent sa voix. La comtesse voyant son visage inondé de pleurs : cessez, ma chère, cessez, lui dit-elle, de vous abandonner au chagrin que je me reproche de vous donner. Vous pouvez adoucir le mien. Ah ! s'il m'est possible d'aider à le dissiper, s'écria la marquise, parlez. Rien ne sera difficile à mon zèle. Que je hais, que je méprise celui dont la légèreté !... Non, ô non, ma chère ! ne le haïssez pas, interrompit madame de Belosane. Je me mépriserois moi-même, si le desir d'une basse vengeance me portoit à souhaiter le malheur d'un homme, si longtemps l'objet de mes plus tendres affections.

Nos engagements ignorés me laissent la liberté de les rompre. Quand les circonstances me forcent de renoncer à M. de Grancé, pourquoi ne pourroit-il espérer de vous voir favorable à ses vœux ?

· Favorable à ses vœux ! répéta la marquise avec indignation : quoi , madame , vous penseriez ? ... Je vous parle dans la sincérité de mon cœur , interrompit encore la comtesse , & ne vous fais pas l'injure de fonder le vôtre. Je ne serai jamais la femme de M. de Grancé. Capable de le fuir , de m'éloigner des lieux qu'il habite , je ne le suis point de me dire sans douleur , il soupire , il gémit , il souffre ! Je lis dans vos yeux combien ma foiblesse vous étonne. Pardonnez-la-moi. Étendez même votre indulgence. Laissez un cœur tendre implorer votre pitié pour un homme aimable , dont le sort est actuellement entre vos mains.

Si je vous connoissois moins , dit madame de Chazele , cet excès de bonté me paroitroit incroyable. Mais votre générosité vous trompe , & vous me mépriseriez , si je consentois à vos desirs.

Mes sentiments ne peuvent m'abuser , reprit madame de Belosane. Aucune violence n'altère ma raison. Je suis bien triste , bien affligée , ma chère ; mais mon intérêt ne me rend point injuste. Je le dis avec réflexion , avec vérité ; l'unique adoucissement à la perte de tant de flatteuses illusions , seroit la certitude de vous toucher en faveur du marquis de Grancé , de me dire un jour , dan

une situation plus paisible , je me suis vue l'arbitre de son destin , & j'ai voulu qu'il fût heureux : en m'éloignant de la France & de lui, je le laisse en possession de tous les biens dont lui-même m'a privée.

En vous éloignant , répéta madame de Chazele , bon dieu ! quel projet méditez-vous ? Je me suis tracé pendant la nuit un plan de conduite , reprit la comtesse , & viens de m'ôter la liberté de le changer. Madame de Téligni reçoit en ce moment ma promesse formelle de l'accompagner à Rome.

Quelle cruelle précipitation vous a déterminée , s'écria madame de Chazele ? Avez-vous pu faire cette démarche avant de me voir ? Si vous ne vouliez pas rester à Paris , pourquoi ne pas le quitter ensemble ? Je me ferois trouvée heureuse dans vos terres , dans les miennes , par-tout où j'aurois partagé vos peines , essayé de les calmer , ou du moins mêlé mes pleurs à vos larmes.

Ce n'est point auprès de vous , ma chère amie , reprit madame de Belosane , que je puis recouvrer une paix désirée. La facilité d'ouvrir mon cœur l'entretiendrait dans l'habitude de s'occuper d'un seul objet. Le temps n'est plus où cette habitude me paroïssoit un bien. J'ai besoin de contrainte ; ma distraction forcée m'est nécessaire pour perdre une longue erreur , & me garantir contre de honteux regrets.

Périsse l'homme ingrat , s'écria madame de Chazele toute en pleurs , qui rompt ses nœuds & les nôtres , m'enleve mon amie ,

me rend l'objet de son indifférence, peut-être celui de sa haine !

Cette imprécation blessa le cœur de madame de Belosane ; mais la crainte de la marquise l'affligea sensiblement. Elle voulut la rassurer sur son affection , en passant quelques jours à l'abbaye. Elle entra dans le couvent , & fit dire chez elle le temps où elle comptoit y retourner. On étoit dans une grande surprise à l'hôtel de Layrac , quand sa voiture y rentra. Madame de Téligni venoit d'apprendre à sa sœur la complaisance inattendue de madame de Belosane. Le comte de Grancé , présent à leur entretien , crut d'abord se méprendre aux expressions de la marquise de Téligni. Sans lui avouer qu'il étoit aimé , son fils lui avoit confié l'espoir d'obtenir la main de madame de Belosane. Il sortit , le chercha , & lui répéta ce qu'il venoit d'entendre à l'hôtel de Layrac.

Madame de Belosane part , répéta le marquis ! elle s'éloigne ! elle me fuit ! Quelle révolution mon imprudence vient d'exciter dans cette ame sensible ! Elle doit bien me haïr , si elle s'arrache du sein de sa famille , des bras de l'amitié , pour m'éviter , pour ne plus me voir ! Alors , ne cachant rien à son pere , il l'instruisit de toutes les particularités de cet événement.

Le desir de vous donner tout entier à madame de Belosane , dit le comte , vous a fait hasarder une démarche plus honnête que réfléchie. Comment n'avez-vous pas prévu l'a-

veu où devoit vous conduire la proposition d'éloigner madame de Chazele ? & quelle étrange légèreté vous a fait préférer cette dernière ? Qu'aimiez-vous en elle que vous ne dussiez aimer dans son amie ? Quel charme vous attiroit, qui n'eût dû vous retenir ? Je ne fais, répondit le marquis d'un air confiné ; mais tous mes souvenirs aigrissent mes peines, & de tant de regrets, le plus vif, le plus insupportable est la certitude d'avoir porté l'amertume dans l'ame de la comtesse, de m'être préparé l'éternel remords qui suit l'ingratitude. Je ne penserai plus à madame de Belosane, sans rougir en secret, sans me dire, pour prix de son amour, d'une affection si tendre, si fidelle : j'ai pu l'affliger ! elle vouloit mon bonheur, & j'ai détruit inhumainement le sien. Son pere s'efforçoit de le consoler, quand cette lettre apportée de Montmartre vint encore augmenter sa douleur.

Lettre de madame de Belosane, à M. de Grancé.

Tant que mon inclination pour vous est restée cachée au fond de mon cœur, j'ai pu ne pas combattre ma foiblesse, & chérir un penchant dont le secret & l'innocence formoient le charme décevant. Vous m'en arrachâtes l'aveu dans un temps où tout sembloit m'autoriser à vous traiter avec confiance. Je pourrois me plaindre de votre ardeur à découvrir mes sentiments, vous demander d'où naissoit ce desir de les connoître, & si

tant d'empressement convenoit à la simple curiosité. Mais loin, loin de moi tout reproche ! Je ne vous accuse point d'une faute préméditée. Les qualités qui vous acquièrent mon estime, vous la conservent, & vous donnent encore des droits à mon amitié. Il ne m'est plus possible d'être à vous. Il me le fera toujours de rendre justice à votre caractère, & de vous souhaiter une félicité constante.

Je vous dégage à jamais de vos promesses. Perdez le souvenir des miennes. Madame de Chazele est instruite de vos dispositions. Elle peut, sans trahir l'amitié, recevoir vos soins & combler vos vœux. Je l'affranchis comme vous, de tous les égards dont je paroîtrois l'objet à ses yeux ou aux vôtres.

On vous aura dit que je vais en Italie. Si vous ne pouvez vous dissimuler la cause de mon départ, ne vous trompez point à ses motifs. Je vous suis, il est vrai, mais je ne vous hais pas. Ni dépit, ni colere ne me portent à vous éviter. Je vous reverrai, monsieur, vous recevrez mes adieux chez ma mere. En vous donnant ces assurances, je ne prétends pas à la vaine gloire de me montrer indifférente sur un événement où rien ne me préparoit. Vous avez pénétré mon cœur par un trait rapide & déchirant. Pour en fermer la blessure douloureuse, j'emporte la consolante certitude de n'avoir pris conseil, ni d'un fol orgueil, ni de cet intérêt personnel capable de tout immoler à sa propre satisfaction.

Adieu. Ne m'écrivez point, ne cherchez

1. 1. 1.

2. 2. 2.

3. 3. 3.

4. 4. 4.

5. 5. 5.

6. 6. 6.

7. 7. 7.

8. 8. 8.

9. 9. 9.

10. 10. 10.

11. 11. 11.

12. 12. 12.

13. 13. 13.

14. 14. 14.

15. 15. 15.

16.

17.

18.

19.

20. 20. 20.

21. 21. 21.

22. 22. 22.

23. 23. 23.

24. 24. 24.

25. 25. 25.

26. 26. 26.

27. 27. 27.

28. 28. 28.

29. 29. 29.

30. 30. 30.

31. 31. 31.

32. 32. 32.

33. 33. 33.

34. 34. 34.

35. 35. 35.

36. 36. 36.

37. 37. 37.

38. 38. 38.

39. 39. 39.

40. 40. 40.

Lettre de madame de Belofane, à madame de Chazele.

Quelle distance nous sépare déjà, ma chere ! & combien je me sens oppressée quand je considère l'espace que peu de jours vont mettre entre vous & moi ! Ce pénible éloignement me paroîtroit moins difficile à supporter, si cessant de vous faire d'inutiles reproches, vous adoptiez mes idées, & remplissiez ma plus consolante espérance.

Vous dire que la préférence dont vous êtes devenue l'objet ne m'ait pas causé une extrême, une accablante douleur, ce seroit démentir ma conduite & des aveux plus sinceres. Une si cruelle découverte a fait sur moi la plus vive impression. J'ai pleuré, j'ai gémî du fond de mon cœur profondément blessé. La légèreté de M. de Grancé m'a paru le plus sensible des malheurs ; mais une circonstance étrangère à l'événement n'a point ajouté au regret de ma perte. Pourquoi s'aigriroit-il parce que vous êtes aimée ?

Je ne possédois pas le bien que vous vous accusez de m'avoir enlevé. Non, je ne le possédois point. L'estime, la convenance formoient les fragiles liens qui attachoient M. de Grancé. Ils alloient nous unir, ces liens si foibles ! Qu'ils seroient devenus tristes & pesants ! Eh quoi, j'aurois été pour jamais à M. de Grancé ? Je me serois vûe sa compagne ? & chaque jour, chaque instant de

ma vie m'eût assuré que le don de mon cœur ne le rendoit point heureux? Loin de vous affliger, félicitez-vous, ma chère, d'arracher une amie au plus grand des supplices.

Rappelez-vous nos entretiens & mes prières. Changez vos résolutions; bannissez vos scrupules; retournez à l'hôtel de Layrac; consolez ma mère de mon absence. Pourquoi M. de Grancé vous éloigneroit-il d'une maison où l'on vous desire? S'il s'étoit offert à vous, libre de tout engagement, auriez-vous refusé de l'écouter? Eh bien, il est libre, il vous aime. Recevez son hommage, faites son bonheur. Ne lui laissez pas croire qu'en me parant d'une feinte générosité, je vous ai chargée du soin de me venger. Ah! que jamais il ne me soupçonne d'un vil artifice, que jamais il ne m'impute une seule de ses peines; qu'il obtienne le cœur de madame de Chazele; qu'ils s'aiment, qu'ils s'unissent, & que dans ses plus doux moments, la marquise de Grancé se souvienne avec attendrissement d'une amie trop foible encore peut-être pour se rendre témoin de sa félicité, mais trop noble pour l'envier, & trop attachée à elle pour ne pas la partager, quand le temps aura dissipé l'illusion qui lui fut si chère.

Cette lettre produisit un effet bien contraire à celui que la comtesse s'en promettoit. Triste, abattue depuis leurs adieux, madame de Chazele se disoit à tous les instants du jour, j'ai perdu mon amie. Son

ame, exaltée par l'amour. par la fierté, suspendoit ses ressentiments. Bientôt elle ne verra plus en moi que l'objet des amertumes de son cœur. Les touchantes assurances d'une amitié dont elle ne se flattoit plus, la charmerent. Avec quel attendrissement elle lut la lettre de madame de Belosane ! Elle en pesa toutes les expressions, & reconnut à chaque ligne cette candeur, ce naturel aimable qui jamais ne s'étoit démenti. Ses yeux s'arrêtèrent sur les dernières ; elle les relut avec une vive émotion. *Que dans ses plus doux moments, la marquise de Grancé se souviennne d'une amie....* La marquise de Grancé ! répéta-t-elle ; ah, Dieu ! quel nom me donne-t-elle ! M'est-il permis de le porter jamais ? Un profond soupir accompagna cette réflexion, la lettre tomba de ses mains, des larmes inonderent son visage & son sein. Elle s'avoua son penchant pour le marquis de Grancé, elle osa même examiner si, sans être blâmable, elle pouvoit céder aux instances de madame de Belosane, se prêter à ses desirs, jouir d'un bien où elle renonçoit. Mais rejetant cette pensée, honteuse de s'y être arrêtée, rougissant des larmes qu'elle venoit de répandre, elle releva la lettre de la comtesse, la lut encore, & la pressant contre ses lèvres : ô ma compagne, ma sœur, mon amie ! s'écria-t-elle, je ne devrai point de *doux moments* à l'ingrat qui vous a causé *une extrême, une accablante douleur* ! Des remords déchirants ne se mêleront point à votre souvenir, une basse complaisance pour

moi-même , ne me rendra point indigne de votre estime. Pourrois-je tenir mon bonheur de l'homme qui vous afflige , vous éloigne , & nous sépare ?

Sa réponse ne laissa point de doutes à madame de Belosane sur sa résolution. Elle partit pour Chazele. L'idée de M. de Grancé l'y suivit , & madame de Belosane la conserva sous le ciel étranger où elle croyoit la perdre.

Le commerce de ces deux dames se soutint avec la même exactitude & la même confiance qu'auparavant. Trois années s'écoulerent ; au milieu de la quatrième , M. de Téligni , nécessaire à la négociation d'une paix désirée , fut rappelé pour passer dans une autre cour. Madame de Belosane s'arrêta en Provence , où elle possédoit des terres. Tendrement invitée par elle à l'aller joindre , madame de Chazele se disposoit à partir , quand un funeste événement les ramena toutes deux à Paris.

Malgré les préliminaires de la paix , la campagne s'ouvrit au printemps ; & les difficultés qui retarderent le progrès des conférences , la laisserent s'avancer. M. de Grancé , commandé pour l'attaque d'un Fort , fut dangereusement blessé. Pendant plusieurs jours on espéra de le rendre à la vie ; mais , madame de Belosane étoit destinée à sentir toutes les peines que peut causer un attachement tendre & malheureux. La mort du marquis ranima sa première sensibilité. Elle oublia ses torts & pleura sa perte. Elle voulut mêler ses larmes à celles d'une famille

désolée, partager les douleurs du pere de cet ami chéri. Elle trouvoit une sorte de douceur à se voir entourée par tous ceux qui regrettoient l'aimable marquis de Grancé. Madame de Chazele se montra pénétrée des mêmes sentiments; leur commune tristesse resserra les liens qui les unissoient. Depuis ce temps elles ne se sont plus quittées. Tout ce qui les environne est heureux par elles; mais un fond de mélancolie les éloigne souvent du grand monde. Elles se plaisent à la campagne. Toutes deux ont renoncé à l'amour, au mariage; & le souvenir de M. de Grancé les garantit à jamais contre une passion dont elles ont éprouvé, senti toutes les amertumes, sans en avoir connu les plaisirs.

LETTRE XXVI.

Milord Rivers, à sir Charles Cardigan.

DONNER le matin à l'étude, le jour à des soins nécessaires, le soir au plaisir, ma foi, Charles, c'est faire du temps un emploi raisonnable, & j'applaudis fort à ce sage arrangement. Lady Cardigan veut bien dîner avec tes graves amis, tu consens à souper avec les siens? Elle s'instruit pour te plaire, tu t'amuses pour l'obliger? Rien n'est mieux entendu. Cette mutuelle condescendance, en rapprochant vos goûts, lie plus fortement vos cœurs; vous lui devrez votre commune

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that proper record-keeping is essential for the transparency and accountability of the organization. This section also outlines the various methods used to collect and analyze data, ensuring that the information is reliable and up-to-date.

2. The second part of the document focuses on the implementation of the proposed changes. It details the steps involved in the transition process, from the initial planning phase to the final execution. This section highlights the challenges faced during the implementation and provides strategies to overcome them, ensuring a smooth transition for all stakeholders.

3. The third part of the document addresses the financial aspects of the project. It provides a detailed breakdown of the costs involved, including personnel, materials, and overheads. This section also includes a comparison of the expected costs against the budget, allowing for a clear understanding of the financial impact of the project.

4. The fourth part of the document discusses the legal and regulatory requirements that must be adhered to. It outlines the various laws and regulations that apply to the project, ensuring that all activities are conducted in compliance with the law. This section also provides guidance on how to handle any potential legal issues that may arise during the project.

5. The fifth part of the document provides a summary of the key findings and conclusions. It reiterates the importance of the project and the steps that have been taken to ensure its success. This section also includes a list of recommendations for future projects, based on the lessons learned from this one.

6. The sixth part of the document is a conclusion. It summarizes the main points of the document and expresses the confidence in the project's success. It also includes a statement of appreciation for the support and cooperation of all those who have contributed to the project.

plus souvent je crains. L'apparence contrarie mon espoir. Londres m'attire, un triste présage m'en éloigne. Mon retour dans ma patrie peut être l'écueil de mon bonheur, ou celui de ma liberté. Grand sujet d'hésiter, Charles!

Mais laissons mes folies, parlons de celles des autres. L'attention de Paris est actuellement fixée sur un procès fort bizarre. Deux citoyens s'accusent réciproquement d'un fait très-mal-honnête. Tous deux s'accablent d'injures, & chacun présente sa partie adverse comme un monstre à rejeter de la société.

Hier, un homme de mérite m'engagea d'aller au palais avec lui. Deux célèbres orateurs parloient sur cette étrange cause, & mon conducteur m'assura que j'aurois un extrême plaisir à les entendre. Son attente ne fut point trompée. J'admirai le savoir, l'éloquence, & l'art ingénieux des deux avocats. Mais j'admirai plus encore l'étonnante intrépidité des deux plaideurs, présents à l'audience, & le soin qu'ils prenoient, d'un consentement unanime, d'instruire le public d'une foule d'anecdotes dont la moindre suffisoit pour les rendre à jamais ridicules & méprisables.

Comme nous sortions, un homme de robe nous aborda. Ses discours me firent comprendre que mon compagnon alloit souvent au palais. Eh quoi! lui dis-je en revenant, vous aimez les procès? Au contraire, me répondit-il, je les crains & les déteste. J'ai de bon cœur abandonné des droits considérables pour en éviter un. Si l'on me voit

suivre, avec une sorte de plaisir, les affaires de cette espece, c'est que j'aime à contempler en tout l'inconséquence & la sottise de ces hommes, si grands, si petits, si nobles, si vils; capables de s'élever si haut, de tomber si bas; que l'intérêt, la vengeance, un léger dépit, une simple obstination conduisent à dévoiler d'odieux secrets, à mettre en évidence les vices des autres, & leurs propres iniquités.

L'un déshonore son fils pour le priver du droit que la nature lui donne à son héritage; l'autre couvre d'opprobre la mere de ses enfants; le frere reproche à son frere de s'être frauduleusement emparé d'une partie de leur bien commun, & pour montrer ce frere séducteur, taxe d'injustice ou d'imbécillité l'auteur de ses jours. Né d'un commerce illégitime, un enfant nourri dans l'obscurité, essaie d'en sortir, en élevant ses clameurs contre sa mere imprudente. Il offre de prouver qu'elle est infame, & veut la forcer de l'avouer, ou de lui donner le pere que l'équité l'oblige de lui refuser. Une femme hardie, renonçant à la pudeur, à la modestie, par des détails indécents, expose la foiblesse d'un malheureux, l'insulte, le défie impudemment, veut que la loi l'en sépare, ou lui donne un pouvoir que Thémis ne dispense pas. Ces hommes, dont la longue enfance & la prompte vieillesse semblent les avertir combien de besoins réciproques leur rendent l'amitié nécessaire, ces hommes rassemblés pour s'aider, se servir, se prêter de

mutuels secours, se haïssent, s'attaquent, se déchirent ! Eh, pourquoi ? Par le desir de conserver ou d'acquérir quelques avantages, dont la possession accordée ou continuée paroîtra toujours aux yeux de la raison, un bien foible dédommagement de la honte soutenue en les poursuivant.

J'aurois pu joindre mes réflexions à celles de ce François, ajouter des exemples à ceux dont il les appuya. Ce sujet s'étendit fort loin, & nous convînmes ensemble que l'habitude pouvoit seule nous rendre supportable l'étonnante contradiction de nos mœurs & de notre raison. Je ne fais si en nous examinant bien, un Hottentot ne seroit pas fondé à déclarer les sauvages d'Europe moins sensés que ceux du Cap.

Je suis un peu fâché contre sir Robert ; il n'a pu se taire, James sait tout. Il m'écrit de Londres. Ses expressions me touchent par leur noble simplicité. Sa reconnoissance est décente, vraie, & sans affectation. Assurément, Charles, ce jeune homme est né généreux ; il se plairoit à faire en faveur d'un autre ce que d'heureuses circonstances m'ont permis de faire pour lui. Une preuve de la bonté du cœur est d'apprécier avec justesse un service reçu. Celui qui se l'exagère, est tout prêt à se sentir gêné du poids de l'obligation. Adieu.



L E T T R E X X V I I .

Lady Cardigan , à milord Rivers.

LE chevalier Monk m'a remis votre lettre, & la petite histoire annoncée depuis si long-temps. En vérité, mon cher cousin, elle n'a pas rempli mon attente. Des *particularités* concernant deux femmes jeunes, jolies, riches & Françoises, me promettoient une foule d'agréables événements ; je croyois m'amuser ou m'attendrir à chaque page de ce cahier. Je l'ai trouvé très-long. Le marquis n'intéresse point ; madame de Chazele est une bonne femme, caractère assez insipide ; & votre comtesse, si sensible, si raisonnable, est, à mes yeux, la plus folle des créatures.

Jamais entêtée Galloise fut-elle plus obstinée dans ses opinions, que madame de Belosane dans ses sentiments ? Cinq années de constance ; & puis au retour de M. de Grancé, le voir indifférent, & l'aimer toujours ; découvrir son penchant pour une autre, & l'aimer encore ; aimer à la fois son amant & sa rivale ! Un naturel si aimant est insupportable. Oh, comme je m'impatientois à ce parloir, pendant cet éternel entretien. Prier madame de Chazele de faire le bonheur de cet ingrat, lui parler avec douceur, avec amitié, avec tendresse ! De la tendresse dans ce moment, bon dieu ! cela peut-il se soutenir ?

Je suis sensible, vous le savez d'une ardente, d'une fidelle amour. Rutland m'est bien chere; mais que consentites à combler ses souhaits & en lui permettant de vivre chez moi, les traits eussent affoibli mon pouvoir de cœur de sir Charles; s'il eût mon amour elle, je ne dis pas de l'amour, mais d'une attention marquée, la plus préférence; sur mon honneur, je me sentis plus portée à lui arracher les yeux, la conjurer de vouloir bien l'épouser.

Je ne prétends pas tout blâmer. Le caractère de madame de Belosane est noble; il doit lui donner beaucoup & jamais lui attacher un amant. A vous de votre sexe, l'égalité, la franchise, la confiance sont des qualités peu propres à le fixer. Le cœur d'un homme, toujours en contestation avec lui-même, n'est point formé pour goûter les charmes d'un commerce paisible. Il a besoin de craindre, d'espérer. Celui qui veut s'en rendre la maîtresse, doit donc ses doutes, les dissiper, les faire renaître encore. L'inquiétude entretient l'activité de vos passions, elle seule bannit la langueur où vous jette la certitude de plaire. Demandez à sir Charles combien il se trouvoit amoureux quand je le tourmentois. Après l'avoir négligé pendant deux heures, bien que l'été, bien boudé, bien impatienté, que je sois je répandois dans son ame par un petit souris! A présent il me voit toujours riante, toujours prête à l'écouter, à lui



aissance que donne l'habitude de s'attirer des égards sans avoir besoin d'en exiger. Sa première visite à Londres fut chez ma tante. Il lui étoit si particulièrement recommandé, qu'en lui ouvrant sa maison, elle le pria de ne pas s'y regarder comme un étranger. Assez de facilité à s'énoncer dans notre langue, une extrême franchise, de la douceur, de la gaieté, une bonhomie rare nous accoutumèrent tout de suite à lui. Après deux ou trois entretiens, on croyoit, en lui parlant, causer avec un ancien ami.

Hier nous dînions ensemble chez mon frère. Pendant le repas, on s'occupa fort à blâmer l'union précipitée de miss Robert, & d'un jeune Hannovrien arrivé depuis six semaines en Angleterre. On épuisa tous les raisonnements sur la nécessité de se connoître avant de se lier par des nœuds indissolubles. Le François rioit, se taisoit, écoutoit, me regardoit, levoit les épaules, & me répétoit tout bas : ils n'ont pas le sens commun. *Se connoître ? Est-ce que l'on se connoît ? est-ce qu'il est possible de se connoître ?*

Le soir, dans un cercle moins nombreux, je le priai de me dire s'il croyoit vraiment impossible de s'assurer du caractère & des sentiments d'une personne que l'on observoit avec intérêt. Si je le crois ? très-fort, madame, me répondit-il. Qui vous le persuade, lui demandai-je ? Ma propre expérience, me dit-il ; & si vous saviez la raison de mon séjour ici, vous me pardonneriez une opi-

nion qui peut-être vous paroît ridicule. J'insistai pour en être instruite, & voici ce qu'il me dit :

„ J'étois à peine majeur, quand je de-
„ vins amoureux d'une jeune personne très-
„ bien faite & fort jolie. Un frere aîné me
„ rendoit alors un assez mauvais parti. Ma
„ maîtresse étoit riche. La crainte d'un re-
„ fus me fit hésiter à la demander. Son pere
„ pouvoit me croire tenté par sa fortune.
„ Pendant que je me consultois, on maria
„ ma jeune amie. J'en fus fâché, elle aussi.
„ Nous pleurâmes, le temps nous consola.
„ Connue de son mari, je ne perdis pas le
„ plaisir de la voir souvent. Mon cœur lui
„ demeura toujours attaché; & comme au-
„ cune femme ne me plut autant qu'elle, je
„ n'en pris point.

„ Quatre ans après son mariage, elle de-
„ vint libre, & me proposa de nous unir. Je
„ le voulois bien. Mais la garde-noble d'un
„ fils lui assuroit une fortune considérable.
„ Trop peu riche pour la dédommager d'un
„ si grand sacrifice, je ne crus pas devoir
„ l'accepter. Nous prîmes donc patience,
„ & sans beaucoup d'effort. Elle tenoit une
„ bonne maison, je faisois partie de sa so-
„ ciété, soupois tous les soirs chez elle. Je
„ passois l'hiver à lui prouver mon amitié,
„ mes lettres l'en assuroient pendant l'été,
„ & je me trouvois heureux toute l'année.
„ Son fils mourut, je perdis mon frere
„ & devins riche. Je ne songeois point à
„ changer ma façon de vivre; elle me pa-

„ roissoit douce, commode & satisfaisante.
„ Mais des idées de mariage se réveillèrent
„ dans l'esprit de ma bonne amie. Elle
„ écouta de ridicules propos, des caquets
„ la troublèrent. Elle s'inquiéta, me fit part
„ de ses chagrins, me pria de les calmer.
„ L'honnêteté ne me permettoit pas de ré-
„ sister à ses desirs. Je tenois beaucoup à
„ mes habitudes; j'aimois ma liberté, mais
„ je devois de la complaisance à mon an-
„ cienne amie. Et puis, que risquois-je en
„ l'épousant? Je la connoissois si bien! Elle
„ étoit moins belle, il est vrai; mais j'étois
„ moins jeune, & j'envisageois déjà le temps
„ où son esprit & sa condescendance me se-
„ roient plus nécessaires que ses attraits. Je
„ me mariai donc. Mais dès le lendemain
„ j'appris qu'une femme, charmante depuis
„ six heures du soir jusqu'à minuit, pouvoit
„ être une furie le matin, & tourmenter
„ tout le long du jour les malheureux forcés
„ de l'approcher.

„ A peine quittois-je le lit de ma nou-
„ velle compagne, que de l'appartement
„ où l'on se dispoisoit à m'habiller, j'entends
„ un bruit sourd; il augmente, redouble,
„ m'importune, m'impatiente. Des sons
„ confus, des voix glapissantes, de dures
„ épithètes, des menaces frappent mes oreil-
„ les; j'imagine que les gens de ma femme
„ se querellent. Mais si près d'elle, de moi,
„ cela m'étonne. Je veux m'instruire, fors, re-
„ tourne sur mes pas, & trouve dans l'anti-
„ chambre de la marquise un vieux valet
tranquillement

„ tranquillement occupé à lire. Je lui de-
„ mande pourquoi ce bruit chez sa maîtresse,
„ se, & ce qui l'excite. Du bruit, mon-
„ sieur, répond cet homme, on n'en fait
„ point. Quoi ! m'écriai-je, tu n'entends pas
„ ces cris insupportables ? Pardonnez-moi,
„ reprend-il ; mais cela, c'est l'ordinaire.
„ Madame assemble ses gens le matin, ils
„ vont tous recevoir ses ordres. Actuelle-
„ ment elle gronde sur le service d'hier, de-
„ main elle grondera sur celui d'aujourd'hui.
„ C'est la règle. Elle crie autant
„ qu'il lui plaît, personne n'y prend garde ;
„ & quand elle nous accable d'injures, c'est
„ comme si elle ne parloit pas.

„ Consterné de cette découverte, immo-
„ bile, appuyé sur une cheminée, pressant
„ mon front d'une de mes mains, je regar-
„ dois ce valet sans m'appercevoir où je por-
„ tois les yeux. Il prit mon abattement pour
„ de l'attention ou de la curiosité. Il s'éten-
„ dit sur l'humeur de sa maîtresse, conta
„ comment elle traitoit ses gens d'affaires,
„ ses marchands, ses ouvriers ; répétant
„ toujours, c'est son habitude, il faut s'y
„ faire.

„ Je rentrai dans mon appartement, pé-
„ ntré d'un regret douloureux. Loin de
„ songer à m'habiller, je renvoyai mes gens,
„ & me jetai sur un siège le cœur serré. Mon
„ oppression me laissoit à peine la force de
„ penser. Je quittois une maison où des visa-
„ ges rians m'environnoient sans cesse,
„ pour vivre dans une autre où j'allois voir

„ autour de moi des mécontents & des mal-
„ heureux. Combien je me reprochai ma fa-
„ tale complaisance ! J'en prévoyois les plus
„ fâcheuses suites , & me désolois quand on
„ vint me dire , de la part de madame , de
„ passer à l'instant chez elle.

„ Cette invitation me fit trembler. Incer-
„ tain si je m'y rendrois , j'allois & revenois
„ sur mes pas sans pouvoir me déterminer ;
„ mais la porte s'ouvrant brusquement , je
„ vis entrer ma femme à demi coëffée , sans
„ poudre , sans rouge , & très-différente de
„ la veille. Elle ne me parut ni fraîche , ni
„ jolie , & ce que je venois d'apprendre l'en-
„ laidissoit fort à mes yeux. Vous attendrai-
„ je tout le jour , monsieur , me dit-elle avec
„ aigreur ? Prétendez-vous me laisser des
„ soins dont vous devez vous occuper comme
„ moi ? Je hais l'indolence. Et me considé-
„ rant d'un air surpris , quoi ! s'écria-t-elle ,
„ votre toilette n'est pas faite , n'est pas même
„ commencée ? Seriez-vous dans l'habitude
„ de conserver le matin cette odieuse parure,
„ de vous montrer avec cet abominable
„ turban de toile , qui vous rend noir comme
„ un démon ? En cachant vos cheveux ,
„ vous êtes à faire peur. J'avois oublié com-
„ bien un homme est affreux en négligé.
„ Bon dieu ! si je vous y avois vu une seule
„ fois , rien au monde ne m'auroit engagée
„ à vous épouser.

„ Vivement choqué de cette impertinente
„ sortie : madame , lui dis-je , mon négligé
„ peut m'aller mal ; le vôtre ne vous sied

„ peut-être pas mieux ; mais je ne veux pas
„ disputer d'agréments avec vous. Vous m'a-
„ vez cru plus beau , je vous ai cru plus so-
„ ciable. La méprise est grande ; elle de-
„ viendrait cruelle , si nous consentions d'en
„ être les victimes. Je n'ai jamais contrarié
„ le goût de personne ; mais vous voyez
„ en moi l'homme du monde le moins ca-
„ pable de donner à quelqu'un le pouvoir
„ de faire son malheur.

„ Que signifie ce langage altier , monsieur ,
„ me demanda-t-elle d'un ton fort haut ?
„ Qu'il faut nous quitter , lui dis-je , & très-
„ promptement. Je suis malade , madame ,
„ j'avois oublié de vous en avertir. J'ai be-
„ soin de prendre les eaux de Bath. Ce soir
„ quatre médecins me les ordonneront , &
„ demain de grand matin je serai sur la route
„ de Calais. Elle cria , s'emporta , pleura ,
„ menaça ; j'imitai son vieux valet , je ne
„ l'écoutai pas. On m'habilla , je sortis , ren-
„ trai tard , couchai seul , & partis au point
„ du jour. Eh bien , madame , me dit-il en
„ finissant , ne suis-je pas fondé à soutenir
„ qu'il est possible de passer un long-temps
„ ensemble , & de ne pas se connoître ? „

Vous trouvez sûrement mon petit conte
bien plat , bien peu digne d'accompagner
le délicat manuscrit que je vous renvoie.
Donnez-vous le plaisir de me le dire. Je vous
permets d'être vrai , d'oublier la *complai-*
sance due à mon sexe. Fades compliments qui
ne signifient rien. Sur-tout ne vous avisez pas
de me répéter, *vous aurez toujours raison*

avec moi. De ma vie je n'entendis un homme dire à une femme, *vous avez raison*, sans lire sur le visage de l'impertinent, qu'il n'en croyoit rien. Je cede ma plume à miss Rutland. Il est temps, n'est-ce pas ?

De miss Adeline Rutland.

L'article où je suis nommée dans votre dernière lettre à lady Cardigan, m'étonne, en vérité. J'ignore ce qu'elle m'a fait penser ou dire ; mais j'ai fort à me plaindre de ses expressions, si elles me peignent à vos yeux comme une petite fille boudeuse & dépitée. Sensible à vos bontés, milord, je vous prie de réserver votre généreuse indulgence pour le temps où mes fautes me la rendront nécessaire. Comme je ne m'en reproche aucune à présent, je ne vois point encore d'occasion où vous puissiez en faire usage à mon égard.

Ma position est assez singulière. Elle m'affligeroit, si j'y pensois sérieusement. J'ai perdu beaucoup d'amis. Ma sœur ne m'écrit plus, son mari me hait, lady Morton me déchire, mon tuteur blâme ma conduite, mes sentiments, montre un secret desir d'être débarrassé de moi ; chacun des maussades amants que je refuse, augmente le nombre de mes ennemis. Eh, bon dieu ! c'est donc un crime irrémissible devant les hommes de ne pas se marier. S'il plaît à vingt extravagants d'enchaîner une personne libre, elle ne peut résister à leur fantaisie sans révolter les spectateurs. L'attentat est protégé, la défense traitée de rebellion. Quelle injustice !

Vous parler *sans détours*, eh ! sur quoi milord ? La folie que vous traitez d'*énigmatique aveu*, vous donne assurément des idées bien étranges. J'ai peine à me persuader vos *inquiétudes* obligeantes.

En supposant qu'il existe un homme plus propre à s'attirer mon attention que sir Edmond, que tous ses rivaux, est-ce une raison de me juger éprise, passionnée ? de m'offrir vos *bons offices* ? Vous vous engageriez dans des démarches ; & de quelle espèce seroient-elles ? Auriez-vous dessein d'attirer cet homme sur mes pas, de l'avertir, de l'appeler, de lui crier, miss Rutland vous desire, vous veut ? Fi donc, milord.

Modérez ce zèle *afféctueux* ; doucement, patience, rien ne presse. Je regarde, *j'observe* ; mais je suis très-calme, très-paisible. J'ai mis un billet à la loterie, voilà tout. Si le hasard me favorise, j'aurai beaucoup ; si je perds, j'aurai trop peu risqué pour regretter ma mise.

LETTRE XXVIII.

Milord Rivers, à Lady Cardigan.

Ni je ne m'offense de votre critique, ma chère lady Cardigan, ni je ne veux vous *censurer à mon tour*. Mais sans défendre un personnage qui vous déplaît, j'oserai ne pas penser comme vous sur la situation du marquis de Grancé. Ses craintes me paroissent

fondées ; & quand vous nommez *agréable* la position où son mariage alloit le mettre , j'en doute si vous avez jamais bien examiné l'imparfaite créature que vous prétendez dominer par la connoissance de son naturel ; l'juger par vos propres sensations , c'est risquer de vous tromper beaucoup sur les siennes.

Dans le cœur d'une femme réservée & délicate , l'amour peut être une passion douce il peut occuper son ame sans la troubler l'attendrir sans l'égarer , amuser son imagination sans l'écarter des bornes de la modération & des regles de la décence. Mais cette même passion agite , tourmente un sexe plus libre , plus hardi , moins accoutumé à maîtriser ses sens ; elle se change dans son sein en une ardeur pénible ; il souffre de l'impétuosité de ses desirs , & leur violence lui impose la nécessité de les satisfaire , ou celle de les éteindre. Si la vue d'un objet aimé offre à chaque instant l'image du bonheur c'est à l'amant écouté , chéri , dont on calme l'impatience en animant l'espoir. Loin de rassembler autour du marquis de Granc tous les plaisirs que donne le sentiment , madame de Chazele lui en auroit rendu l'idée si présente , & la privation si douloureuse qu'en vérité , il me semble impossible d'en envisager un supplice plus sensible , plus continu & plus insupportable.

La petite aventure , contée militairement est véritable dans toutes ses circonstances. Cette brusque séparation a fait plus d'écla-



sa complaisance par un *fi, milord* ; c'est bien être une *petite fille* très-inconsidérée, très-accoutumée à ne jamais faire de justes distinctions, très-capable d'écrire à son tuteur du même style qu'elle se croiroit permis d'employer avec un de ses *maussades amants*, si elle l'honoroit de sa correspondance.

Je veux me débarrasser de vous ; ce reproche est-il fondé ? Eh ! quel intérêt ai-je à décider votre choix, à le hâter ? Si j'avois souhaité le diriger, vos réclamations sur votre indépendance m'auroient appris à réprimer ce vain desir.

Vous *supposer des sentiments passionnés*, moi ! Non, assurément, je ne vous en suppose point. Je ne vous crois pas même l'espece de goût que vos *observations* sembloient annoncer. Avez-vous le loisir de penser, de rapprocher vos idées, de les fixer ? Avant de préférer, on examine, on compare, on se rend compte du sujet de sa prédilection, on se met en état de la justifier à ses yeux, à ceux des autres. Un homme de mérite seroit-il flatté de se voir au rang d'un billet de loterie ? Vous sauroit-il gré d'attendre son cœur du hasard ? Ne seroit-il pas en droit de vous dire, je me trouverois heureux d'être l'objet de votre penchant, mais je risquerois trop en me prêtant au caprice qui m'attire une attention momentanée ?

Je vous ai cru moins légère, ma chère miss Rutland, moins attachée à ces amusements qui vous séduisent. Peut-être même m'avez vous paru susceptible d'une tendre

passion. Mais après tout, l'amour vous est-il nécessaire ? Ces nombreuses assemblées où l'on court se montrer, le jeu, les spectacles ne remplissent-ils pas tous vos instants ? Sans cesse dissipée, sentez-vous le besoin d'occuper votre ame ? Non, miss Rutland, non, vous n'aimez point, vous ne pouvez aimer. Et je ne sais si je ne dois pas vous en féliciter.

Depuis assez long-temps j'hésite à prononcer sur un point contesté, & je commence à douter si la sensibilité est un bien. Peut-être avez-vous raison de la redouter, de fuir la solitude qui l'entretient, de chérir le grand monde où elle se perd. Au milieu du bruit des villes, du tumulte des cours, on évite ces attachements si vifs, si forts, charme & tourment de la vie retirée. N'est-ce pas une imprudence de renfermer ses affections dans un cercle étroit, de craindre toujours les événements qui peuvent le resserrer encore ? En suivant ce tourbillon dont la rapidité vous entraîne, l'esprit, amusé par un tableau changeant, où mille images se peignent, s'effacent, se retracent de nouveau, conserve à peine un souvenir confus des objets qui disparaissent sans retour.

Je vous renvoie une lettre de milady Falmouth. Elle se trompe, comme vous le verrez, puisqu'elle *me croit de l'influence sur votre cœur*. Ma réponse l'assure de sa méprise. Malgré votre indifférence sur le tirage de la loterie où vous avez *mis si peu*, je souhaite que vous *ayez beaucoup*. Si la fortune vous maltraite, votre *désintéressement* me conso-

lera de ce malheur. Peut-être le sentira plus que vous. Comme votre tuteur, & encore comme votre ami, je m'afflige toujours de vos pertes.

LETTRE XXX.

Le même, à sir Charles Cardigan.

LE docteur Rimers t'assure donc que l'uniformité caractérise les François ; qu'en examiner un, c'est les approfondir tous. Ce judicieux & fin observateur me rappelle l'honnête Richard, ton ancien voisin, qui s'étant mis en tête de visiter la France, après six jours de résidence à Paris, fit ses adieux à l'ambassadeur d'Angleterre, & lui demanda ses ordres pour Londres. Quoi ! vous partez s'écria milord surpris, auriez-vous reçu de fâcheuses nouvelles ? Non, répondit gravement Richard, mais l'ennui me chasse. Quel diable faire dans une maudite ville où l'on ne trouve rien à voir, rien à manger ?

Ma foi, mon ami, je n'ai pas l'habileté de ton docteur. Je crois appercevoir tant de variété dans les habitants de cette capitale que les remarques du jour élèvent mes doutes sur celles de la veille ; & loin de pouvoir fixer mes idées, j'en reçois à chaque instant de nouvelles.

L'esprit de parti, qui nous divise, traité d'*esprit national* par des personnes peu réfléchies, est l'effet naturel & nécessaire de deux



Ce que j'écris de Paris, on pourroit peut-être l'écrire de toutes les capitales de l'Europe. Je ne saurois résoudre les questions de milord Bellasis. Je ne comprends point ses idées. Je vois ici, j'ai vu par-tout le caractère de l'humanité, plus contraint sous un gouvernement, plus développé sous un autre, offrant toujours le mélange des vices, des vertus, de la sagesse & de la folie. Si dans nos contrées, si dans celles que j'ai parcourues, il est vraiment un *caractère distinctif*, marqué par *des traits sensibles*, je ne l'ai point saisi. Si vous voulez tous deux vous instruire sur ce point intéressant, faites voyager le docteur Rimers. Ma pénétration n'égale point la sienne.

Tu te trouves *l'être le plus heureux qui respire* ! j'en suis vraiment charmé, Charles. J'aime à t'entendre répéter les louanges de ma cousine. J'espérois peu qu'elle changeât si promptement de conduite avec toi. Malheureusement elle se montre plus constante à mon égard, & cet *ange de lumière* est toujours un lutin pour moi.

L E T T R E X X X I.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

DISSIPÉE, étourdie, sans égards, incapable de distinction, d'attachement, est-ce bien là mon caractère, milord ? Eh mais, je l'aime assez. Si ce portrait me ressemble,

j'en rends graces au ciel ; il m'a doué d'un très-heureux naturel. En le conservant, je pourrai n'être pas fort utile à la société, mais il ne me portera point à la troubler. Sûre que notre propre bonheur est le premier & le plus indispensable de nos soins, je me confirme avec plaisir dans la certitude qu'aucune affection étrangere ne me détournera de m'appliquer à répandre un continuel agrément sur mes jours.

Je reçois de tout mon cœur vos félicitations sur l'insensibilité dont vous me blâmez dans une page, & m'applaudissez dans l'autre. Votre morale & mes idées s'accordent parfaitement. Ah ! oui : regarder sans intérêt ce *tableau changeant*, fixer à peine les personnages qui le forment, ne point partager leurs passions, rire de leurs folies, c'est jouir à l'écart, d'un spectacle amusant, & se préserver avec sagesse, du danger de paroître à son tour sur la scene pour divertir la multitude.

Je ne fais qui de nous deux a plus de droit à se plaindre du style de l'autre. Je ne défends pas le mien ; mais le vôtre, milord, est-il toujours *sensé*, toujours *poli* ? Vous me reprochez *d'être indifférente*, cela est-il raisonnable ? *d'être sans passion*, cela est-il philosophique ? Vous m'assurez qu'il *n'est point flatteur de me plaire*, cela est-il obligeant ? Eh, bon dieu ! vous étiez donc bien fortement engagé dans le plan de ma sœur, bien déterminé à *diriger mon choix* sur cet ennuyeux sir Edmond. Si révolté

contre moi depuis mes refus, je le vois, je vous ai déplu. C'est un malheur, & très-grand ; mais il m'en eût trop coûté pour l'éviter.

Je ne comprends pas pourquoi milady Falmouth a pris la peine de vous écrire. Ma réponse sur les intentions de son neveu étoit assez positive pour me débarrasser de cette nouvelle poursuite. Mais quelle persécution ! m'offrira-t-on toujours des partis ? n'entendrai-je parler que de maris ? Je voudrois posséder une baguette de fée, soumettre tout à mon pouvoir, gouverner l'univers entier. J'en changerois l'ordre, & j'y mettrois la réforme. J'anéantirois l'amour, le mariage, ses suites odieuses. Le monde finiroit, m'allez-vous dire ? qu'importe ? Quand je ne serai plus, son existence me paroît assez inutile.

LETTRE XXXII.

Milord Rivers, à miss Adeline Rutland.

TOUJOURS des plaisanteries ; jamais sérieuse, jamais solide ; mais piquante & prompte à saisir l'occasion d'interpréter malignement ce qui échappe à la négligence du style, peut-être à l'ingénuité du cœur. En vérité, miss Rutland, vous éloignez la confiance, vous affligez l'amitié. Comment adoptez-vous des qualités que, même en vous les reprochant, je ne crois pas le fond de votre ca-

raçtere, mais la suite de cette indépendance dont vous étendez trop, & les droits, & l'usage ?

Les jolies idées ! Refuser de rendre à la société une partie des avantages que vous en retirez, envisager l'univers comme étant formé pour votre seul amusement, vous avouer hautaine, insensible, personnelle, & chérir cet heureux naturel, c'est exciter un bien triste sentiment dans l'ame de ceux dont vous êtes aimée ; c'est anéantir leurs plus douces espérances.

Il est fâcheux, très-fâcheux de s'intéresser vivement à vous, & de ne pouvoir contribuer à votre bonheur, ni par de justes représentations, ni par une entière condescendance à vos volontés.

Engagé dans le-plan de votre sœur, moi ? Vous vous trompez. Je n'ai favorisé qu'un instant les vœux du baronnet. Jamais je ne *souhaitai vivement* vous voir lady Blanford ; si vous l'étiez devenue, j'en aurois senti du regret, peut-être même de la douleur. Cet aveu vous étonne ? N'égarez pas vos idées ; je vais les fixer autant que je le puis, sans compromettre le secret d'un ami.

Dans le temps des plus fortes espérances d'Edmond, un cœur bien touché de vos charmes s'ouvrit à moi. J'y découvris une passion ardente. Je ne pus me défendre d'une partialité dont je me reprochai l'injustice. Cent fois prêt à vous laisser connoître la tendresse de mon ami, ma parole engagée au baronnet retint sur mes levres la confidence

que je brûlois de vous faire. Forcé de refuser mes secours à son rival, je lui promis de tout tenter pour le servir près de vous, si l'événement trompoit l'attente d'Edmond. Votre rupture avec lui m'a rendu la liberté, j'ai pu parler. Mais seroit-ce obliger l'homme qui vous aime, de le livrer au supplice de se voir confondu parmi vos esclaves, destiné à grossir le nombre de *ces sujets accablés* sous le poids d'un sceptre de fer? Non, miss Rutland, non, je n'exposerai point volontairement à cette infortune le seul de vos amants dont le bonheur m'intéresse. Le détacher de vous, c'est un ouvrage pénible. Mais j'ai entrepris de lui rendre ce service essentiel; & malgré l'opiniâtre résistance de son cœur, je mériterai votre reconnoissance en vous préservant d'un nouvel importun.

La route où vous prétendez marcher, ne vous conduira point à *répandre un continuel agrément sur vos jours*. Plus vous la suivrez, plus elle deviendra fatigante & embarrassée. Séparer son intérêt de celui des autres créatures, essayer de rompre la chaîne invisible où tout être sensible est nécessairement attaché, c'est se préparer un sort particulier, il est vrai, mais très-malheureux. Le personnage de spectateur peut satisfaire tant que des nouveautés varient la scène; mais quand on a tout vu, l'uniformité de la représentation lasso les yeux, & plus encore l'attention. On cesse de rire des foiblesses de l'humanité; on les remarque avec humeur; les ridicules choquent, les travers irritent, la déraison

révolte. Tout déplaît, on devient chagrin, misanthrope ; on hait, on est haï, & l'on finit par ne trouver dans ce monde, où pour se singulariser on a choisi de vivre à l'écart, que des sujets d'ennui, de dégoût & d'amertume.

Vous ne vous attendez pas à des compliments sur votre plan de réforme. Il est très-doux, & très-humain, en vérité.

LETTRE XXXIII.

Le même, à sir Charles Cardigan.

EH, bon dieu ! mon ami, avec quelle véhémence tu t'exprimes sur la folie d'Arthur ! d'où vient excite-t-elle ton indignation ? Sa conduite dément ses principes ? Eh bien, tu le croyois raisonnable, tu le vois en démente, plains son égarement, oublie la bonne opinion que tu te formois de ses qualités ; cesse de le voir, de t'étonner sans sujet, & de te fâcher sans réflexion.

Pourquoi te persuader qu'Arthur te trompoit ? Ne pouvoit-il s'en imposer à lui même ? La modicité de son revenu contraignoit ses penchants, les lui cachoit peut-être, lui laissoit ignorer ses goûts & l'étendue de ses desirs. L'impossibilité de les satisfaire l'accoutumoit à détourner sa pensée des objets placés loin de son atteinte. Il se croyoit simple, modéré ; se montroit ennemi du faste, des plaisirs que l'extrême aisance procure : un héritage inattendu brise les liens qui te-

noient ses passions captives ; il se livre à *mas les travers* ; il devient *fat, insolent, vicieux même* ! Et toi , sans t'appercevoir que la fortune n'a point changé son naturel , mais l'a seulement développé , tu t'empportes contre le *siècle* , contre la *richesse* ; tu détestes l'or , tu le maudis ; tu l'accuses de *corrompre* les mœurs , d'être un *fléau* pour la *foible humanité* ; & dans la chaleur de cette rapide déclamation , tu oublies que tu es riche , que ce *vil métal* est entre tes mains un baume adoucissant , capable d'appaier les plus vives douleurs , & s'est trouvé cent fois la source des plus délicieuses sensations de ton ame.

Rappelle-toi-ce jour où , venant d'arracher à la misère une famille honnête , mêlant des pleurs d'attendrissement aux larmes de joie que tes bontés faisoient couler , tu te jetas dans mes bras , en criant : *ô mon ami , que n'ai-je tous les trésors de la terre !*

L'or ne corrompt point les hommes , Charles ; sa possession , il est vrai , donne à des hommes corrompus les moyens de faire germer le vice par-tout où ils en découvrent la semence , mais jamais le pouvoir d'écarter un cœur noble du sentier de l'honneur.

Crois-moi , mon ami ; des biens que procure l'association , la richesse est le plus réel & le plus desirable. Elle ne nous met point à l'abri de toutes les peines , mais elle en diminue le nombre , & sert à dissiper le souvenir des maux dont l'indigence prolonge le sentiment. Le riche & le pauvre semblent pleurer également la mort d'un objet chéri ,

semblent éprouver la même douleur; mais quelle différence dans les réflexions qui aigrissent ou calment leurs regrets! L'un se dit, j'ai tout fait, tout tenté pour le sauver; l'autre se répète, *des secours que je n'ai pu payer me l'auroient peut-être rendu.*

Tes chagrines exclamations sur la perversité du siècle m'ont fait rire. Où prends-tu cette idée qu'autrefois on pensoit, on agissoit mieux? Ce n'est assurément pas dans l'histoire. Le premier écrivain connu traite ses contemporains de *race dégénérée*; & d'âge en âge, l'homme existant essuie tous jours des reproches de s'être formé des routes nouvelles; d'avoir perdu les traces de ses vertueux ancêtres. Cependant parcours les annales de la triste humanité, elles t'offriront dans tous les temps les vices qui subsistent, les vertus qu'on exerce. D'autres erreurs ont distingué les siècles passés. Nos pères ont successivement changé de loix, de coutumes, d'idées, de modes, de préjugés: mais de naturel, Charles, l'homme peut-il en changer? & le supposer n'est-ce pas une folie?

Attaché au siècle qui m'a vu naître, je ne joindrai point ma voix aux clameurs de ces prétendus sages qui le décrivent par un excès d'humeur. J'aime à penser qu'il acquerra dans la postérité le degré de gloire dont sa jeunesse le prive encore. Nos neveux vanteront notre modestie, notre désintéressement, notre équité, nos talents, notre esprit — la régularité de nos mœurs, peut-être

l'austérité de nos principes ; & pour imiter leurs prédécesseurs , nous représenteront comme de *respectables modeles* qu'on ne peut trop se proposer pour exemples.

Adieu. Console-toi de l'impertinence d'Arthur , & ne te punis pas de ses fautes en les sentant trop vivement.

LETTRE XXXIV.

Lady Cardigan , à milord Rivers.

CET *ange de lumiere* est toujours un *lutin pour moi !* Voilà bien le propos d'un *ingrat*. Prenez garde , ne rebutez pas ma bonne volonté. Je tiens peut-être le fil propre à vous guider dans le *labyrinthe* où vous croyez n'être pas entré , où je vous vois prêt à vous perdre. Vos expressions me donnent mille idées , votre conduite en dissipe une partie. J'ai besoin d'être mieux instruite. Soyez vrai , mon cher cousin. Répondez avec candeur , avec exactitude , à mes questions.

Je demande d'abord les véritables raisons de votre rupture avec lady Laurence. La fable dont on essaya de satisfaire la curiosité publique , ne persuada personne. Des difficultés sur un point d'intérêt n'ont pu vous engager à retirer votre parole le jour de la signature du contrat. Les articles étoient accordés long-temps avant ce prétendu débat. Et puis , vous êtes riche , généreux ; vous aimez , & vous auriez contesté une augmen-

tation de douaire? Impossible. La querelle fut concertée entre sa mere & vous. Elle ne montra ni dépit, ni colere, relégua sa fille en province, où elle éprouve encore l'indignation de sa famille; elle eut donc tort, cette fille exilée, un tort connu de ses parents. L'histoire répandue est fausse. J'exige un récit sincere & circonstancié de toute cette affaire.

Il faut m'apprendre aussi l'instant précis où le chagrin de cette aventure cessa de se faire sentir; si l'image d'une autre femme n'aida point à bannir de votre cœur celle de lady Laurence; pourquoi vous avez si brusquement quitté l'Angleterre; si vous étiez sensible ou indifférent quand vous partîtes; quel bien vous attendiez de l'inconstance du climat; si vous êtes paisible ou agité; libre ou engagé; enfin, quel est actuellement l'état de votre ame, & la cause de ce long séjour à Paris. Vous allez me dire, mais à propos de quoi cette espece d'inquisition? Chut, paix. Cela ne se dit point. Cela ne peut s'écrire, c'est un secret impénétrable.

L E T T R E X X X V .

Milord Rivers, à lady Cardigan.

LA premiere de vos questions m'étonne. Est-il bien, est-il honnête de me demander le secret d'une femme? Comment vous permettez-vous une faute que vous m'avez si

sévèrement reprochée ? N'êtes-vous pas méchante de me tendre ce piège ? Conservez-je votre estime, si j'avois la mal-adresse d'y tomber ?

Les aveux que vous exigez, ne vous découvroient pas la *situation actuelle de mon ame*. Les mouvements dont elle fut autrefois agitée, sont bien étrangers à ses émotions présentes. Laissons le passé sous le voile où il se cache. On ne doit point de sincérité sur les événements où l'on n'est pas seul intéressé, & l'on peut se dispenser d'être vrai toutes les fois que l'indiscrétion est inséparable de la confiance.

J'ai cessé d'aimer lady Laurence, quand j'ai cessé de la croire destinée à me rendre heureux. A l'instant de notre rupture, aucune image n'effaçoit la sienne. Affligé de la quitter, je ne la regrettai point. Je m'éloignai de ma patrie, dans la crainte d'y prendre de nouvelles impressions. Détaché de l'objet de mon amour, je ne l'étois pas de l'habitude d'aimer. Toutes les femmes m'attiroient, me paroissoient sensibles, disposées à me traiter avec bonté. Vous auriez peine à croire dans combien d'erreurs me jetoient leurs moindres égards. Je voulus dissiper de vains prestiges, & voir si je ne recouvrerois point en France mon repos & ma raison.

Si je suis libre ? Vous m'embarrassez. Plus je m'examine, plus je crains de vous tromper, même en répondant avec *candeur*. Détailler mes sentiments ! En ai-je de fixes ? Ce que je suis, le fais-je bien ?

Une variété si continuelle préside aux dispositions des foibles humains ! Cette variété a tant d'influence sur nos volontés, elle rend nos vœux si changeants, nos desirs si momentanés ! Ce qui nous eût comblés de joie hier, nous causera demain si peu de plaisir, qu'en vérité chaque instant du jour nous trouve dans une position différente. En vous le disant, je l'éprouve. Vous confier mon état présent ; seroit-ce vous assurer comment je serai quand vous lirez ma lettre ?

Vivant au milieu de vingt femmes charmantes, pas une n'est l'objet de mes attentions particulières. Toutes me plaisent, aucune ne me touche. Suis-je libre ? je ne sais. Jugez en. Une aimable créature m'intéresse & m'occupe. Ses traits, son esprit, ses qualités me rendent insipide tout ce qui ne lui ressemble pas. Je la desire & ne la cherche pas. Je voudrois la voir toujours, & n'ose m'exposer à la voir un moment. Sans l'instruire de mon penchant, je me plains quelquefois de son indifférence. Je ne forme pas le projet d'être à elle, mais j'ai bien celui de n'être jamais à une autre.

Sur cet aveu, ne me placez point au rang de cette espèce *vile & rampante*, de ces *amants malheureux*, indignes de votre protection. Je ne me rangerai jamais dans cette classe. En supposant que ce penchant devienne une forte passion, je saurai me garantir de l'humiliante position où met trop souvent l'amour rejeté. Celle qui peut-être m'en inspire, ne s'amusera point de ma foiblesse ; elle

ne s'applaudira point d'un triomphe ignoré ; elle n'abusera ni de ma soumission , ni de mes complaisances ; je ne supporterai ni ses dédains , ni ses caprices , & j'ôterai soigneusement à son bon cœur la facilité de me rendre heureux , comme le pauvre Charles l'étoit par votre attention à lui ménager de doux moments.

Si cette femme est Angloise, Allemande, Italienne ou Françoisse, ne me le demandez pas. Rien au monde ne m'engageroit à vous le dire. Ce secret est mille fois plus *impénétrable* que le vôtre. Ma propre expérience m'a appris combien il est imprudent de parler quand on n'est pas sûr d'être favorablement écouté. C'est risquer de changer une connoissance agréable, une amusante amie, en une maîtresse impérieuse ; c'est perdre la douceur d'être bien traité, pour se réduire au plus dur esclavage. Convenez-en, ma belle cousine, dire à une jolie femme, ma joie & mon bonheur dépendent de vous, n'est-ce pas mettre un jouet délicat entre les mains d'un enfant, l'avertir qu'il est fragile, & lui faire naître l'envie de le briser, seulement pour essayer sa force, & jouir de son pouvoir.

Vos livres sont partis. Le supplément au catalogue est le choix d'un homme dont on m'a vanté le goût. Je souhaite que milady d'Ormond en soit contente.

Adieu, ma chere cousine. Pardonnez-moi si je ne remplis pas entièrement vos desirs curieux, & comptez toujours sur ma plus tendre affection.

LETTRE

L E T T R E X X X V I.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

ON m'oblige, milord, de recourir à vous pour contracter un engagement indispensable. Vos gens d'affaires viennent de me dire qu'un acte signé de moi seule seroit invalide. Voulez-vous bien m'autoriser pour assurer un sort à la pauvre mistress Atkins? Des infirmités, suites d'une dangereuse maladie, ne lui permettent plus de rester près de moi. Elle-même a besoin des soins qu'elle me prodigua dans mon enfance. Reconnoissante de ses services & de son attachement, j'ai dessein de rendre sa vieillesse moins fâcheuse, en lui procurant un peu d'aisance. Elle jouit déjà d'une petite rente dont j'ai pris le fonds sur la somme destinée à mes amusements; je souhaite y joindre une pension de quarante livres sterling. Elle se retirera dans ma terre en Yorckshire, où elle trouvera de la compagnie & des secours. Je garde sa niece, & lady Cardigan me donne une autre femme. Cette séparation forcée m'afflige. Je ne puis voir sans regret cette bonne, cette attentive créature s'éloigner de moi; ses larmes pénètrent mon cœur, & font à tous moments couler les miennes.

Ma sœur cesse enfin de me boudier. J'ai reçu d'elle une lettre fort tendre. Mais pour troubler la satisfaction que je sens du retour

de son amitié , la fortune se plaît à détruire mes espérances. Mes observations n'ont plus d'objet. La loterie est tirée , mon billet blanc , & ma mise perdue. Un astre bien malin préside actuellement à tout ce qui m'intéresse. Mes serins s'envolent , ma perruche me mord , je déchire mes dentelles , brûle mes robes , casse mes porcelaines , perds mon argent à tous les jeux , & pour comble de disgrâce , j'ai fait la conquête de sir George. Me voilà rivale du genre humain.

LETTRE XXXVII

Milord Rivers , à miss Adeline Rutland.

Vos observations n'ont plus d'objet ? Comment , d'où vient , depuis quand ? Votre billet est blanc ! Cette perte est-elle sûre , ne vous trompez-vous point ? Est-il un homme au monde assez insensible pour fixer l'attention de miss Rutland sans s'en appercevoir , sans se trouver heureux d'en être remarqué ? Vous devriez bien entrer à ce sujet dans quelques détails.

J'écris à Burnet de remplir vos desirs en faveur de mistress Atkins. J'aime à vous voir reconnoissante & juste. En vérité , ma chère miss Rutland , vous êtes une surprenante fille ! plus on examine séparément les différentes parties du joli tout que vous composez , moins il paroît possible de les unir. Pourquoi n'en peut-on former une créature aussi raisonnable que charmante ?

La fin de votre lettre est-elle supportable? Après l'aveu d'une prédilection assez forte pour vous engager à refuser de si brillants partis, pouvez-vous parler du renversement de vos projets avec tant d'indifférence? Permettez-moi de vous plaindre de cette orgueilleuse insensibilité. Où vous conduira-t-elle? L'éclat de la jeunesse, l'avantage de la beauté, ces graces touchantes, cet air séduisant, tant d'attraits dont la nature vous a parée, ne vous serviront-ils à rien? Les rendrez-vous volontairement inutiles pour vous, dangereux pour les autres, & le temps vous les ravira-t-il sans que vous en ayez connu ni le prix, ni l'usage? Je n'ose m'étendre sur ce sujet. Je le sens, je mettrois de l'humeur dans mes réflexions, si je me livrais à toutes les idées que m'inspire la fin de votre lettre. Adieu. Puissiez-vous n'éprouver jamais de peines réelles que les disgrâces dont vous me faites l'énumération!

LETTRE XXXVIII.

Le même, à sir Charles Cardigan.

LE détail de ton petit voyage dans le comté de Kent m'a vivement intéressé, Charles. Mais pourquoi traiter de *foiblesse* les mouvements de ton cœur? Il est bien naturel de sentir une douce émotion à l'aspect des lieux où nous avons reçu le jour, des objets qui ont attiré nos premiers regards; ils nous re-

M ij

examiner les jours de notre existence, d'interrompre
l'avenir. Et ce n'est ni le présent ni le futur
de celui, ni l'avenir ni le jour de l'avenir ne
sont des choses si vaines.

La détermination de l'avenir & vaine de
nature de ces choses, de ces choses respectées
par tant d'hommes, qui l'exemple des sages
de l'antiquité, ont vu l'avenir, *l'avenir de l'homme*,
n'est pas une chose. Mais que l'homme à
passer l'opinion de l'homme dans l'âge de ce
passer, dont il veut s'élever le plus do-
minant. Quelle est l'existence cette simple
existence, l'homme par le *l'homme*, par l'homme,
par l'homme. Comment l'homme s'introduit-
il dans l'homme, le dominateur, l'homme,
qui n'est le plus des arts appelés à des oc-
cupations, & comme parmi les hommes de
jour, de préparer les arrangements de l'homme.

Tes réflexions sur le bonheur de ton cousin
n'ont frappé. Elles sont justes. Charles, &
tout homme fait doit nécessairement les
faire. Oui, sans doute, l'éducation, les pré-
jugés, l'exemple nous conduisent à négliger
des biens réels, pour des biens de conven-
tion; à suivre par habitude la route où l'on
nous apprend à marcher, où nous voyons les
autres aller comme nous. Entraînés par le
tourbillon du monde, à peine essayons-nous
de lui résister. Avec le dessein de vivre un
jour à notre fantaisie, nous continuons à vi-
vre au gré de la multitude; & pour finir
un bonheur chimérique entrevu dans l'é-
loignement, nous atteignons la fin de notre
carrière, sans avoir ni satisfait ni perdu ce

L E T T R E X X X I X.

Lady Cardigan, à milord Rivers.

Vous vous conduisez mal. Une demi confiance blesse l'amitié, anime un desir curieux, & change ses motifs. Après avoir eu dessein de s'instruire pour obliger, on veut punir la défiance, & prouver à une personne dissimulée, qu'elle peut être bien fine, mais non pas *impénétrable*.

Vous demander où vous aimez, moi? Je le fais. En général, les Allemandes sont bonnes, franches; les Italiennes vives, caressantes; les Françoises civiles, attirantes; vous craignez des *hauteurs*, des *raileries*? La beauté qui vous captive est donc Angloise. Je loue votre goût patriotique; mais je désapprouve fort l'esprit de mutinerie, de rebellion, dont vous tirez vanité. Vous éloigner, vous taire, dérober à une femme la connoissance du pouvoir que l'amour lui donne, la priver de la facilité de l'exercer, c'est porter atteinte à la prérogative de tout son sexe; c'est une félonnie, c'est un crime de haute trahison, un attentat digne d'une punition capitale & exemplaire.

Je ne sais si le climat ou l'amour change votre heureux naturel, mais vous devenez d'assez mauvaise humeur. D'inutiles réflexions, une maussade morale remplissent en partie vos lettres. Miss Rutland ne veut plus vous écrire, ne veut point vous donner des

6-7-2-

détails sur l'ouvrage. L'ouvrage
est fort... qu'il est...
terminer à...
vous dis, ...
de ceu. ...
forme des ...
même il a ...
donné des ...
Aceline les ...
lignes; c'est ...
c'est....

[illegible]

1. Die ...
 2. ...
 3. ...
 4. ...
 5. ...
 6. ...
 7. ...
 8. ...
 9. ...
 10. ...

refusé. Il jouoit au moins, pouvoit perdre ou gagner. Votre admirable prévoyance a décidé son sort. Comme le compagnon de certain solitaire, vous avez bonnement assommé votre ami pour le garantir de la piquure d'une mouche.

Je suis donc *aimable & tourmentante*. La seconde de ces qualités m'est la plus chère, parce que je l'ai acquise. La première m'assure des amis, l'autre de l'amusement. Toutes deux varient mon caractère, & rendent mon commerce plus vif, plus piquant. Souvent bonne, quelquefois méchante, toujours volontaire, je vis pour moi dès le commencement de ma carrière, de peur de la terminer comme ces imbécilles imitateurs dont vous parlez à sir Charles.

A propos d'imbécille, est-ce que son cousin Dick n'a pas pensé lui renverser l'esprit? Mon pauvre mari! il est revenu du comté de Kent, si dégoûté des vains plaisirs de la ville, si charmé de la vie rurale, que j'ai vu l'instant où, transformant notre hôtel en cabane, nos chevaux en moutons, nous allions garder nos troupeaux, jouer de la cornemuse, & danser sur l'herbette. Heureusement mes plaisanteries, un joli bal, la musique céleste de l'opéra nouveau ont effacé le souvenir des concerts rustiques, des jeux champêtres, & des *innocents plaisirs de l'heureuse famille*.

Adieu. Vous ai-je dit que miss Rutland ne veut plus vous écrire? Elle n'est point malade, point occupée; mais elle ne veut pas vous écrire.

1. **THE** **THE** **THE** **THE**
 2. **THE** **THE** **THE** **THE**

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

2. The second part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

3. The third part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

6. The sixth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

7. The seventh part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

8. The eighth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

9. The ninth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

10. The tenth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

1. *Phragmites* (common)
2. *Phragmites* (common)
3. *Phragmites* (common)
4. *Phragmites* (common)
5. *Phragmites* (common)
6. *Phragmites* (common)
7. *Phragmites* (common)
8. *Phragmites* (common)
9. *Phragmites* (common)
10. *Phragmites* (common)

S

[The page contains approximately 20 lines of extremely faint, illegible text.]

merce au fond peu intéressant. Quand on s'écrit sans confiance & sans amitié, c'est à-peu-près comme si l'on ne s'écrivoit pas.

Celui qu'elle préfère *n'a pas le sens commun* ! Parlez-vous sérieusement ? Ce ne seroit pas une raison de rejeter vos doutes. Un *homme raisonnable* ! eh ! l'est-on quand on aime ? Je suis plus mal-adroit que l'ours. Cet ami, *assommé* de ma main, est encore bien animé, bien impatientant. Mon pouvoir sur lui chancelle, s'affoiblit chaque jour, & je crois son cœur tout prêt à le trahir. Vous le peignez pourtant sous des traits où je ne le reconnois point. Tant d'esprit, une figure si attrayante, en vérité cet homme ne sauroit être mon ami.

Mais cette erreur de miss Rutland est inconcevable. D'où naissoit sa certitude ? sur quoi fondez-vous la vôtre ? Elle se trompoit ; ne vous trompez-vous point aussi ? Une méprise de cette espèce est bien extraordinaire ! Elle *doute*, vous êtes *certaine*, rien ne la *persuade*, vous êtes *convaincue* : voilà l'énigme la plus enveloppée. Je vous amuserois bien, si je vous priois de me l'expliquer. Mais d'où s'élèveroit en moi cette vaine curiosité ?

Dites à votre amie que sans *m'écrire* elle peut être heureuse ; mais qu'une ligne de sa main suffira pour obtenir tout de moi. J'accorderai, sans hésiter, mon consentement à d'heureux possesseur de ses affections. Je pourrois lui rappeler cet oiseau, dont elle se promettoit d'éviter le sort, & ne jamais suivre

l'exemple. De l'esprit, des traits enchanteurs, pas le sens commun ! Cela ressemble bien au souper du héron.

LETTRE XLI.

Milady Orrery, à milord Rivers.

COMME les lettres d'une paresseuse commencent ordinairement par une excuse, vous aurez peut-être peine à me croire si je vous dis qu'arrivée ici avec la fièvre, j'ai gardé mon lit pendant trois semaines, ma chambre jusqu'à ce moment, & suis seulement assez forte pour espérer m'embarquer avant la fin du mois.

Mon frere n'a pu vous apprendre cet accident. Le même courier l'a instruit de mon mal & de ma convalescence. Son inquiétude & sa tendresse l'auroient amené ici. J'ai voulu lui épargner un dérangement inutile, & le chagrin de se séparer d'une femme adorée, & digne assurément de l'extrême passion qu'elle lui inspire. Nous jugions bien mal de ses sentiments, en la croyant capable de traiter son mari avec aussi peu d'égard qu'elle en montrait à son amant. Vous souvient-il de nos projets contre cette lady Mary, si fiere, si exigeante, prête à tous moments à rompre avec mon frere ! Nous voulions le détacher d'elle, lui donner du goût pour miss Disney. De quel bonheur nous l'aurions privé ! Il trouve dans son aimable compagne

M vj

1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the existence of solutions of the system of equations (1) under the conditions (2). It is shown that the system (1) has a solution if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

2. In the second part of the paper, the problem of the uniqueness of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has a unique solution if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

3. In the third part of the paper, the problem of the stability of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has a stable solution if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

4. In the fourth part of the paper, the problem of the asymptotic stability of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has an asymptotically stable solution if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

5. In the fifth part of the paper, the problem of the boundedness of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has a bounded solution if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

6. In the sixth part of the paper, the problem of the periodicity of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has a periodic solution if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

7. In the seventh part of the paper, the problem of the ergodicity of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has an ergodic solution if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

8. In the eighth part of the paper, the problem of the mixing of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has a mixing solution if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

9. In the ninth part of the paper, the problem of the entropy of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has a solution with finite entropy if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

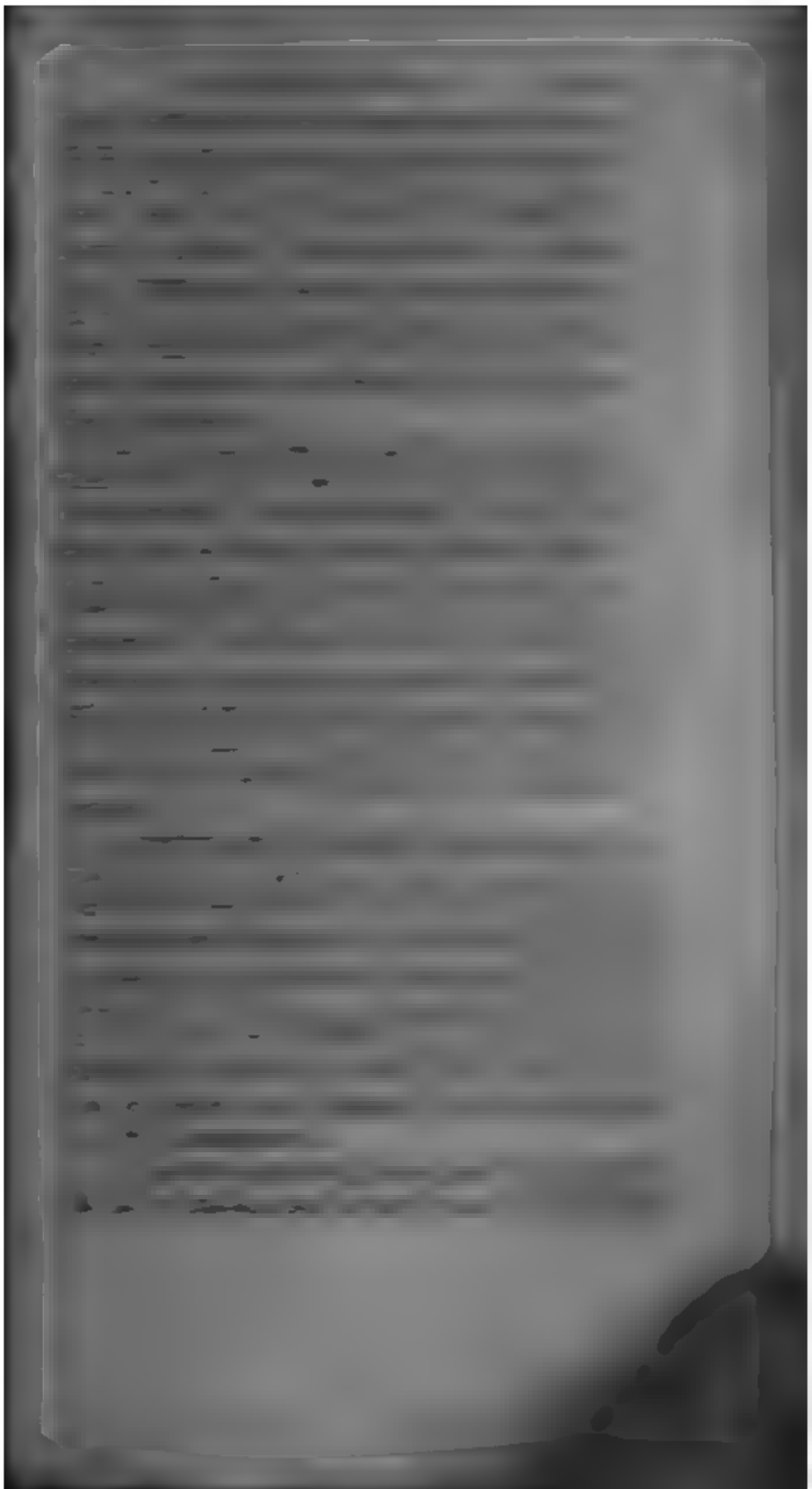
10. In the tenth part of the paper, the problem of the information of the solution of the system (1) is considered. It is shown that the system (1) has a solution with finite information if and only if the conditions (2) are satisfied. The proof of this theorem is given in the next section.

L E T T R E XLII

Mrs Rivers, à Lady Ormby.

JE venois d'apprendre par Sir Charles, la nouvelle dont votre lettre est la confirmation, & je reçois avec un extrême plaisir, ma chère Lady Ormby, cette seconde assurance du retour de votre santé. Vous ne doutez pas combien en cette santé, précieuse à tous vos amis, m'intéresse particulièrement.

Votre retour à Londres deviendrait un motif pressant de m'y rendre, si un obstacle toujours subsistant, ne s'opposoit à ce dessein. A quelques égards ma position est changée. Un événement m'a laissé la dangereuse liberté de faire éclater des mouvements que plusieurs circonstances m'engagent à réprimer. Je me crains moi-même. Un cœur faible, un esprit incertain me retiennent ici. Depuis long-temps tout me contrarie, rien ne me décide. Mon ame erre au gré d'une imagination vive, toujours occupée, jamais fixée. Ce que je desirer, je n'ose le vouloir. Mes idées de bonheur varient sans cesse. Quand je jouis de ma raison, elles se réduisent à voir de frêles espérances s'anéantir entièrement. J'envisage alors la paix, une tranquillité parfaite, comme le souverain bien. Dans un autre instant, la moindre apparence de perdre une flatteuse illusion m'afflige, me tourmente, me livre à des passions inquiettes.



agité. En m'éveillant, le vuide de mon cœur m'étonna, me parut insupportable. Un naturel tendre me fit penser que l'amour pouvoit seul le remplir; mais cet amour sincere, délicat, né de l'estime, de la confiance; sentiment flatteur, délicieux, préférable à tous les biens, source inépuisable des plaisirs & du bonheur.

Rebuté pour jamais du commerce de ces femmes instruites par l'intérêt à caresser nos vices, déjà sérieux, même un peu philosophe, de profondes recherches sur le caractère distinctif d'un sexe dont j'attendois ma félicité, me parurent devoir précéder le choix d'un objet digne de me toucher. Jamais étude ne m'appliqua tant & ne me réussit moins. Je la commençai pendant mes voyages, & la continuai dans ma patrie. Le premier fruit que j'en recueillis fut de me tromper lourdement. Une impertinente prude m'en imposa par son affectation; je lui rendis des soins, & j'allois l'aimer, quand je découvris en elle un esprit faux, de l'austérité sans principes, tout le faste de la vertu, sans aucune des qualités propres à la rendre aimable. Je cessai mes poursuites; mais je tombai bientôt dans une erreur aussi grossière, & qui, malheureusement, dura davantage.

Après une longue résidence à la Caroline, mistress Surrey, veuve riche, mere de deux filles charmantes, venoit d'arriver à Londres. La cour & la ville s'entrenoient de la fortune & de la beauté des deux miss Surrey; on couroit dans tous les lieux où



droit de mépriser celles que la nature avoit moins favorisées.

Dès les commencemens de mes affiduités chez mistress Surrey, ma parente me combia de joie, en m'assurant que si j'obtenois l'aveu de miss Nancy, sa mere me préféreroit à tous ceux qui desiroient son alliance. Le soin de mériter cet aveu devint mon unique affaire. J'étudiai les goûts de miss Nancy, je m'y conformai; sa voionté régla la mienne. Elle me traitoit avec politesse, même avec douceur; elle sembloit me distinguer beaucoup, pas assez cependant pour satisfaire l'ardente passion d'un cœur vraiment épris. J'attendis, j'espérai, je souffris, me fâchai, m'apaisai dans le secret de moi-même; cédant enfin à mon impatience, j'osai me plaindre. Seul un jour auprès d'elle, je lui montrai le chagrin dont son indifférence ou sa réserve me pénétoit. Je la priai, je la conjurai de prononcer sur mon sort, de me déclarer celui qu'elle me destinoit.

Une surprise dédaigneuse se peignit sur son visage. Elle me demanda, avec la plus insultante ironie, quel intérêt l'engageoit à se rendre l'arbitre de mon sort. Sa mere pouvoit protéger mes prétentions; mais une fortune indépendante lui permettoit de ne pas craindre de contrainte. Sa main & son cœur n'étoient pas des dons si peu précieux pour qu'on osât se flatter de les acquérir si facilement; on devoit les souhaiter longtemps, les attendre de ses bontés, & les mériter par la soumission, par des preuves de

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

1. The purpose of this document is to provide a comprehensive overview of the project's progress and to identify any potential risks or issues that may arise.

2. The project has been initiated and is currently in the planning phase. The initial scope of the project is to develop a new software application that will allow users to manage their data more effectively.

3. The project team has been formed and is currently working on the initial design and development of the software. The team is composed of several experienced professionals who are familiar with the project's goals and objectives.

4. The project is currently on track and is expected to be completed by the end of the year. The team is working hard to ensure that the project is completed on time and to the highest quality.

5. The project is currently on track and is expected to be completed by the end of the year. The team is working hard to ensure that the project is completed on time and to the highest quality.

6. The project is currently on track and is expected to be completed by the end of the year. The team is working hard to ensure that the project is completed on time and to the highest quality.

7. The project is currently on track and is expected to be completed by the end of the year. The team is working hard to ensure that the project is completed on time and to the highest quality.

8. The project is currently on track and is expected to be completed by the end of the year. The team is working hard to ensure that the project is completed on time and to the highest quality.

9. The project is currently on track and is expected to be completed by the end of the year. The team is working hard to ensure that the project is completed on time and to the highest quality.

10. The project is currently on track and is expected to be completed by the end of the year. The team is working hard to ensure that the project is completed on time and to the highest quality.

1. The first step is to identify the problem. This involves understanding the situation and the goals that need to be achieved.

indignation, elle changea subitement la conversation en une aigre dispute. La haute opinion qu'elle avoit d'elle-même s'étendit en ce moment sur tout son sexe; elle s'emporta, fit éclater le plus grand mépris pour le reste de l'humanité, soutint l'homme un être très-inférieur à sa compagne, prétendit qu'elle se dégradoit en s'unissant à lui, en ne le tenant pas à la plus grande distance, en souffrant qu'il osât régler sa conduite ou ses sentiments. Son peu de raison, sa colere & son insensibilité porterent dans mon ame un trait de lumiere. En détruisant ma prévention, il éteignit & mes desirs & mon amour. J'avois gardé le plus profond silence pendant tout le soir. Au moment où l'on sortoit, miss Nancy me demanda pourquoi je m'étois dispensé de prendre parti dans la dispute, & ce que je pensois à ce sujet. Je pense, madame, lui dis-je, qu'un sentiment modeste de soi-même, la condescendance & la bonté sont les qualités les plus desirables aux deux sexes. A l'égard de la prééminence, je l'accorde au plus indulgent.

Je me retirai sans attendre sa réponse. Déterminé à ne jamais la revoir, je donnai chez moi les ordres nécessaires à me mettre en état de prendre au point du jour la route de l'Écosse. Avant de partir, j'écrivis à mistress Surrey, & j'enfermai sous la même enveloppe ce billet adressé à miss Nancy.

“ Ni les graces, ni l'esprit ne dédom-
,, magent, dans la plus belle femme, de
,, la douceur & la sensibilité qui peuvent

„ seules rendre sa société agréable & satisfaisante. J'ignore si votre sexe fut créé pour dominer le mien ; je ne conteste point ses avantages , mais je me sers de ceux dont vous m'aviez fait oublier que je suis doué. Au défaut des attraits qui vous distinguent , la nature m'a donné la force. En voulant me soumettre , vous m'avertissez de l'employer à me défendre & contre vous & contre ma propre inclination. J'ai combattu , madame , j'ai remporté la victoire , & je crois vous apprendre une heureuse nouvelle , en vous déclarant que je renonce pour jamais à l'honneur d'être à vous. „

Au moment où j'instruisois miss Nancy de ma retraite , j'étois déjà loin de Londres , & ne puis vous dire si ma résolution lui causa du dépit ou de la joie. Six mois après mon départ , elle fut attaquée de cette maladie fatale à la vie , plus fatale à la beauté. Le pourpre s'y joignit , & mit ses jours en danger. Elle guérit pourtant ; mais ce mal affreux lui enleva ces charmes dont elle étoit si vaine. Elle n'en put soutenir la perte ; l'excès de sa douleur la jeta dans une langueur qui , se tournant en consommation , la conduisit enfin au tombeau.

La nouvelle de sa mort m'affligea sensiblement. Un destin si cruel réveilla dans mon cœur sa première tendresse. Je pleurai miss Nancy , j'oubliai les peines que m'avoit causé sa fierté ; je me rappelai son esprit , ses attraits ; je me plus à m'en tracer l'intéressante

meur : on levoit me mener à la plus
bonne maison, pour y être soigné
de la même façon qu'il étoit, par des soins
particuliers. C'est ce que vous m'avez à dire.

Je n'ai pas de très bon espoir sur ces de-
tails. La situation de mon état peut ce-
pendant servir à ma guérison. Cependant me
lais-je aller à penser que je serai peut-être
la victime d'un autre accident des ossements
par une même cause, méconnaissance, acci-
dent ou par quelque chose d'autre à venir s'ap-
prouver. Mais non : quand j'y pense, je suis
en mesure pour m'en défendre avec l'aide de
mon Dieu. Je ne pense que le ciel
à l'avenir s'y accorde.

Le plaisir de vous revoir, le bonheur de
vous connaître, à l'heure de Dieu & à
nos moments communs à traverser les
clouds par une main sainte, comme l'âme
de saint Laurent, & à toujours présenter
cette âme pure à l'honneur, y font venir
des à des fois des sensations de bonheur.

Cette âme pure, sainte, capable de
plus vifs projets, vous en avez comme
moi. Peut-être en à avoir, vous aimez
me parler de la venue d'un prince qui en
a grand besoin. Cependant quelques-uns des
vostres me dites : Pourquoi de les avoir
découvertes et savoir ce de l'histoire des
autres et leur à leur. Je n'en ai en-
core de la science & de la science. Un re-
fus me fait de vous proposer l'un
de ces livres : mais vos projets ne se
font pas de vous en, ou plus.

d'une imagination séduite ? En méprisant lady Laurence, je regrettois de doux instants passés près d'elle, & de plus douces idées. Elle étoit la première femme aimable à mes yeux, qui m'eût montré de l'amour, un desir vif d'être à moi. Le souvenir de ses trompeuses caresses me causoit de l'émotion, entretenoit en moi une sensibilité active, je ne sais quelle ardeur de plaire, d'être aimé ! C'est dans cette disposition inquiète que je pris, sans m'en appercevoir, une tendresse plus vraie, plus forte, plus pénible que tous les mouvements dont j'avois éprouvé la violence.

Une simple bienveillance, des égards, que peut-être je pouvois attendre d'une amitié déjà formée, un soin de me distraire, de la complaisance, des attentions me parurent l'effet d'un sentiment dont les regards de la plus charmante des créatures sembloient encore m'assurer. Mille traits échappés à sa vivacité annonçoient un desir de me plaire, de m'attacher. Elle se montroit sensible ; je la croyois touchée : étois-je vain ? me trompois-je ? Oui, je me trompois ; le temps me l'a trop fait connoître.

Géné par de fâcheuses circonstances, contraint à cacher mon penchant, plus il me pressoit de force, plus je craignois de m'y livrer. L'équité m'engageoit à le taire, à respecter les droits d'un autre ; dans cette embarrassante position, je pensai, comme vous l'avez vu à Oxford, que la fuite pouvoit seule arracher au danger de succomber. Je par-

ris. J'abandonnai ma patrie, mes amis, l'objet le plus cher à mon cœur. Un si triste sacrifice ne m'a rendu ni ma tranquillité ni ma raison.

Depuis mon séjour en France, l'obstacle qui s'opposoit à mes vœux a cessé d'exister. J'ai pu parler; mais l'hôte d'être aimé s'est évaporé. On m'a déçue, badiné, inquiété, flétri; on m'a donné du chagrin, de la jalousie; on m'a traité sans confiance, sans amitié; & puis on m'a montré tant d'indifférence, de légèreté, un naturel si personnel! Pas le moindre egard, pas le moindre soin de s'attirer mon approbation n'a pu me persuader que l'on priât mon estime. Enfin, on m'a si bien rejeté dans la foule, que plus j'y pense, plus je m'assure qu'en seignant de me prêter, on se proposoit seulement de rire un jour de ma crédulité, ou de me railler de ma présomption.

Voilà précisément où finit *l'histoire de mon cœur*. Je n'imagine pas que mes mémoires puissent servir au traité politique dont les préliminaires vous occupent. Ils vous prouveront qu'aucun caprice ne m'éloigne de mes amis. Je me souviens encore des mortifications que me fit sentir mis Nancy, & ne donnerai jamais volontairement à une autre le pouvoir de me causer les mêmes peines. Rien ne se ressemble absolument, mais tout se rapproche assez pour m'alarmer. Adieu. Ne me pressez point de repasser la mer. Encouragez-moi plutôt à me priver du plaisir de vous voir, & croyez que cet effort est un de ceux qui coûtent le plus à mon cœur.

LETTRE

L E T T R E X L I I I .

Le même, à sir Charles Cardigan.

ASSURÉMENT, Charles, l'humeur te dominoit en m'écrivant. Par quelle fantaisie reviens-tu sur une de mes lettres, seulement pour me blâmer de préférer le temps où j'existe, au temps où je n'étois point; les hommes que je vois, à ceux dont on me parle? Et d'où vient me faire une querelle avec l'honnête sir Maurice, par tes indiscretions, j'en suis fâché. Je respecte son âge, j'estime sa franchise, un peu moins son autorité, & point du tout ses lumières. Ainsi tu me permettras d'en croire ma raison plus que son expérience. Sir Maurice a vu quatre générations, & les a vu se pervertir, se sur-passer en mal. Et c'est très-sérieusement que tu differtes sur ce radotage?

En bonne foi, Charles, ne seroit-il pas plus simple de supposer la variation des idées de ton grand-oncle, que la successive dépravation de ses contemporains, la façon de voir altérée, que le désordre général de tous les esprits? Eh quoi! si un voyageur fatigué bronche à chaque pas dans la route où il couroit autrefois, la croirai-je devenue raboteuse ou impraticable, quand je m'y promène sans obstacle, & la vois parcourir aisément aux autres? Mon ami, pendant la courte durée de la

N

plus longue vie, rien ne change que nos desirs & nos passions ; le monde, les hommes, les objets restent les mêmes ; mais la disposition où nous sommes en les observant, met une différence frappante dans leur aspect, & nous les jugeons par le rapport qu'ils ont avec nos goûts présents, sans nous souvenir de nos affections passées, ou prévoir celles dont le temps nous rendra susceptibles.

Comme on sent avant de réfléchir, on jouit avant d'apprécier. En sortant de l'enfance, on jette autour de soi des regards curieux, & l'admiration précède l'examen. Le charme de la nouveauté rend tout aimable aux yeux de la jeunesse ; la nature semble se développer, s'animer & s'embellir pour elle. Tout la flatte, tout l'intéresse. L'attrait du plaisir, l'émotion des passions naissantes, l'activité de ses sens multiplient ses jouissances en étendant ses desirs. Une douceur goûtée lui permet une satisfaction plus grande ; quel monde enchanteur s'offre à sa vue ! que de délices il prodigue à ses heureux habitants !

Peu à peu des biens réels, biens dont la source est en nous-mêmes, cessent de remplir nos vœux inconstants. L'illusion répand ses ombres sur la vérité, de brillantes chimères éblouissent, leur vain éclat séduit. L'image d'un bonheur entrevu affoiblit un bonheur senti. L'intérêt & l'ambition agitent, les soins succèdent aux plaisirs, les inquiétudes à de flatteuses sensations. L'avidité, l'orgueil ouvrent l'ame à des mouvements pénibles & violents. On veut, on craint, on espère. On ob-

tient des succès , on éprouve des revers. Le mélange du bien & du mal est alors apperçu. Le monde est déjà changé, mais encore supportable. La suite des événements , ou propice, ou contraire, fixe enfin l'opinion qu'on en prend , & l'idée qu'on s'efforce d'en donner. C'est ainsi que, par un calcul relatif à nous-mêmes, nous décidons du mérite des hommes & des temps. Si la somme de nos dégoûts l'emporte sur celle de nos plaisirs, ce monde, ou fut toujours *méchant*, ou s'est *perversi sous nos yeux*. Et s'il nous fâche ou nous contrarie, nous disons comme sir Maurice, *ce siècle est la lie des siècles*.

J'aimerois à trouver dans tes lettres plus d'amitié que d'esprit, plus de confiance que de philosophie. En adoptant mille systèmes, tu m'engages souvent à combattre tes opinions. Si tu te passionnois moins pour le sentiment des autres, si tu ne m'exprimois que les tiens, nos idées se rapprocheroient. Adieu. Je crois milady Orrery à Londres, & je te félicite du retour de cette sœur chérie.

LETTRE XLIV.

Lady Cardigan, à milord Rivers.

MA tante , partie pour la campagne, m'a laissé le soin d'examiner ses livres, & de vous remercier de votre envoi. Une des deux commissions me dispense de l'autre. J'ai tout feuilleté, tout parcouru, & trouve

trente guinées assez mal employées par votre *homme de goût*. Êtes-vous sûr qu'il ait choisi ? Si ces productions plaisent à Paris, les François se sont donc bien écartés de ce naturel, de cette élégante & noble simplicité, vrai caractère de leur langue. La clarté, la justesse, la précision, une mâle éloquence distinguent les auteurs que ma mère, élevée en France, en rapporta & m'apprit à goûter. Les vôtres ne leur ressemblent point.

Ces nouveautés, *si bien choisies*, me présentent un style affecté, une continuelle prétention à la force, à l'énergie; de petites phrases composées de grands mots, ceux des arts transposés sans nécessité de l'un à l'autre; beaucoup de recherches, peu d'expression, point de vérité; la raison immolée sans cesse à l'esprit, & le sentiment à l'enthousiasme.

Depuis long-temps nos *très-sensibles* romanciers me fatiguent. Ils veulent émouvoir, passionner, exciter des cris, des gémissements. Ils inventent de pitoyables malheurs, les pressent, les accumulent, en surchargeant, en accablent un misérable héros, & parviennent à révolter, sans avoir trouvé le moyen d'intéresser.

Mais ce qui me conduira, je crois, à cesser pour jamais de lire, c'est cette manie commune actuellement aux écrivains de tous les genres, de toutes les nations; c'est cette furie, cette rage de vertu qui excite en eux des transports approchant de la folie. Quoi ! ne pouvoir écrire dix lignes sans

s'écrier, *ô bonté ! ô bienfaisance ! ô humanité ! ô vertu !* Ces noms si répétés , si profanés , appliqués à des objets si peu propres à les rendre respectables , si éloignés de pouvoir seulement inspirer le desir d'être honnête , jettent du ridicule sur les meilleurs principes. On seroit tenté de les abandonner d'impatience & d'ennui , comme on fait l'auteur qui les déplace , les affoiblit & les dégrade.

En lisant hier un drame insoutenable , dont le principal personnage , choisi dans la classe du peuple , s'efforce de ressembler à Titus , comme le rat à l'éléphant ; il me prit un si grand dégoût des *êtres sensibles* , des *êtres bienfaisants* , des *vertueux citoyens* , que si dans ce moment on se fût avisé de vanter ma *bonté* , de louer mes *vertus* , j'aurois , je crois , exigé une réparation d'honneur pour cette insulte.

Oh ! non , non assurément , l'amant de miss Rutland n'est pas votre ami. Il est assez mal dans mon esprit , mais ce n'est pas à moi qu'il lui importe de plaire. Vous manquez de mémoire , & quelquefois d'intelligence , mon cher cousin. Vous *donnerez votre consentement* ? Eh ! vous le demandez-on ? Ne vous ai-je pas dit que jamais on ne vous le demanderoit ?

Plus j'y songe , plus il me paroît que nous sommes un peu grands pour jouer à la cligne-musette. Depuis long-temps vous clignez , miss Rutland se cache , moi je triche en vous faisant des signes équivoques. L'amusement est bien uniforme au moins , il me lasse , &

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions and activities. It emphasizes that proper record-keeping is essential for transparency and accountability, particularly in financial matters.

2. The second part outlines the various methods and tools used to collect and analyze data. This includes the use of surveys, interviews, and statistical software to ensure that the information gathered is reliable and valid.

3. The third part focuses on the ethical considerations surrounding data collection and analysis. It highlights the need to protect individual privacy and to use the data responsibly, avoiding any potential for misuse or discrimination.

4. The fourth part discusses the challenges faced in the process of data collection and analysis. These challenges include issues related to data quality, sample size, and the complexity of interpreting the results.

5. The fifth part provides a summary of the findings and conclusions drawn from the study. It reiterates the key points made throughout the document and offers recommendations for future research and practice.

6. The final part of the document is a conclusion that ties together all the elements discussed, reinforcing the overall message of the importance of rigorous and ethical data handling.

je vous avertis que je ne suis plus du jeu.

Milady Orrery nous est enfin rendue. Sa présence a comblé de joie sir Charles, & j'ai versé de douces larmes en serrant dans mes bras ma charmante belle-sœur. Adieu. Je lui donne ce soir une fête, & vous quitte pour m'en occuper.

LET TRE XLV.

Milady Orrery, à milord Rivers.

J'AI reçu votre lettre en arrivant à Londres, & vous remercie d'une complaisance dont je n'abuserai point. Assurément, mon ami, je m'intéresse fort à vous. Je desire vous revoir, & vous revoir heureux. Mais avant de vous faire part de mes idées sur les moyens de concilier mes desirs & votre satisfaction, j'ai besoin de me débarrasser d'une espece d'arbitrage entre deux grands enfants, mutins, obstinés, qui ont trouvé l'art de se fâcher sans sujet, de se brouiller sans se parler, de s'irriter sans savoir pourquoi, & se sont fait une loi d'éviter toutes sortes d'explications, de peur de s'avouer mutuellement qu'ils se querellent à propos de rien.

L'un a des soupçons, l'autre des craintes, tous deux des caprices; & me voilà tout au travers des caquets, des tracasseries, de fausses interprétations; des si, des mais feuilletant les pieces du procès; cherchan

les griefs; examinant les dits, les contredits; admettant une plainte, rejetant l'autre; examinant, comparant, perdant la tête, ne pouvant décider; prête à chaque instant de condamner les deux parties, ou d'abandonner l'affaire. Pourtant je voudrois bien l'arranger! Rien d'impossible si vous m'aidez. Voici les faits. Donnez-moi des moyens.

Agée environ de douze ans, par je ne sais quel événement, une bien jolie petite fille fut confiée à la protection d'un lord qui en avoit à peine vingt-deux. Il étoit l'homme d'Angleterre le mieux fait, elle la plus attrayante des créatures. *Ils s'aimèrent, allez-vous dire, s'épousèrent, ne s'aiment plus, veulent se séparer?* Point du tout, ils ne se virent seulement pas. Le lord courut le monde; sa pupille, élevée chez une dame attachée à la cour, resta toujours à Londres, grandit, se forma, acquit des talents agréables, d'utiles connoissances. On lui enseigna l'art de plaire, son cœur lui apprit celui d'obliger. Chaque année l'embellissoit, attiroit sur ses pas une foule d'admirateurs. Sans cesse elle entendoit vanter les graces de sa figure & les charmes de son esprit. Mais dans l'âge où l'amour-propre rend si crédule, elle fut distinguer la louange de l'adulation, mériter l'une, dédaigner l'autre, apprécier avec justesse ses avantages réels, les dons de la nature, les faveurs de la fortune, se défendre également des pièges de l'amour & des séduisantes exagérations de la flatterie.

En lisant ce portrait , ma gentille héroïne vous paroît une fille parfaite. Quelques observateurs intéressés pourroient ajouter des traits à la peinture. Elle n'est pas coquette, diroient-ils, mais assez vaine, assez haute ; toujours railleuse & souvent étourdie ; n'estimant guere le monde, ne l'en aimant pas moins, tendre pour ses amies, cruelle pour ses amants, elle maltraite & déteste les malheureux qu'elle fait. On ne peut l'approcher sans l'aimer, on ne peut l'aimer sans se préparer le sort le plus rigoureux.

Ne m'en parlez plus, ma chere amie, dites-vous, une femme insensible est un monstre à mes yeux. Eh mais, c'est qu'elle ne l'est point. Ceux qui la voient ainsi, la voient mal, ne percent pas le voile étendu entr'eux & son cœur. Une obligeante amie vouloit en diminuer l'épaisseur, elle a tenté d'en soulever un coin ; les cris de la belle mystérieuse ont arrêté sa main. Plus hardie, moins complaisante, j'ai bien envie de l'enlever, & céderai, je crois, à la tentation.

Je conte longuement, n'est-ce pas ? mon papier se remplit, l'histoire n'avance point. Mais on m'a précisément recommandé de *parler sans rien dire*. Ainsi, mon ami, prenez patience.

La charmante orpheline avoit un peu plus de dix-sept ans quand le lord chargé de sa tutele revint à Londres. Il visita souvent sa pupille, prit de l'estime & de l'amitié pour elle, lui montra de délicates attentions, un extrême desir de la voir heureuse, beaucoup

d'ardeur à l'obliger , & pas le moindre dessein de lui plaire. Son cœur , touché des attraits d'un objet moins aimable , vit ceux de sa pupille , les admira , & n'en ressentit point le pouvoir.

La jeune miss n'eut pas la même indifférence pour les qualités distinguées & les agréments de la personne de son nouvel ami. Elle préféra son entretien à tous les amusements , sa vue à tous les plaisirs , ses plus simples égards à l'empressement de l'amour , aux hommages continuellement rendus à sa beauté. Pendant sa longue absence , ce tuteur , occupé de bien des soins , n'avoit pas négligé les intérêts de sa pupille. Sa fortune étoit considérablement augmentée ; elle le savoit , se plaisoit à lui devoir de la reconnaissance , à dépendre de lui. Que de charmes elle trouvoit dans l'amitié ! que ce sentiment lui paroissoit flatteur ! Hélas ! son expérience lui prouva trop-tôt que la sensibilité est dans le cœur d'une femme la source de mille mouvements pénibles , & que même une innocente amitié peut y exciter les plus douloureuses sensations.

Un événement se préparoit. Elle l'ignoroit , l'apprit , le vit certain. Sa surprise , son trouble , ses chagrins furent inexprimables. Elle pleura , s'affligea , s'étonna de sa douleur , se demanda cent fois la cause du serrement de son cœur , ne put se répondre , se désola toujours. Une réflexion modéra enfin la violence de ses sentiments. La félicité de son tuteur alloit être la suite de cet événe-

ment. La généreuse fille se reprocha ses larmes. La joie de milord devoit-elle lui inspirer de la tristesse? Comment, d'où vient pleuroit-elle quand il étoit content? pouvoit-elle ne pas partager la satisfaction d'un ami si cher? Le perdoit-elle? seroit-elle privée de sa vue? Au contraire, elle vivroit chez lui, avec lui. Certaines circonstances méloient de l'amertume à cette idée consolante; mais plus elle y pensoit, plus elle se persuadoit qu'elle trouveroit son bonheur dans tout ce qui augmenteroit celui de son aimable tuteur.

Paix. Taisez-vous, je vois d'ici votre mine inquiète, vos regards impatients; vous mourez d'envie de m'interrompre, de vous écrier : *quoi ! comment ! que dites-vous ? bon dieu ! l'aimoit-elle ce tuteur ?* L'aimer ! si donc, milord. Une fille noble, modeste, aime-t-elle avant d'être préférée, désirée, recherchée ? Eh, quand elle aimeroit ! la décence lui permettroit-elle de l'avouer, de le laisser seulement soupçonner ? Et moi, me conviendrait-il de le laisser entrevoir ? Lisez comme j'écris, sans dessein, sans malice. N'ajoutez rien. Vraiment on admireroit fort ma discrétion, si je vous permettois de croire tout ce qu'il vous plairoit d'imaginer !

La charmante amie de milord, tendre, désintéressée, se promit de cacher au fond de son cœur la sincère affection dont ses chagrins n'altéroient point la force. Elle n'exigeoit rien, elle n'attendoit aucunes preuves de l'amitié de son tuteur. Cependant une marque décidée de son indifférence

lui fut si sensible, qu'elle la rendit à toutes les agitations dont elle se croyoit délivrée.

Milord se laissa persuader d'appuyer les prétentions d'un amant déjà importun. Il consentit à le lui présenter comme un ami qu'il chérissoit. Il la pria, il la pressa de le traiter favorablement. Confuse, irritée, vivement blessée de ses sollicitations, dans son dépit elle souhaita pouvoir y céder, elle crut possible de s'y rendre. Emportée par sa colere, elle prit une sorte d'engagement, promit, refusa, donna de l'espérance, l'ôta, demanda du temps, ne fut ce qu'elle disoit, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle pensoit, ce qu'elle vouloit. Son embarras mal interprété parut un consentement, lui prépara de longues persécutions, des reproches, & tout l'ennui qui suit une fatigante poursuite quand elle fâche & déplaît.

Un changement inattendu en apporta beaucoup dans son cœur & dans celui de milord. Ce qui devoit arriver n'arriva point. En dévoilant de terribles mysteres, un malin génie dissipa les charmes d'une agréable illusion. Tout prit une face nouvelle. Ceux qui alloient s'unir, se séparèrent. Milord confondu, chagrin, honteux d'une longue méprise, s'éloigna de la ville. Il se retira dans une belle solitude, où sa pupille étoit alors. En voyant son ami triste, elle oublia ses propres peines. Elle le plaignit, elle partagea tous les mouvements de son cœur, mit ses soins à le consoler, à le distraire au moins. La mélancolie de milord diminua. Il perdit peu à peu le souvenir d'une fâcheuse aventure.

L'aimable fille croyoit appercevoir dans ses yeux une reconnoissance animée ; elle y voyoit quelquefois de l'inquiétude , souvent du plaisir , toujours de l'intérêt. Ses tendres émotions renaissoient. L'espoir ramenoit au fond de son ame les premieres douceurs que l'amitié lui avoit fait éprouver. Elle s'y livroit. L'absence de son importun amant rendoit encore sa situation plus heureuse ; elle entrevoyoit le plus grand des biens ; tout lui en annonçoit la possession , quand son ami , cet ami cher , perdant le sens , l'esprit , la raison , partit comme un fou , s'éloigna de l'Angleterre , emportant avec lui les regrets , la paix , l'espoir , toute la félicité de la plus tendre , de la plus aimable des femmes.

Une conduite si étrange la révolta. Loin de pleurer , de gémir , elle s'indigna contre un sexe ingrat , méprisa des créatures si peu capables d'attachement , jura de les haïr toutes. Elle devint une petite furie , éloigna , maltraita , railla , désespéra tous ses amants. Le protégé de milord , principal objet de son ressentiment , paya cher l'appui qu'il avoit obtenu. On s'étonna du changement de son humeur ; on lui fit des représentations , rien ne la toucha , rien n'arrêta le cours de son dépit. Tous les jours plus belle , plus suivie , plus recherchée , elle continue à se venger , n'importe sur qui. Son tuteur s'est un peu mêlé de contrarier sa conduite ; ses leçons , sa morale ont aigri son esprit. Elle est actuellement comme un vrai lutin. Elle sait qu'il aime. On lui dit , on lui répète ,

c'est vous. Elle n'en veut rien croire, elle s'obstine, elle soutient qu'un autre objet l'engage, jure de ne jamais le voir, de ne jamais lui parler, de ne jamais lui écrire.

Et son tuteur, ne demandez-vous, que fait-il ? Tout le contraire de ce qu'il devrait faire. Chagrin, inquiet, jaloux, indécis, il se tient à l'écart, & comme un timide écolier que son précepteur appelle après une faute grave, il crie de loin, *je ne viendrai pas, j'ai peur.*

Rapprochez, examinez, pesez, jugez, venez, parlez & terminez.

LETTRE XLVI.

Milady Orrery, à milady Ormond.

ENGAGER *miss Rutland* à vous aller trouver, ou vous la mener moi-même ? Vraiment vous prenez bien votre temps pour l'attirer à la campagne. Elle se marie dans huit jours. Vous vous écriez, vous levez les mains, vous avez peine à me croire. Vous me demandez pourquoi, comment, à qui. Oh ! devinez. Mais je ne veux pas vous laisser rêver, chercher, vous tromper cent fois ; elle épouse l'ami de votre cœur, le parent dont vous parlez si souvent avec complaisance, avec vanité ; la plus noble des créatures, le plus aimable de tous les hommes. *Quoi ! c'est ? ...* Oui, ma bonne amie, c'est milord Rivers. *Mais il est en France.* Non.

Il est à Londres. *Mais il n'aimoit pas miss Rutland.* Pardonnez-moi. *Mais elle ne songeoit pas à lui.* Oh que si ! *Mais contez-moi donc ;* je ne veux rien conter. Revenez ; on vous instruira de tout. On vous dira comment votre niece favorite, dont vous mettez l'esprit & la finesse au rang des merveilles du monde, n'a pu, pendant près d'un an, rapprocher deux cœurs formés pour s'aimer. Je suis un peu fâchée d'humilier ma belle-sœur ; mais en dépit de mon frère & de vous, elle doit reconnoître ma supériorité. Combien elle s'est donné de peine pour engager son cousin à repasser la mer ! Moi, sans art, sans esprit, en parlant tout bonnement, tout franchement, je lui ai dit, *venez.* Et le voilà. La reconnoissance & l'amour lui ont prêté des ailes, l'ont rendu à sa patrie, à sa maîtresse, à mon frère, à moi, qui desirois passionnément de le revoir.

Milord Rivers est transporté, miss Rutland charmée, sir Charles enchanté, lady Cardigan folle de joie ; & moi, vraiment heureuse de les voir se jeter tour-à-tour dans mes bras, me presser tendrement, me répéter en versant de douces larmes, qu'ils me doivent leur bonheur.

On vient de dépêcher un courier à lady Lesley. Je vous envoie le mien en diligence. Venez, accourez, ma chere amie ; venez bénir mon aimable Rivers, sa jolie compagne, & redoubler, par votre présence, le plaisir de tous ceux qui vous aiment & vous sont chers. Adieu.

HISTOIRE
D'ERNESTINE.



HISTOIRE

D'ERNESTINE.

UNE étrangère, arrivée depuis trois mois à Paris, jeune, bien faite, mais pauvre & inconnue, habitoit deux chambres basses au fauxbourg Saint-Antoine ; elle s'occupoit à broder, & vivoit de son travail. Revenant un soir de vendre son ouvrage, elle se trouva mal en entrant dans sa maison ; on s'efforça vainement de la secourir, de la ranimer ; elle expira sans avoir repris ses sens, ni laissé appercevoir aucune marque de connoissance.

Ses voisines, effrayées de ce terrible accident, remplirent sa triste demeure de cris & d'exclamations, elles s'appelloient les unes & les autres, & se répétoient : Christine, hélas, la pauvre Christine !

Une bourgeoise, dont le jardin se terminoit au mur de la maison d'où s'élevoit ce bruit, attirée par le desir d'être utile à celles qui gémissaient si haut, fut elle-même s'informer de la cause de leurs clameurs ; on l'en instruisit : pendant qu'on parloit, ses yeux se fixerent sur une petite fille âgée de trois ou quatre ans ; cette innocente créature pleuroit près de la morte, l'appelloit, la tiroit par sa robe, & lui crioit, ma mere,

éveillez-vous ! ma mere, éveillez-vous donc !

Le cœur de la sensible voisine s'émut à ce spectacle : elle s'avança , prit la petite dans ses bras , la caressa , essuya ses larmes. La beauté de l'enfant redoubla son attendrissement : elle envoya chercher un homme de justice , donna de l'argent pour faire inhumer l'étrangere. Ayant rempli toutes les formalités nécessaires au dessein de se charger de la jeune orpheline , elle la prit par la main & la conduisit chez elle.

Celle dont le bon cœur éclatoit par cet acte d'humanité , se nommoit madame Dufresnoi. Veuve d'un marchand peu riche, elle s'étoit arrangée avec la famille de son mari : contente de trois mille livres de rentes viageres , elle venoit d'abandonner à des enfants d'un premier lit , des droits assez considérables sur leur succession. Ce procédé généreux lui procura la satisfaction de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme , dont elle chérissoit la mémoire.

La petite étrangere s'appelloit Ernestine ; elle étoit Allemande , & ne paroissoit pas née dans la basse-esse ; elle s'exprimoit difficilement en françois : à force de l'interroger , on comprit par ses discours , qu'un méchant mari avoit contraint l'infortunée Christine à quitter sa maison & sa patrie , & jamais on n'en apprit davantage.

Ernestine pleura sa mere , la demanda souvent dans les premiers jours qui suivirent sa mort ; elle l'oublia , grandit , se forma , devint belle : sa taille svelte & légère , des yeux

[illegible]

Henriette Duménil , sœur du peintre qui montroit à Ernestine , étoit liée d'amitié avec madame Dufresnoi ; elles logeoient près l'une de l'autre , & se voyoient assez souvent. Henriette avoit environ trente ans ; élevée par une de ses parentes , femme riche & répandue dans le monde , elle joignoit à un naturel fort aimable , cet agrément que donne l'habitude de vivre au milieu d'un cercle poli : point de bien , peu de beauté , beaucoup d'esprit , l'éloignoient du mariage : la bonté de son caractère , l'honnêteté de ses mœurs , & sa probité connue , lui attachoient de sincères & de constants amis.

Henriette ne quitta pas madame Dufresnoi pendant sa maladie ; & quand il en fut temps , elle arracha la désolée Ernestine d'auprès de son lit , la conduisit chez sa parente , & s'enferma avec elle dans son appartement : elle laissa couler ses larmes , en répandit aussi , & lui accorda cette douceur nécessaire à un cœur affligé , cette liberté de se plaindre , de gémir , que des consolateurs insensibles ou mal-adroits croient devoir gêner , restreindre , nous ôter même. Ce zèle approche de la dureté : une tranquille raison , de vains discours , de froides considérations blessent une ame accablée du poids de sa douleur. Eh d'où vient , eh pourquoi vouloir persuader à un malheureux que le trait dont il se sent déchirer , doit à peine laisser des traces de son passage ?

Henriette , nommée exécutrice testamentaire par madame Dufresnoi , s'acquitta fidé-

l'argent de cet office : on vendit les meubles & la bibliothèque au profit d'Ernestine, & son père lui fit une somme de huit mille livres qu'ils rapportèrent. L'abbé de Chercœur en eut le decen : & convenant, Henriette ne pouvoit le garder. M. Duménil, attaché à son élève, engagea la femme à la prendre chez elle. Cet honnête homme se contenta d'une très-bonne pension, & promit de cultiver ses dispositions, & de lui tenir capable de se soutenir par son talent. Ernestine accepta ses offres avec reconnaissance ; & deux mois après la mort de sa bienfaitrice, Henriette la conduisit dans la maison de son frère.

La douleur d'Ernestine étoit plus profonde qu'on ne devoit l'attendre d'une personne de son âge ; elle pleuroit madame Dufresnoi, elle la pleuroit amèrement, sans pourtant envisager toutes les conséquences de la perte qu'elle faisoit en elle : ses larmes avoient pour objet le regret d'être à jamais séparée d'une femme douce, bonne, attentive, d'une tendre, d'une indulgente compagne. Madame Duménil n'étoit pas d'un caractère à la dédommager de sa première amie : légère, étourdie, folle même, elle rioit de tout, ne s'intéressoit à rien, confondoit la tristesse avec l'humeur, & ne voyoit dans une personne affligée qu'une personne ennuyeuse.

Cette femme, âgée de vingt-six ans, avoit un goût décidé pour la dissipation & l'amusement : très-bornée dans la dépense, elle

ne pouvoit se procurer les plaisirs dont elle étoit avide, ni consentir à s'en priver. Elle chercha les moyens de satisfaire ses desirs malgré son peu de fortune, & devint l'amie complaisante de plusieurs femmes d'une conduite peu exacte. M. Duménil, bon, simple, occupé de son talent, du soin de ménager une poitrine délicate, une santé foible & souvent languissante, laissoit vivre sa femme à sa propre fantaisie; une gouvernante âgée & raisonnable conduisoit la maison, avoit de grandes attentions pour son maître : madame Duménil alloit au spectacle, à la promenade, soupoit dehors, rentroit tard, dormoit une partie du jour; & comme son mari ne le trouvoit point mauvais, rien ne l'engageoit à se contraindre. L'élève de M. Duménil, appliquée à son étude, la rencontroit à peine deux fois en un mois; & quand elles se parloient, c'étoit avec politesse, mais avec une mutuelle indifférence.

Ernestine passa trois années chez son maître, sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au degré de perfection où M. Duménil pouvoit la conduire, un goût naturel lui fit passer de bien loin ses leçons; il s'en apperçut avec plaisir. Comme il étoit souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connaître le talent de son écolière : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle, & ces essais commencerent à lui donner de la réputation.

Un jour que, seule dans le cabinet de

M. Doménil , elle achevoit les ornements d'une miniature qu'il devoit livrer incessamment , elle entendit ouvrir la porte , se tourna , vit un homme dont la parure & l'air distingué pouvoient attirer l'attention : par une suite de l'application d'Ernestine à son ouvrage , elle fut seulement frappée de trouver en lui l'original du portrait où elle travailloit. Elle le salua sans lui parler ; une simple inclination ; un signe de sa main l'inviterent à s'asseoir ; il obéit en silence. Ernestine fixa ses regards sur lui , les baissa ensuite sur la miniature , & pendant assez long-temps ses yeux se promenerent alternativement sur l'aimable cavalier & sur son image.

Cette singularité causa autant de plaisir que de surprise au marquis de Clémengis ; il venoit presser M. Duménil de lui donner ce portrait , une dame l'attendoit avec impatience ; il avoit cru trouver le peintre dans ce cabinet , où il travailloit ordinairement ; y voir à sa place une fille charmante , occupée à considérer ses traits , si parfaitement attachée à contempler son image , qu'elle sembloit se plaire à la regarder , c'étoit une espece d'aventure simple , mais agréable : elle l'amusa , l'intéressa , & lui fit une impression très-vive.

Pendant qu'Ernestine continuoit à comparer l'original & la copie , le marquis admiroit les graces répandues sur toute sa personne : impatient de l'entendre parler , il souhaitoit que son éducation & son esprit répondissent à une figure si séduisante ; & il

alloit commencer l'entretien , quand M. Duménil arriva , & lui fit de longues excuses sur ce qu'il ne pouvoit encore lui livrer le portrait. Le marquis, déjà moins pressé de le donner , interrompit le peintre ; & voulant se procurer encore la douceur de voir les yeux d'Ernestine se fixer sur les siens, il feignit de n'être pas content, trouva des défauts de ressemblance, de dessin, de coloris ; & comme il blâmoit au hasard , la jeune élève de M. Duménil ne put s'empêcher de rire de ses observations.

Le marquis la pria d'examiner avec attention s'il se trompoit. Elle le voulut bien ; il se plaça vis-à-vis d'elle ; & après y avoir mis toute son application , Ernestine jugea la copie parfaite. M. de Clemengis s'obstina, elle ne céda point ; le son de sa voix, la justesse de ses expressions, un peu de vivacité excitée par les fausses remarques du marquis, acheverent de l'enchanter : il demanda une copie de son portrait, exigea qu'elle fût entièrement de la main d'Ernestine. Le peintre le promet. M. de Clémengis, manquant enfin de prétexte pour prolonger le plaisir de rester avec Ernestine, sortit à regret du cabinet ; & M. Duménil l'accompagnant jusqu'à son carrosse, satisfait sa curiosité en l'instruisant du sort de son élève.

Celui que le hasard venoit d'offrir aux yeux d'Ernestine , joignoit à mille agréments extérieurs, un caractère rare, & peut-être un peu singulier. M. de Clémengis, descendu d'une maison ancienne & distinguée ,

guée, n'étoit pas né riche : ses espérances de fortune dépendoient de la révision d'un procès, sollicitée depuis près d'un siècle par ses peres. Son bonheur avoit placé dans le ministère un de ses proches parents : chéri de cet homme puissant, le marquis jouissoit de tous les avantages attachés à la faveur, mais il n'en abusoit pas : plus sensible que vain, plus libéral que fastueux, son ame noble & délicate apprécioit la grandeur & les richesses par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux : un naturel doux & tendre le portoit à desirer des amis ; il trouvoit des flatteurs, les servoit, & les dédaignoit : il découvroit un sentiment intéressé dans tous ceux dont il se voyoit caressé ; l'amour même ne lui donnoit pas de plaisirs sans mélange ; s'il goûtoit un instant la satisfaction de se croire choisi, préféré, d'importunes demandes, des sollicitations pressantes & réitérées lui faisoient bientôt apercevoir que son crédit attiroit autant que sa personne : depuis long-temps il cherchoit en vain un cœur capable à l'aimer pour lui-même, & s'affligoit de ne pouvoir le trouver.

Pendant qu'Ernestine s'occupoit à copier le portrait du marquis, elle recevoit sa visite tous les matins, & n'attribuoit son assiduité qu'au motif dont il la couvroit. Rien n'avoit préparé son esprit à la défiance ; elle ignoroit le danger où la vue d'un homme aimable pouvoit l'exposer, & la simplicité de ses idées la laissoit dans une parfaite sé-

curité. Quand on n'a jamais senti le desir de plaire, on plaît long-temps sans s'en apercevoir; & l'amour qui se cache, ressemble tant à l'amitié, qu'il est facile de s'y méprendre.

M. de Clémengis, chaque jour plus charmé d'Ernestine, voyoit avec chagrin que l'ouvrage avançoit. Pour conserver le plaisir d'aller souvent chez le peintre, il résolut d'apprendre un art qu'il commençoit à aimer. M. Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trouvoit rarement en état de diriger les essais du marquis : sa charmante élève fut chargée de ce soin. Elle apprenoit à cet écolier docile, à tenir, à guider ses crayons; lui enseignoit à imiter les traits qu'elle-même formoit : souvent elle rioit de sa mal-adresse; quelquefois elle le grondoit, l'accusoit de peu d'intelligence, se plaignoit de ses distractions; & lui montrant deux petites filles qui desinoient dans la même chambre, elle lui reprochoit de profiter moins de ses leçons que ces enfants.

Jamais le marquis n'avoit passé des moments si agréables. La douceur de s'entretenir familièrement avec une fille de seize ans, belle sans le savoir, modeste sans affectation, amusante, vive, enjouée, à qui son rang, sa fortune ou son crédit n'imposaient aucun égard, qui laissoit paroître une joie naturelle à son aspect, dont l'innocence & l'ingénuité rendoient tous les sentiments libres & vrais; être assis tout près d'elle, la

nommer sa maîtresse, lui voir prendre une espece d'autorité sur lui, s'empresse à la contenter, à lui plaire, sans en avouer le dessein, se flatter d'y réussir; c'étoit pour le marquis de Clémengis une occupation si intéressante, qu'insensiblement il devint incapable de goûter tous ces vains amusements dont l'oisiveté cherche à se faire des plaisirs.

Madame Duménil, que l'état fâcheux de son mari forçoit à rester chez elle, s'aperçut de l'amour du marquis, elle lui montra une humeur complaisante, eut de longs entretiens avec lui, gagna sa confiance, entra dans ses vues, & contente de sa générosité, elle commença à traiter Ernestine comme une personne dont elle se reprochoit d'avoir long-temps négligé la société. Elle lui fit de tendres caresses, voulut connoître ses besoins, ses desirs, s'empressa à les satisfaire. Chaque jour rendoit la situation d'Ernestine plus douce & plus agréable; sa reconnoissance lui fit oublier la longue froideur de cette femme; ses bontés la touchèrent; elle lui pardonna une légèreté d'esprit, dont après tout elle n'avoit jamais souffert. Quand les défauts des autres ne nous nuisent pas, il est rare qu'ils nous choquent beaucoup. Comme madame Duménil étoit gaie, complaisante, & qu'un secret intérêt l'engageoit à se faire aimer d'Ernestine, elle inspira aisément de l'amitié à une fille sensible, qui croyoit tenir d'elle l'aisance dont elle commençoit à jouir.

M. Duménil touchoit à ses derniers mo-

ments; la certitude de sa mort faisoit couler les larmes de sa tendre élève, & souvent le marquis la trouvoit toute en pleurs. Une vive inquiétude se mêloit à son chagrin; Henriette, partie depuis deux mois pour la Bretagne, cessa tout-à-coup de lui donner de ses nouvelles; elle lui manquoit dans un temps où ses conseils lui devenoient nécessaires. Ernestine lui écrivit plusieurs fois, & ne reçut aucune réponse. Ce silence l'affligea : son amie étoit-elle malade? négligeoit-elle de l'instruire du parti qu'elle devoit prendre après la mort de son maître? Elle en parla à madame Duménil, qui la rassura sur la santé d'Henriette, & la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avoit pas besoin. Me croyez-vous capable de vous abandonner, lui dit-elle d'un ton affectueux? Songez-vous à me quitter? Non, ma chere Ernestine; nous ne nous séparerons point; vous partagerez ma fortune, elle est peut-être assez étendue pour vous rendre heureuse; j'ai des ressources qui vous sont inconnues : gardez le silence sur ce secret; cessez de vous alarmer, & ne regrettez plus les avis d'Henriette; ils ne pourroient que déranger le plan tracé pour votre bonheur.

Ces discours, souvent répétés, dissipèrent l'inquiétude d'Ernestine; mais son cœur fut blessé de l'oubli d'Henriette. En partant, elle lui avoit promis de s'intéresser toujours à son sort, de lui procurer un asyle, si son frere mouroit. Elle ne pouvoit accorder un procédé si froid avec le caractère d'Henriet-

te; mais l'attachement qu'elle prenoit pour madame Duménil, affoiblit peu à peu ce chagrin; &, sans le vouloir, le marquis aida lui-même à l'en distraire.

Le temps approchoit, où M. de Clémengis alloit s'éloigner; le régiment qu'il commandoit, venoit de passer en Italie, il falloit bientôt partir pour s'y rendre. Malgré ses efforts, Ernestine s'aperçut de sa tristesse : rêveur, inquiet, il gardoit un morne silence; le changement de son humeur la surprit, & ses distractions la fâcherent. Il passoit le temps de sa leçon à soupirer, à se plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine secrète & violente. Ernestine se sentit touchée de l'état où elle le voyoit; elle lui en demanda la cause avec intérêt, le pressa de la lui confier; mais voyant que ses questions le rendoient plus triste encore, elle cessa de l'interroger, sans cesser de s'occuper de son chagrin. Elle y pensoit à tous moments, attendoit impatiemment l'heure où le marquis devoit venir, portoit sur lui des regards curieux & attentifs; & le trouvant toujours sombre, elle baissoit les yeux, craignoit de rencontrer les siens, n'osoit lui parler, & se demandoit tout bas, qu'a-t-il donc? je le croyois si heureux! Hélas, auroit-il cessé de l'être!

Pendant qu'elle partageoit la douleur du marquis, sans en connoître le principe, il s'occupoit du soin généreux de fixer pour jamais son sort, de le rendre heureux & indépendant. Madame Duménil, engagée par

une grande récompense à paroître répandre sur son amie les biens dont M. de Clémengis alloit la faire jouir, ne pouvoit comprendre l'étrange conduite d'un amant si libéral & si discret.

Comment espérez vous toucher le cœur d'Ernestine, lui disoit-elle, si vous lui cachez la passion qu'elle vous inspire? Vous l'enrichissez, & vous voulez lui laisser ignorer votre amour & vos bienfaits? Ah, puisse-t-elle les ignorer toujours ces bienfaits, répondit-il! Je veux lui plaire, & non pas la séduire; la rendre libre, & jamais la contraindre ou l'asservir. J'aime à la voir me montrer une innocente affection, s'attacher à moi sans dessein, sans projet, sans crainte, sans espérance. Un tendre intérêt se peint dans ses yeux depuis qu'elle s'apperçoit de ma tristesse : elle m'aime peut-être. Imposerois-je des loix à cette fille charmante? En excitant sa reconnoissance, je générois son inclination, je m'ôteroïis la douceur de penser que je possède un cœur qui ne prise en moi que moi-même.

M. de Clémengis répéta alors à madame Duménil toutes les instructions qu'il lui avoit déjà données sur la façon dont elle se conduiroit après la mort de son mari. Elle promit de se conformer à ses intentions, de garder fidèlement son secret, & de lui apprendre par ses lettres ce qu'Ernestine penseroit du changement de sa situation. Peu de jours après cet entretien, M. de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lende-

main de son départ, à l'heure où il se rendoit ordinairement chez Ernestine, elle reçut de sa part une boîte fort riche; elle renfermoit le portrait que M. Duménil avoit fait du marquis, & ce billet.

Le marquis de Clémengis à Ernestine.

“ Je vous quitte, ma charmante maîtresse,
„ se; un devoir indispensable m'arrache à
„ la douceur de vous voir, de profiter de
„ vos soins, de vos bontés; mais je n'oublierai point vos leçons. Pendant une
„ longue & triste absence, ma seule consolation sera de me les rappeler. Dans vos
„ moments de loisir, daignez vous occuper
„ à regarder ce portrait, à le copier; multipliez l'image d'un ami dont le cœur
„ vous est tendrement attaché; conservez
„ son souvenir, & souhaitez quelquefois de
„ le revoir. „

Ernestine sentit de l'émotion & de la douleur en lisant ce billet. Pourquoi M. de Clémengis s'éloignoit-il sans prendre congé d'elle, sans lui dire qu'il partoit? Elle lut plusieurs fois sa lettre, toujours révoltée du mystère de sa conduite : insensiblement elle s'attendrit, le regret succéda au dépit. Elle s'étoit fait une douce habitude de voir le marquis, de lui parler, de passer des heures entières avec lui. Quelle privation ! Elle perdoit jusqu'au plaisir de l'attendre.

Ses yeux mouillés de quelques larmes, s'attachèrent sur le portrait; elle le considéra

long-temps; mais ne l'examinant plus en artiste, elle trouva que M. de Clémengis avoit eu raison de se plaindre de cet ouvrage : voilà ses traits, disoit-elle, sa physionomie; mais où est l'ame, la vivacité de cette physionomie? où sont ces regards si doux, où l'amitié se peint? Combien d'agréments négligés! Est-ce là ce souris fin & tendre, cet air de bonté, de grandeur? Où sont tant de graces dont j'apperçois à peine une faible esquisse? En parlant, Ernestine repoussoit tous les dessins qui étoient sur sa table, cherchoit ses crayons, & remplie de l'idée du marquis, elle se flattoit d'en tracer de mémoire une image plus exacte.

Ce travail intéressant fut interrompu peu de jours après, par la mort du pauvre Duménil. Ernestine tendrement attachée à cet homme, le regretta sincèrement. Sa veuve, pressée d'abandonner un lieu propre à exciter la tristesse, sentiment qu'elle craignoit, se hâta de charger un de ses parents du soin de ses affaires; & dès que la bienséance le lui permit, elle se rendit avec Ernestine à trois lieues de Paris, dans une maison charmante. Plusieurs valets, prévenus de leur arrivée, se présentèrent pour les recevoir, & s'empressèrent à les servir.

Ernestine pleuroit encore; elle se rappeloit sans cesse la douceur & l'amitié que son maître lui avoit toujours montrées. Cependant l'aspect riant & magnifique de ce beau séjour suspendit son chagrin; les appartements, les jardins, la vue, l'émail & le pa-

fun des Sœurs, leur luy : les luy, leur charma les regards. En, qui vous a donc prêté cette agréable comédie, et est-elle amie ? Ceux qui l'habitent doivent le trouver bien heureux !

Si la liberté a'y vint vous parut un bonheur, répondit madame Duménil, je ferois, ma chère amie, & ne craignez pas de le perdre. Je dispose actuellement d'une fortune assez considérable ; cette place vous en fait partie, & vous en êtes la maîtresse. Alors elle lui conta une petite histoire adroitement préparée, pour lui persuader que son mariage, contracté malgré les parents n'avoit privée de ses biens pendant la vie de son mari.

Rien ne portoit Ernestine à douter de la sincérité de cette femme ; elle ne connoissoit ni les loix ni les usages ; elle la crut sans hésiter, la félicita de l'heureux changement de sa situation, & se sentit vivement touchée des assurances que madame Duménil lui donnoit de partager avec elle toutes les douceurs de son nouvel état.

Pour contenter son amie, Ernestine fut obligée d'occuper le plus bel appartement, d'accepter de riches présents, de se prêter aux soins d'une femme de chambre destinée à la servir seule : il fallut se laisser parer. Madame Duménil dirigea l'emploi de son temps, & voulut obstinément que sa toilette en remplît une partie. On lui apprit à relever ses charmes par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat ; insensiblement cet art lui

devint facile & agréable ; elle se plut, elle s'aima même , mais ce fut avec une modération dont son heureux naturel la rendoit capable en tout. Un maître à danser vint lui enseigner à développer les graces de sa personne ; on lui donna des leçons de musique ; ses mains adroites s'accoutumèrent bientôt à parcourir les touches d'un claveffin ; une oreille parfaite la conduisit en peu de temps à unir les sons de sa voix légère à leur harmonie. Le desir de plaire à madame Duménil aidoit beaucoup à ses progrès ; souvent aussi elle étoit animée par le plaisir de penser qu'à son retour le marquis de Clémengis la trouveroit plus instruite , plus aimable , plus digne de son amitié.

En s'éloignant d'Ernestine , cet amant délicat s'étoit proposé de lui écrire souvent ; mais éprouvant une extrême difficulté à le faire sans se livrer à toute la tendresse de son cœur , il se contentoit de recevoir des lettres de madame Duménil : elles l'instruisoient chaque semaine de la santé d'Ernestine & de ses occupations ; il apprit avec ravissement qu'elle employoit tous les moments dont elle dispoit , à commencer des copies de son portrait , ou à retoucher celui qu'elle s'obstinoit à faire sans modele.

Deux personnes qui pensent différemment , ne se trouvent pas également heureuses en jouissant des mêmes avantages. Madame Duménil , gênée par ses promesses , regrettoit souvent ses anciennes amies , & la vie bruyante de la ville ; ses amusements se

bonnoient à de longues promenades ; une jolie voiture , un très-bel attelage , lui servoient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle se repentoit de s'être engagée à tenir une conduite si peu conforme à son goût : mais les avantages qu'elle retiroit de sa complaisance , & l'espoir de retourner à Paris au commencement de l'hiver , lui aidoient à supporter l'ennui de sa solitude.

Ernestine accoutumée à la retraite , vivoit parfaitement contente ; tout dans la nature présentoit à ses yeux un spectacle agréable & intéressant : le lever de l'aurore , le soir d'un beau jour , les bois , les prés , le chant des oiseaux , les productions variées de la terre , offroient à son esprit paisible , ou des objets de plaisir , ou le sujet d'une tendre rêverie : son penchant pour M. de Clémengis animoit son cœur sans le troubler , lui faisoit goûter une partie des douceurs que donne le sentiment , sans y mêler l'agitation violente qui s'élève des passions ; elle souhaitoit de revoir le marquis , mais une impatiente ardeur ne rendoit pas ce desir un mouvement pénible. Dans cette position tranquille , qui pouvoit engager Ernestine à porter ses vues au delà des apparences ? Une situation heureuse ne conduit pas à réfléchir ; pourquoi voudroit-on approfondir la cause du bonheur dont on jouit ? Le bien-être nous paroît un état naturel ; son interruption nous trouble , nous agite ; le malheur nous instruit , étend nos idées , rend

notre ame inquiete & notre esprit actif, parce que la douleur nous fait chercher en nous-mêmes des forces pour la supporter, ou des ressources pour nous en affranchir.

Dès l'ouverture de la campagne, les préliminaires de la paix étoit avancés, les armées n'avoient ordre que de s'observer; vers le milieu de l'été, elles reçurent celui de se séparer, & nos troupes repassèrent les monts. Le marquis de Clémengis, resté malade à Turin, n'arriva à Paris qu'au commencement de l'automne. Après s'être acquitté de ses devoirs les plus pressants, il céda au desir de revoir l'objet de sa tendresse, & partit pour la riante habitation que sa générosité avoit rendue le domaine d'Ernestine.

Elle étoit seule quand on lui annonça le marquis. A son nom, elle poussa un cri de joie, se leva, courut à sa rencontre, lui fit mille questions, & laissa paroître ingénument tout le plaisir qu'elle sentoit de le revoir.

Ému, pénétré de cet accueil, M. de Clémengis resta un peu de temps sans parler; il considéroit Ernestine avec autant d'étonnement que de satisfaction; elle s'étoit toujours offerte à ses regards dans un négligé propre, mais simple, devant son éclat à sa fraîcheur, à la régularité de ses traits, à ses agréments naturels; ses charmes relevés par mille graces nouvelles, l'aisance de ses mouvements, la noblesse de sa figure, cette dignité imposante, dont l'innocence décore la beauté, inspirerent autant de respect que de surprise à M. de Clémengis : il crut voir

cette fille charmante pour la première fois ; elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avoit placée. Parée de ses dons, environnée de ses bienfaits , elle ne lui devoit point de reconnoissance , elle ignoroit ses obligations ; rien ne l'affervissoit , rien ne l'humilioit aux yeux d'un homme qui , loin d'oser lui vanter ses soins , craignoit de les laisser paroître , & s'interrogeoit souvent pour s'assurer s'il ne se trompoit pas lui-même au motif qui le portoit à les prendre.

Pendant plusieurs jours , le marquis conserva un air timide & embarrassé auprès d'Ernestine ; il hésitoit en la nommant sa maîtresse , il avoit peine à reprendre avec elle ce ton familier & gai de leurs premiers entretiens ; peu à peu sa position devint gênante. Avant son départ , occupé seulement du desir de plaire , incertain des sentiments qu'il inspiroit , le doute lui laissoit la force de cacher les siens. Mais voir Ernestine sensible , & n'oser le paroître lui-même ; lire dans ses yeux attendris les plus douces expressions de l'amour , & se taire ; quelle contrainte , quel supplice pour un amant passionné , qui goûtoit enfin un bien si long-temps souhaité , celui d'être aimé , véritablement aimé !

Sa fortune , dépendant encore d'une contestation difficile à terminer , la nécessité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritoit sa reconnoissance , le monde , les préjugés reçus , tout élevoit une barrière insurmontable entre Ernestine & lui. Il ne songeoit point à la franchir : l'honnêteté de

son cœur, la noblesse de ses principes, ne lui permettoient pas non plus d'avilir une fille estimable, de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avoit point exigés : s'arracher au plaisir de la voir, c'étoit un moyen de recouvrer sa tranquillité ; mais la dureté de ce moyen le révoltoit : si quelquefois il consentoit à s'affliger lui-même, à s'éloigner, la certitude d'être aimé l'arrêtoit. Comment se résoudre à chagriner l'aimable, la sensible Ernestine ! L'éviter, la fuir, elle qui dans la simplicité de son cœur s'attachoit tous les jours plus fortement à lui ! Que penseroit-elle d'un ami bizarre & cruel ? quelles seroient ses idées ? mépriseroit-elle son inconstance ? en seroit-elle touchée ? Oui, sans doute : il ne pouvoit se diffimuler que sa présence n'excitât la joie d'Ernestine. Ah ! comment l'en priver, quand elle étoit peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie ?

Cette dernière considération fut si puissante sur l'esprit de M. de Clémengis, qu'elle fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine ; elle n'aperçut en lui qu'un ami sincère, assidu, complaisant, empressé à lui préparer des amusements, & content d'être admis à les partager.

Les moments qu'ils passaient ensemble s'échappoient avec rapidité. Amants secrets, amis avoués, le desir de se plaire, de tendres soins, de délicates attentions, entretenoient le charme inexprimable de ce commerce intime & délicieux. Ernestine en goûtoit les douceurs sans crainte & sans inquiétude ;

mais un bonheur si grand devoit être cruellement troubié , & le temps approchoit où la perte de l'heureuse ignorance qui le lui procuroit , alloit le détruire.

Madame Duménil , peu capable de distinguer les caracteres , ne connoissoit ni les sentimens , ni les véritables intentions de M. de Clémengis. En s'engageant à seconder ses desseins , elle espéroit jouir des plaisirs qu'un amant prodigue rassembleroit autour de sa maîtresse ; une maison ouverte , un cercle nombreux , d'amusants soupers , des fêtes continuelles , offroient à son idée la plus riante perspective. Trompée dans son attente , elle prit de l'humeur ; elle se plaignoit au marquis de l'ennuyeuse retraite où elle vivoit , l'avertit qu'elle ne pouvoit la supporter plus long-temps , & menaça de quitter Ernestine , si elle passoit l'hiver à la campagne.

Le dessein de M. de Clémengis n'étoit pas de l'y laisser ; il avoit fait meubler une maison à Paris pour elle ; mais ne voulant point répandre sa jeune amie dans le monde , il se repentoit de s'être confié à une femme si peu raisonnable ; il falloit , ou la contenter , ou la séparer d'Ernestine. De nouvelles libéralités & beaucoup de condescendance appaisèrent madame Duménil ; elle revint à Paris , & conduisit Ernestine au fauxbourg Saint-Germain , dans une maison peu spacieuse , mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée , elle lui porta à sa toilette plusieurs bijoux à son usage & un écrin rempli de pierreries.

Ce présent toucha Ernestine comme une nouvelle preuve de l'attentive amitié de madame Duménil ; mais sa magnificence ne l'éblouit point ; elle commençoit à s'accoutumer à la richesse , à l'éclat ; & comme elle ne souhaitoit pas d'exciter l'envie , elle étoit bien éloignée de mettre à la possession de ces brillantes bagatelles , le prix que le commun des femmes y attache.

Madame Duménil la pressa de s'en parer ; & se rappelant que le marquis étoit à Versailles , elle se hâta de profiter de son absence pour mener Ernestine à l'opéra. Son projet étoit de lui inspirer le goût des plaisirs qu'elle-même préféroit , & de contraindre M. de Clémengis à lui laisser la liberté d'en jouir.

La nouveauté des objets attira toute l'attention d'Ernestine ; elle ne s'aperçut point qu'elle fixoit les regards d'une foule de spectateurs charmés de la voir , & surpris de ne pas la connoître. Une riche parure , peu de rouge , beaucoup de modestie , la figure décente de madame Duménil , l'air noble de sa jeune compagne , les firent passer pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attachèrent sur Ernestine ; en sortant de sa loge , elle se vit entourée & presque pressée , par l'indiscrette curiosité d'un essaim de ces importuns enfants , abandonnés trop-tôt à leur propre conduite , souvent embarrassés d'eux-mêmes , & toujours incommodes aux autres.

Parvenue au pied de l'escalier , où plu-

d'Ernestine.

ieurs femmes attendoient leurs
nestine reconnut parmi elles
Duménil, qu'elle croyoit encon-
gne : la voir, s'écrier, percer la fo-
à elle, l'embrasser, répéter Hen-
chère Henriette, ce fut l'effet d'un
ment si rapide, que sa compagne
le prévenir ni l'arrêter.

Henriette, embarrassée, loin de
aux caresses d'Ernestine, paroissoit
s'en défendre, la repoussoit dou-
songez-vous, mademoiselle ? est-ce
le lieu, lui disoit-elle ? Eh ! pourqu-
empressement après un si long ou-
rez-vous, je vous en prie : tout n-
à présent, & vous ne devez pas r-
perte d'une inutile amie.

La perte d'une amie, répéta
Eh, d'où vient, eh, comment
due ? Quoi, ma chère Henriette
m'aimez plus ? Vous avouez qu-
m'aimez plus ? Je vous plains, m-
le, dit Henriette ; c'est vous ai m-
c'est vous aimer autant que la dif-
tuelle de nos sentiments peut me
tre. Et la regardant d'un air attend-
& malheureuse, ajouta-t-elle fort
bien vous ? Quel éclat ! mais que
dommagement de celui de mon
ple, l'innocente élève de mon
dame qui l'accompagnoit, l'app-
pour sortir, elle la suivit, & lais-
étonnée, confuse & presque imm-
Madame Duménil n'avoit osé

de sa belle-sœur ; en retournant chez elle , un peu d'inquiétude lui faisoit garder le silence , elle attendoit qu'Ernestine pariât , & vouloit juger par ses discours , de ceux d'Henriette. Il lui paroissoit impossible qu'un entretien si court eût produit de grands éclaircissements : mais son amie se taisoit , soupiroit ; & la consternation où elle la voyoit , lui causoit un véritable embarras.

Occupée à se répéter les expressions d'Henriette , à en pénétrer le sens , Ernestine s'abymoît dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas d'en appercevoir une distincte & de s'y arrêter : Henriette me plaint , dit-elle , *tout nous sépare !* Les bienfaits dont vous m'avez comblée ont blessé ses regards ; *leur éclat ne convient point à l'élève de son frère ; malheureuse fille , s'est-elle écriée !* eh , d'où naît cette compassion si différente de celle que je lui inspirois autrefois ? Hélas ! j'ai toujours excité la pitié ; pourquoi ce sentiment m'humilie-t-il aujourd'hui ? Dès mes plus jeunes ans , abandonnée au soin de la Providence , recueillie par des mains bienfaisantes , j'ai dû ma subsistance & mon éducation à la généreuse amitié de madame Dufresnoi. Henriette , dépositaire de ses dernières bontés , n'a pas cessé de m'estimer en me les assurant ; pourquoi vos dons m'abaissent-ils à ses yeux ? En les recevant ai-je mal fait ? Oui , sans doute : le faste & la richesse ne me conviennent point ; cet éclat emprunté peut fixer les regards sur moi , rappeler ma première situation , por-

d'Ernestine.

ter l'envie à me la reprocher ;
peut-être n'est-il pas permis à
s'élever ; l'obscurité , la vie simple
est peut-être son unique partage
tant des bienfaits d'un ami , que
accepte au delà de ses besoins
être ridicule & méprisable.

Eh ! que vous importent les i
riette , répondit madame Dumé
dez-vous d'elle ? Cette fille ha
vere a-t-elle des droits sur vous
oseroit-elle vous blâmer d'accept
quand elle-même doit tout à l'aff
parente éloignée ? Vous m'avez e
désobligée en courant à sa ren
m'a toujours haïe ; mais depuis
mon frère , j'ai eu le plaisir de l
Elle vouloit se mêler de ma conc
sa vôtre ; mais en lui fermant m
tu m'affranchir de tyrannie. E
contre moi , je le fais : comment
neroit-elle de vous avoir rendu
sans la consulter sur les moyens
votre sort , sans lui confier des a
que l'austérité de ses principes le
rejeter ?

Vous avez fermé votre porte ?
s'écria Ernestine surprise ; eh ,
que m'apprenez-vous ? D'où vien
trer si fâchée , reprit madame
Qu'avez-vous donc à regretter ?
Prive d'une amie , ne la trouve
en moi ? Après ce que j'ai fait po
D'étonne de vous voir si attaché

tre : jouissez sans inquiétude de cette aisance *qui blesse les regards* de mademoiselle Duménil ; & si le hasard offre encore à vos yeux une personne si désagréable aux miens, évitez de lui parler ; vous me devez cette légère condescendance, & je l'exige de votre amitié.

Ernestine n'osa insister sur des explications qu'elle desiroit ; elle fut triste, agitée tout le soir : la nuit augmenta son inquiétude ; mille réflexions s'élevoient dans son esprit : pourquoi madame Duménil l'avoit-elle toujours assurée que sa belle-sœur étoit absente ? D'où naissoit une haine si décidée, si forte ? Pendant la vie de M. Duménil, elles ne se cherchoient pas, mais elles se voyoient assez souvent : comment Henriette se seroit-elle opposée à des arrangements avantageux pour son amie, elle qui avoit tant de fois souhaité d'être riche, & de partager sa fortune avec sa chère pupille ! On la traitoit de sévère, de hautaine. Ces épithètes convenoient-elles au naturel indulgent, à l'humeur douce de mademoiselle Duménil ? Ernestine entrevit du mystère dans la conduite de sa compagne ; un soupçon vague éleva sa défiance & lui inspira une sorte de crainte : cependant elle essaya de se calmer, de perdre le souvenir de cette rencontre, de donner à madame Duménil une preuve de son attachement & de sa reconnoissance, en se conformant à sa volonté. Mais comment supporter le doute où elle resteroit ? Elle avoit cru voir du mépris, de l'indignation, dans les yeux de made-

moiselle Duménil ; trompée par un faux rapport , son amie l'accusoit peut-être d'entretenir la mésintelligence entre sa sœur & elle : cette dernière pensée ranima le desir de faire expliquer Henriette ; & comme Ernestine ne s'étoit point accoutumée à résister aux mouvements de son ame , elle s'y abandonna , attendit le jour avec impatience , se leva dès qu'il parut , s'habilla simplement ; & déjà prête quand on entra chez elle , après s'être encore consultée , avoir hésité un peu de temps , elle demanda des porteurs , sortit seule , & se rendit chez Henriette.

Mademoiselle Duménil venoit de s'éveiller , quand on lui annonça une visite qu'elle étoit fort éloignée d'attendre. Eh , bon dieu ! cria-t-elle à Ernestine d'un air surpris , vous voir ici , vous , mademoiselle ! Quelle affaire si pressante peut donc vous y attirer ?

La plus intéressante de ma vie , répondit-elle ; je viens savoir si vous êtes encore cette amie autrefois si sensible à mon malheur , dont le cœur s'ouvroit à mes peines , dont la main essuyoit mes larmes. Si vous n'êtes point changée , pourquoi m'avez-vous affligée & presque offensée hier ? Si vous cessez de m'aimer , apprenez-moi comment j'ai perdu votre affection. Je me plaignois d'une longue négligence , d'un oubli surprenant ; me plaindrai-je à présent de votre injustice ? Et passant ses bras autour de son amie , la pressant tendrement , parlez , ma chère Henriette , dites-moi *ce qui nous sépare* , & pourquoi mon heureuse situation semble vous inspirer de la pitié.

Votre *heureuse situation*, répéta mademoiselle Duménil ! Si elle vous paroît *heureuse*, un léger reproche peut-il en troubler la douceur ? Mais quel dessein vous engage à me chercher ? pourquoi me presser de parler ? ne m'avez-vous pas entendue ?

Non, dit Ernestine ; que me reprochez-vous ? qu'ai-je fait ? en quoi *nos sentiments différent-ils* ? ma conduite vous paroît-elle blâmable ? Cette question m'étonne, reprit mademoiselle Duménil ; & la regardant fixement : osez-vous m'interroger avec cet air paisible sur un sujet si révoltant, lui dit-elle ? En vous écartant de vos devoirs, avez-vous perdu le souvenir des obligations qu'ils vous imposoient ? ne vous en reste-t-il aucune idée ? Vous rougissez, ajouta-t-elle, vous baissez les yeux : la pudeur brille encore sur le front noble & modeste d'Ernestine ; ah ! comment a-t-elle pu la bannir de son cœur ?

Je rougis de vos expressions, & non pas de mes fautes, dit Ernestine ; exacte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à suivre, je ne me reproche rien : cependant vous m'accusez : je me suis *écartée* de ces devoirs, j'en ai *perdu l'idée* ! Qui vous l'a dit ? Sur quoi le jugez-vous ?

Je ne vous aurois jamais soupçonnée de cette surprenante assurance, dit Henriette : mais cessons cet entretien ; ne me forcez point à m'expliquer sur les sentiments qu'il peut m'inspirer. Ah, mademoiselle, vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire,

bien entier, s'il ne vous reste pas même assez de décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez choisi !

Eh, mon dieu ! s'écria Ernestine toute en pleurs, est-ce une amie, est-ce Henriette, qui me traite avec tant de dureté ? Un état méprisable ! j'ai choisi cet état ! j'ai renoncé à la décence ! je l'ai sacrifiée à la richesse ! moi ? comment ? dans quel temps ? en quelle occasion ? Quoi, mademoiselle, vous osez m'insulter si cruellement ! vous osez m'imputer des crimes !

Mademoiselle Duménil, émue des larmes d'une jeune personne si long-temps chère à son cœur, ne put exciter sa douleur sans la partager : son indulgence naturelle la portoit à excuser Ernestine, à rejeter sur la belle-sœur l'égarement d'une fille simple & facile à séduire. Elle rêva un moment ; & prenant la main de son amie : soyez vraie, lui dit-elle ; répondez sans hésiter à mes demandes : quand je vous écrivis de Bretagne, pourquoi ne me donnâtes-vous point de vos nouvelles ? comment négligeâtes-vous mes avis pendant la maladie de mon frère ? Je vous offrois après sa mort un asyle décent & agréable, pourquoi le refusâtes-vous ? Enfin, pourquoi m'écrivit-on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite ?

En satisfaisant à ces questions, Ernestine découvrit à mademoiselle Duménil, qu'elle-même se croyoit en droit de l'accuser de négligence. Henriette vit qu'on avoit tendu des pièges à son amie ; elle ne douta point

que, d'intelligence avec le marquis de Clémengis, madame Duménil n'eût soustrait à la connoissance d'Ernestine, des lettres capables de l'éclairer sur les dangers de sa situation. Elle soupira, s'attendrit. On nous a trompées l'une & l'autre, dit-elle; deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile; ils ont basement profité des circonstances, de mon éloignement, de votre crédulité. Mais où nous conduit cette triste certitude? Vous vous trouvez heureuse! Quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes? Après avoir goûté les douceurs de l'opulence, est-il facile de s'en priver? Pourriez-vous renoncer au marquis de Clémengis, à ses bienfaits intéressés; fuir, mépriser haïr cet homme vil?... Renoncer à lui! le fuir! le mépriser! s'écria Ernestine. Quels noms osez-vous lui donner? Eh! pourquoi le fuir? qu'a-t-il fait? par où mérite-t-il d'exciter l'horreur qu'il vous inspire?

Vous m'embarrassez, reprit Henriette; comment mes discours vous causent-ils tant de surprise? ne recevez-vous pas les visites de cet homme? ne passe-t-il pas une partie du jour dans votre appartement? d'autres personnes y sont-elles admises? êtes-vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant? Si vous aimez le marquis de Clémengis, si la seule idée de vous séparer de lui vous révolte, vous arrache un cri de douleur, que venez-vous donc faire ici? Apprenez-moi le sujet de cette étrange démarche : prétendez-vous excuser votre conduite, me contraindre

contraindre à l'approuver ? Que voulez-vous ? que me demandez-vous ? pourquoi me cherchez-vous ?

Un commerce déshonorant , répéta Ernestine ! Eh , depuis quand l'amitié déshonore-t-elle l'objet qui la fait naître , l'excite & la partage ? Personne n'est admis dans mon appartement : eh ! qui chercheroit à me voir ? Le marquis de Clémengis est ma seule connoissance , mon unique ami. Elevée loin du monde , accoutumée à m'occuper , je n'ai point encore senti le besoin de me distraire , de me fuir moi-même , ni le desir de former des liaisons. Madame Duménil , autrefois si répandue , depuis l'instant où elle est rentrée dans ses biens , s'est éloignée de ses amis , n'a plus songé. . . . Rentrée dans ses biens , elle ! interrompit Henriette : de quels biens me parlez vous ?

Ernestine conta alors l'histoire que madame Duménil lui avoit faite à la campagne ; & sans s'appercevoir de la surprise d'Henriette : vous me reprochez mon affection pour le marquis de Clémengis , ajouta-t-elle ; s'il vous étoit connu , vous l'approuveriez : oui , l'idée de ne plus le voir me révolte ; elle blesse mon cœur ; une douce intimité s'est établie entre nous ; elle fait mon bonheur , & sans doute le sien. La présence de cet homme aimable inspire je ne sais quel sentiment délicieux , dont le charme est inexprimable : dès qu'il est près de moi , je me trouve heureuse ; je lis dans ses yeux qu'il est content aussi ; & j'aime à penser qu'il

même mouvement cause ses plaisirs & les miens.

Henriette joignit les mains , leva les yeux au ciel : mon dieu , s'écria-t-elle , ai-je bien entendu ! Queile espérance s'élève dans mon cœur ! Cet aveu , son ingénuité..... O ma chere Ernestine , es-tu encore innocente ? Dans le transport vif & tendre de sa joie , elle pressoit sa charmante amie contre son sein. Non , disoit-elle , non , Ernestine n'avoueroit point un coupable attachement avec cette liberté ; elle est trompée , elle n'est pas séduite ; il est temps , il est encore temps de la sauver du danger où sa crédulité l'expose.

Des questions suivies , des réponses positives , amenerent enfin l'éclaircissement que toutes deux desiroient. La conduite du marquis étonnoit mademoiselle Duménil ; elle lui paroissoit singuliere , mais elle connoissoit trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Ernestine , en apprenant d'elle où cette conduite pouvoit la guider ! Eh quoi , des soins si tendres , des bienfaits si grands , répandus sur elle avec tant de profusion & de secret , tendoient à lui ravir un bien dont la richesse & la grandeur ne pourroient jamais réparer la perte !

Mademoiselle Duménil , entrant alors dans des détails nécessaires à ses desseins , s'étendit sur la façon de penser libre & inconséquente des hommes , sur la contrariété sensible de leurs principes & de leurs mœurs. O ma chere amie ! vous ne les connoissez pas , lui

disoit-elle, ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe *timide* & *foible* ; cependant eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité, & profitent de sa foiblesse : ils ont fait entr'eux d'injustes conventions, pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire ; ils leur ont imposé des devoirs ; ils leur donnent des loix ; & par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes ; ils les pressent de les enfreindre, & tendent continuellement des pieges à ce sexe *foible*, *timide*, dont ils osent se dire le conseil & l'appui.

Ah ! ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes insensés, s'écria Ernestine ; ne lui supposez point de cruelles intentions ; jamais il n'a formé l'horrible projet de me séduire, de me rendre méprisable & malheureuse : non, son affection est aussi pure que la mienne. Ah ! si vous le voyiez, si vous lui parliez.... Eh bien, interrompit mademoiselle Duménil, je le verrai, je lui parlerai. Je souhaite que son amitié soit innocente & désintéressée : mais en le supposant, comment excuser l'imprudence de sa conduite ? En vous engageant à vivre dans une terre dont il venoit de faire l'acquisition, ne vous a-t-il pas exposée à paroître dépendante de lui ? En vous déroband à tous les regards, ne laissoit-il pas croire que vous existiez pour lui seul ? Il vous cachoit ses bienfaits ; mais pouvoit-il les cacher aux autres ? Madame Duménil est-elle inconnue ? ignore-t-on ses facultés ? Ses anciennes amies,

surprises de ne plus la voir, ont voulu pénétrer le mystère de sa retraite; elles l'ont découvert, elles ont parlé depuis le retour du marquis. Quelles idées se seront élevées dans l'esprit de vos valets, des siens? Idées grossières, mais malignes, étendues, & dont la communication est prompte. Moi-même ne vous ai-je pas cru coupable? M. de Clémengis est votre ami, dites-vous? Non, Ernestine, non, il ne l'est pas : l'homme qui sacrifie notre réputation à son amusement, à ses plaisirs, est-il donc un ami? a-t-il donc une *affection pure*? Mais vous pleurez, continua-t-elle, vous gémissiez, vous ne m'écoutez point.

Je ne vous ai que trop entendue, dit Ernestine; vous venez de détruire la paix de mon âme, tout le bonheur de ma vie! Ah, pourquoi dissipez-vous une si flatteuse illusion? Et cachant son visage inondé de larmes, dans le sein de son amie : ô ma chère Henriette, pardonnez-moi, lui criait-elle, pardonnez ma douleur, souffrez qu'elle éclate : je ne puis applaudir à votre raison, je ne puis être reconnoissante de vos bontés. Ah, falloit-il m'éclairer! mon erreur même rendoit si heureuse! Que je hais le monde, ses usages, ses préjugés, ses malignes observations! Que dois-je à ce monde où je ne vis point? Quoi, faudra-t-il immoler mon bonheur à ses fausses opinions? Eh, que m'importent ses vains, ses téméraires jugements, quand je suis innocente, quand mon cœur ne se reproche rien?

[illegible]

Que je suis malheureux ! Je crains d'en être :
qu'un instant ait perdu de trouble & d'amer-
tume dans mon cœur ! Oserait-il pour moi
la honte & les remords ? O ma chère Hen-
riette, ne méprisez pas votre amie ; ne vous
offensez pas de mes plaintes : je suis faible,
& peut être injuste ; la douleur oppresse mon
cœur, abat mes esprits, je ne me connais plus.
Ne me dites point de retourner chez moi :
celui qui m'a trompée, je me livre à vous, à vos
cousens, à vos lumières, à votre amitié. Ah !
je ne regrette point l'absence au je vivais,

[illegible]

« Mais si le malheur vient à se déclarer, si la mort s'abat sur l'un de nous deux, par le fatal éclaircissement que vous venez de lui donner ! »

Mademoiselle Darnay, un peu embarrassée de cette espèce de reproche, ne voulut pas laisser penser à M. de Clemengis, qu'un zèle officieux ou indifférent l'eût engagée à pénétrer le fond d'une intrigue où il étoit intéressé. Elle lui apprit la rencontre qu'elle avoit faite la veille, & ne lui cacha rien de ce qui venoit de se passer entre Ernestine & le

Je consens à vous laisser connoître tous mes secrets, mademoiselle, reprit le marquis; je ne conteste point vos droits sur une jeune personne dont vous avez pris soin pendant plusieurs années. En la retirant d'un état au dessous de la médiocrité, j'ai voulu faire pour la beauté modeste & sans appui, ce que mes pareils font tous les jours en faveur de la bassesse, du vice & de l'impudence. Votre amie ne jouit point d'une opulence passagere; elle est riche, libre & indépendante. Ayant joué tout l'hiver d'un bonheur constant, tenté la fortune sans pouvoir la laisser, avant de partir pour l'Italie je me trouvois une somme considérable, dont rien ne m'empêchoit de disposer; je la destinai à changer le sort de l'aimable élève de votre frere: mon dessein étoit de vous la remettre; mais votre départ me força à prendre d'autres mesures. Dirigé par madame Duménil, je déposai une partie de la fortune d'Ernestine chez l'homme public où vous-même, mademoiselle, aviez placé ses premiers fonds; la terre qu'elle habitoit lui appartient; elle est acquise sous son nom, & par les soins de cet honnête homme: si j'ai caché les miens à votre jeune amie, c'est par un sentiment dont vous ne pouvez me blâmer. Vous savez tout à présent, jugez-moi, mademoiselle, & daignez me dire si le mystere de ma conduite vous paroît criminel, si j'ai mérité qu'Ernestine me demande, êtes-vous un homme perfide?

Henriette rêva un moment; la noble fran-

4722-10

ché de M. de Cambrésis. A l'égard
 amour il rendit, à ce point, que
 soit on sent ment à l'égard
 de, ou elle vint de l'âme
 en avoit jamais contre
 mercoit à regarder l'âme
 une sorte de vénération; et
 rose a s'assurer si elle de
 con entriez vous, mon
 la. Ser jour Ernestine de
 le couvent où j'ai de l'âme
 fort?

Ah, qu'elle en jouisse !
rencontrer heureuse, s'écria M.
L'ai-je obligée pour la contraindre ?
mademoiselle, non, je vous le jure.
est libre, elle est indépendante. Si
préférer, si j'osais me croire des droits sur
elle.

Mademoiselle Duménil se leva avec vaité, courut dans son cabinet, fit ouvrir la porte par la main; & la conduisant au bras de M. de Clemengis : remerciez votre amice, votre généreux protecteur, lui dit-elle, vous ne devez pas rougir de ses bienfaits, vous n'en avez rien à craindre : peut-être n'étiez-vous pas née pour en accepter; mais les dons de l'amitié n'avilissent jamais. Par une reconnaissance vive & constante, montrez l'amique votre heureux fort vous donne.

Ernestine avait tout entendu, pénétrée d'un tendre sentiment qu'elle n'osait faire éciater, ses larmes furent assez long tems la seule expression de son cœur. Mademoiselle P 13

Duménil prévient de peu de jours, lui dit le marquis, une proposition que je m'apprêtois à vous faire : les plaintes continuelles de madame Duménil, son obstination à vouloir vous répandre dans le monde, alloient me forcer à vous prier de la quitter ; votre amie m'épargne une explication dont je me sentoais embarrassé ; je redoutois l'instant où je vous parlerois, & plus encore les suites d'un éclaircissement que je balançois à vous donner. Mais pourquoi pleurez-vous, lui demanda-t-il d'un ton tendre ? auriez-vous de la répugnance pour l'asyle qu'on vous propose ?

Eh, monsieur, dit Ernestine, pourrois-je ne pas aimer l'asyle que vous me choisissiez ? Je suivrai les conseils de mademoiselle, je me soumettrai aux loix que vous daignerez m'imposer ; elles feront à jamais la règle de ma vie. Vous imposer des loix, moi, ma chere Ernestine, s'écria le marquis ! Quel langage ! Puis-je l'entendre sans douleur ! Et s'adressant à Henriette : & je vous en prie, mademoiselle, lui dit-il d'un air touché, triste même ; & je vous en prie, engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté.

Ernestine lui tendit la main, voulut parler ; mais la crainte de voir le marquis pour la dernière fois, ferroit son cœur, & lioit sa langue. Quelques mots coupés par ses soupirs, découvrirent sa pensée à M. de Clémengis. Il en fut ému, attendri ; il prit sa main, la pressa doucement, la baisa : nous ne nous séparerons point, lui disoit-il, je vous visite-

rai souvent, vous me serez toujours chère, vous m'occuperez sans cesse ; sèche^z vos pleurs, levez ces yeux charmants sur deux personnes dont vous êtes si véritablement aimée, accordez-moi la douceur de m'applaudir, à ceux de votre amie, de n'avoir rien permis à mes desirs, qui vous oblige à les baisser devant elle.

Mademoiselle Duménil se joignit au marquis pour consoler Ernestine : ils prirent de concert toutes les mesures capables de rendre la nouvelle situation de cette aimable fille aussi agréable que paisible. Elle-même choisit l'abbaye de Montmartre, & demanda à s'y retirer. Le marquis se chargea de lui envoyer à l'instant sa femme de chambre, le seul domestique qu'elle vouloit garder, & la débarrassa du soin d'avertir madame Duménil d'une si brusque séparation. A sa prière, Henriette consentit à recevoir chez elle les effets les plus précieux d'Ernestine, d'où on les transporterait ensuite à l'abbaye. Elle accepta la régie des biens de son amie, & l'offre que lui fit le marquis d'en remettre les titres entre ses mains.

En se prêtant à ces arrangements, qui alloient lui ravir la liberté de voir Ernestine à tous les moments du jour, M. de Clémengis s'efforçoit de paroître tranquille ; mais peu accoutumé à déguiser les mouvements de son ame, ses regards découvroient le trouble & l'agitation d'une passion inquiète. Il prit les mains d'Ernestine, & la regardant avec une tendresse inexprimable : ô ma charmante

amie, lui dit-il, n'oubliez jamais un homme qui a pu passer tant d'heures auprès de vous, & réprimer une ardeur dont l'objet & la vivacité lui offroient une excuse si naturelle. Je vous aime, vous l'ignoriez; il m'est doux de vous le dire, de vous le répéter. Oui, je vous aime, je vous adore. Combien il m'en a coûté pour vous le taire si long-temps! Je m'applaudis de vous avoir respectée. Mais mes desirs étoient grands, plus l'innocence & la sensibilité de votre cœur me présentent l'idée flatteuse d'un triomphe assuré, plus la victoire que j'ai remportée sur moi-même est satisfaisante. Si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre, à ma solide amitié, accordez-moi la récompense d'un effort si difficile, d'une retenue si constante; cessez de vous affiger, dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez; que je n'en apperçoive plus de traces dans ces yeux chers. Ah! vous le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine.

Sans attendre sa réponse, le marquis prit alors congé de mademoiselle Dumenil : il sortoit, quand revenant à elle, il lui demanda d'un ton timide, s'il lui seroit permis de la revoir. Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignoit une sévérité, souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable; elle ne croyoit pas devoir priver le marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant, qu'elle recevroit ses visites avec plaisir.

[illegible]

amie, lui dit-il, n'oubliez jamais un homme qui a pu passer tant d'heures auprès de vous, & réprimer une ardeur dont l'objet & la vivacité lui offroient une excuse si naturelle. Je vous aime, vous l'ignoriez; il m'est doux de vous le dire, de vous le répéter. Oui, je vous aime, je vous adore. Combien il m'en a coûté pour vous le taire si long-temps! Je m'applaudis de vous avoir respectée. Plus mes desirs étoient grands, plus l'innocence & la sensibilité de votre cœur me présentoient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré, plus la victoire que j'ai remportée sur moi même est satisfaisante. Si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre, à ma solide amitié, accordez-moi la récompense d'un effort si difficile, d'une retenue si constante; cessez de vous affliger, dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez; que je n'en apperçoive plus de traces dans ces yeux chéris. Ah! vous le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine.

Sans attendre sa réponse, le marquis prit alors congé de mademoiselle Duménil : il sortoit, quand revenant à elle, il lui demanda d'un ton timide, s'il lui seroit permis de la revoir. Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignoit une sévérité, souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable; elle ne croyoit pas devoir priver le marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant, qu'elle recevrait ses visites avec plaisir.

[illegible]

gloire : mes yeux sont ouverts , je vois tout ce qui nous sépare ; mais comment , mais d'où vient éprouve-t-on une douleur si vive en renonçant à un espoir qu'on n'avoit pas ?

Les caresses de mademoiselle Duménil , les visites du marquis , le temps , la raison , dissipèrent un peu le chagrin d'Ernestine : mais une douce mélancolie devint son humeur habituelle. Après un mois de séjour chez Henriette , elle entra dans le couvent : on lui avoit préparé un appartement commode & agréable , elle y découvrit par-tout les soins de son amant : une petite bibliothèque composée de livres choisis par le marquis , lui offrit un amusement utile & la facilité d'acquérir des connoissances. Elle continua de prendre des leçons de musique , s'occupa de la lecture , & ne négligea point un talent devenu précieux pour elle , par le plaisir qu'il lui donnoit de multiplier l'image de M. de Clémengis. Des traits si chéris se trouvoient retracés dans tous les sujets qui se présentoient à son imagination , & son cabinet se remplissoit des portraits de son amant.

Mademoiselle Duménil la visitoit souvent , le marquis l'accompagnoit quelquefois , mais il se permettoit rarement d'aller seul à l'abbaye. Depuis l'instant où il s'étoit déterminé à remettre Ernestine sous la conduite d'Henriette , il s'attachoit à combattre sa passion ; dans ses principes , il ne pouvoit la rendre heureuse , sans risquer le renverse-

ment de sa fortune, manquer aux égards dus à son oncle, même à une grande famille, dont il lui ménageoit l'alliance. On examinoit alors l'affaire ancienne & importante d'où ses espérances dépendoient; le jugement en étoit encore incertain. Si M. de Clémengis perdoit à la fois son procès & la faveur de son oncle, réduit à un revenu médiocre, forcé de quitter le service, d'abandonner la cour, de vivre loin du monde, savoit-il si ses desirs, assés blis par la possession, ne s'éteindraient pas? si la constance de ses sentiments rendroit ses plaisirs durables? si les douceurs de son mariage effaceroient le souvenir amer de tant de sacrifices faits à l'amour? Qui l'assuroit de penser long-temps comme il pensoit alors? Peut-être un jour, injuste dans ses regrets, cesseroit-il d'aimer l'innocente cause de sa ruine; peut-être oseroit-il l'accuser de sa propre imprudence, rejeter sur elle l'amertume de ses chagrins, la rendre malheureuse, lui ravir à jamais cette paix, ce bonheur que lui-même s'étoit plu à lui assurer.

Ces réflexions l'affermissoient dans la résolution de résister à son amour, de ne plus se permettre des soins qui l'entretenoient : il essayoit ses forces, se faisoit une violence extrême pour laisser passer plusieurs jours sans voir Ernestine, sans lui écrire; mais se reprochant bientôt cette apparente négligence, il couroit la chercher, s'enivroit du plaisir de la regarder; & lui trouvant un air triste, abattu, il s'accusoit de cruauté, se demandoit com-

ment il avoit pu l'affliger , élever un mouvement de douleur dans cette ame sensible.

La tendre fille n'osoit se plaindre de lui ; devenue timide , elle rougissoit de son trouble & s'efforçoit de le cacher ; mais ses regards languissans , ses soupirs , ses questions inquietes , découvroient la crainte de n'être plus aimée. Perdant de vue tous ses projets , le marquis s'occupoit uniquement du soin de la rassurer ; il s'abandonnoit à la douceur de lui parler de ses sentimens ; & lui rappelant ces temps où , libres de s'entretenir , ils passoient ensemble des heures si délicieuses , il sembloit lui reprocher d'avoir cherché des lumieres inutiles à son bonheur : ah ! pourquoi , pourquoi , lui disoit-il , avez-vous appris à me craindre , à vous défier de vous-même ?

Touchée de ces discours , attendrie par ses propres idées , Ernestine se taisoit , pleuroit , & regrettoit peut-être sa premiere simplicité. Trois mois s'écoulerent sans apporter aucun changement dans sa situation : au retour du printemps , le marquis se disposa à la quitter , pour se rendre à son régiment. L'un & l'autre sentirent vivement l'approche de cette séparation ; leurs adieux furent longs & tendres , ils pleurerent tous deux ; & loin de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins , ils se répéterent mille fois qu'ils s'aimeroient toujours.

Peu de temps après le départ de M. de Clémengis , Ernestine éprouva de l'ennui dans sa retraite : elle desira d'aller à la cam-

pagne, de revoir, d'être en cette agréable demeure, présent de son amant, son père, sa belle par ses soins. *Hernani* lui rappeloit qu'elle ne devoit pas y vivre seule. Cette difficulté connoissoit *Ernestine*, le hasard la leva; un événement de son bon cœur l'intéressa, lui fit trouver une compagne.

Madame de Ranci, âgée de trente six ans, belle encore, aimable & malheureuse, retirée depuis trois ans à l'abbaye, s'étoit attachée à montrer de la complaisance & de l'amitié à la jeune *Ernestine*; veuve & réduite à la plus grande médiocrité par des accidents fâcheux, il lui restoit seulement une petite rente sur un particulier. Cet homme, manquant de bonheur ou de conduite, dérangea ses affaires; pressé par ses créanciers, il prit la fuite, passa en Hollande, & livra *madame de Ranci* à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté.

Ernestine élevée, soutenue, enrichie par la tendre compassion de ses amis, se plaisoit à répandre sa libéralité sur tous ceux qui lui offroient l'image de son premier état; son cœur, toujours ouvert aux cris de l'indigent, cherchoit à rendre à l'humanité les secours qu'elle-même en avoit reçus.

Pénétrée du malheur de *madame de Ranci*, elle prit des mesures avec *mademoiselle Doménil*, pour faire passer sur la tête de cette femme désolée, le petit héritage de *madame Dufresnoi*; & ce qu'elle y ajouta remplaça sa perte & même étendit un peu son revenu. La reconnoissance se joignant à l'amitié dans

le cœur d'une femme honnête & sensible, elle sentit bientôt pour Ernestine les sentiments d'une tendre mère, reçut avec joie la proposition de s'attacher à son sort, de vivre toujours avec elle, & de l'accompagner dans sa terre, où elles se rendirent un mois après le départ de M. de Clémengis.

Ernestine revit avec transport ces lieux chers à son cœur; elle ne cachoit point à madame de Ranci la cause du plaisir qu'elle sentoît de les habiter; elle lui montrait les lettres du marquis, ses réponses, l'entretenoit de ses sentiments pour cet homme aimable, lui parloit de ses obligations, de sa reconnaissance, de sa tendresse, de la douceur qu'elle éprouvoit en pensant à lui; & quand son amie lui demandoit où devoit la conduire un amour si vif, quand elle l'interrogeoit sur ses espérances, des soupirs, des larmes interrompoient les effusions de son cœur; elle avouoit qu'elle n'en avoit point. Sans rejeter les conseils prudents de madame de Ranci, sans se révolter contre ses réflexions, elle l'écoutoit, convenoit de la justesse de ses observations, & lui laissoit voir qu'elles ne la persuadoient point; rien ne pouvoit l'engager à orbiter le marquis, à renoncer au plaisir de l'aimer, à la certitude de lui plaire.

Vers la fin de l'été, mademoiselle Duménil, prête à retourner en Bretagne, voulut, avant de partir, passer quelques jours chez Ernestine. En la quittant, elle lui recommanda de ne pas attendre M. de Clémengis

dans cette belle solitude, & ne s'y laissa qu'après avoir obtenu d'elle une promesse de rentrer bientôt au couvent.

Cette parole, donnée à mademoiselle Damiénil, embarrassa bientôt la mère & tendre Ernestine. Le marquis avait rêvé; il se conjuroit de rester chez elle, de passer l'hiver à la campagne, de lui permettre de la revoir encore avec une liberté dont elle ne devoit pas craindre qu'elle abusât. La présence de madame de Rancé suffisoit, disoit-il, pour la rassurer contre de malignes observations; la même prière se renouveloit dans toutes ses lettres; il la pressoit avec ardeur, il sembloit que tout son bonheur dépendît d'obtenir d'elle cette grâce.

La foible Ernestine ne put se défendre de lui accorder une faveur si vivement demandée : je lui dois tout, disoit-elle à madame de Rancé, ne ferai je rien pour lui ? En résistant à ses desirs, je m'accuse d'ingratitude. Est ce à moi de l'affliger ? Ah ! dans tout ce que l'honneur ne me défend pas, pourquoi ne céderois-je point à ses volontés ? Pourquoi sacrifierois-je à la crainte d'être injustement soupçonnée, la douceur véritable de lui causer de la joie ? Vous me soutiendrez contre moi-même, vous daignerez remplir à mon égard les devoirs d'une mère tendre & vigilante, vous ne me quitterez point ; témoin de ma conduite, vous me justifierez auprès d'Henriette. Eh ! que m'importe le reste du monde ? L'estime de mes amis, la mienne, suffit à ma tranquillité. Madame de Rancé

combattit en vain une résolution déterminée, & M. de Clémengis eut le plaisir de retrouver Ernestine à la campagne, & de s'assurer qu'il devoit sa complaisance à l'amour.

Il en jouit pendant plusieurs jours, sans paroître porter ses idées au delà du bonheur qu'il s'étoit promis : mais un amour avoué peut-il se contenir dans les bornes étroites que l'amitié prescrit ? Un desir satisfait élève un desir plus ardent encore ; les souhaits se multiplient, les vœux s'étendent ; une grâce reçue ouvre le cœur à l'espérance d'une grâce plus grande ; l'espace immense qui sembloit éloigner un point à peine aperçu, disparaît insensiblement, & la pensée se fixe sur l'objet qu'on osoit même entrevoir.

Libre de prolonger ses visites, de passer une partie du jour auprès d'Ernestine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La présence continuelle de madame de Rancie le gênoit, & son attention à ne pas quitter sa jeune amie la rendoit insupportable à ses yeux. Falloit-il accoutumer cette femme à vous suivre avec tant d'affectation, disoit-il à Ernestine, à ne jamais vous perdre de vue ? Exigez-vous d'elle cette importune assiduité ? Me craignez-vous ? Avez-vous cessé de m'estimer ? Quoi, des précautions contre moi ! Est-ce vous, est-ce Ernestine qui me laisse voir une défiance injurieuse ? Que de froideur, de réserve ! Non, votre amitié n'est plus aussi tendre. Ah, qu'est devenu ce temps, cet heureux temps, où dans

ces mêmes lieux, & se voyant en danger
de mes pas avec les autres, elle se
bras s'appuyant sur le bras de son
cousin, ensemble ils se promenoient
bois où vous vous promenez. Mais
ame, il est content de vous voir.

Ces reproches, ces larmes, ces
nétoient son cœur. Elle se voyoit
mes, & jamais elle ne se voyoit
supportoit la tristesse de son cœur
tiens, avec une patience digne d'un
gns du marquis, & de son cœur.
élevaient des craintes, & de son cœur
trembloit pour des craintes. Je ne
vous importunera point, & de son cœur,
les yeux baignés de larmes. Elle se voyoit
à se repentir d'une confiance d'autant
n'avoit point prévu les larmes. Mon
dence vient d'irriter une passion long-temps
réprimée, répétait-elle à madame de Ran-
ci; je n'en connois encore que les dou-
ceurs, j'en éprouve à présent toutes les am-
tumes. Cette femme, alarmée du danger de
la jeune ame, la pressoit de retourner à
Montmartre. Ennui ne y eût rien dit, mais
avant de partir, elle écrivit à M. de Clemen-
gis, & lui envoya sa lettre par un exprès, à
l'instant même où elle rentrait au couvent.
Il l'ouvrit avec empressement, & sa surprise
fut extrême d'y trouver ces paroles.



Lettre d'Ernestine.

“ Quelle douleur pour moi, monsieur,
,, d’exciter vos plaintes, de m’accuser de
,, toutes vos peines, de me reprocher l’état
,, affreux où vous êtes ! Eh quoi, c’est donc
,, moi qui vous afflige ! Puis-je le croire,
,, puis-je m’en assurer, quand votre bonheur
,, est l’objet, l’unique objet de tous les vœux
,, de mon cœur ? Hélas, par quelle fatalité
,, ce bonheur semble-t-il dépendre aujour-
,, d’hui de l’égarement d’une fille que vous
,, respectiez autrefois ! Soyez juge dans vo-
,, tre propre cause, dans la sienne, & pro-
,, noncez entre votre cœur & le mien.
,, Ma réserve vous blesse ? Eh, monsieur,
,, m’est-il permis de vous traiter encore avec
,, une familiarité dont mon ignorance étoit
,, l’excuse ? Pendant long-temps j’osai vous
,, regarder comme un frère chéri : l’extrême
,, différence de nos fortunes ne me frappoit
,, point ; dans ce temps heureux, rien n’ar-
,, rêtoit les témoignages de mon innocente
,, affection. Je ne suis point changée : ah !
,, pourquoi vous obstinez-vous à penser que
,, je le suis ? Ce n’est pas vous, monsieur,
,, c’est moi-même que je crains. Je suis jeu-
,, ne, je vous dois tout ; je vous aime, oui,
,, monsieur, je vous aime, je le dis, je le
,, répète avec plaisir, je ne rougis pas de
,, vous aimer. Le premier instant où vous
,, parûtes à mes yeux, fit naître cette ten-
,, dresse que le temps a rendu si vive : senti-
,, ment

„ ment cher à mon cœur, le seul qui m'at-
„ tache à la vie. Tant de bienfaits si géné-
„ reusement répandus sur moi, m'assuroient
„ un sort paisible; mais l'amour que vous
„ m'inspiriez faisoit mon bonheur, mon
„ souverain bonheur ! Penser sans cesse à
„ vous, m'occuper du soin de conserver vo-
„ tre amitié, de mériter l'estime de mon
„ respectable ami, vous voir quelquefois,
„ lire dans vos yeux que ma présence exci-
„ toit votre joie, c'étoit pour moi le bien
„ suprême ! Une félicité si grande est-elle à
„ jamais détruite ? Ne m'e la rendrez-vous
„ point ? Non, il n'est plus en votre pou-
„ voir de me la rendre !

„ *Vous ne m'importunerez pas long-temps ?*
„ Quelle cruelle expression ! Je ne puis sup-
„ porter la certitude de faire votre mal-
„ heur ; elle pénètre mon ame, elle déchire
„ mon cœur. En me retirant, en abandon-
„ nant les lieux où je vous voyois sans con-
„ trainte, j'ai suivi des conseils prudents :
„ mais je ne vous suis point, je ne prétends
„ pas élever une barrière entre vous & moi.
„ Prête à quitter cet asyle, si vous le vou-
„ lez, je sou mets ma conduite à votre dé-
„ cision.

„ Si, pour sauver vos jours, il faut me
„ rendre méprisable, renoncer à mes princi-
„ pes, à ma propre estime, peut-être à la
„ vôtre, je ne balance point entre un inté-
„ rêt si cher & mon seul intérêt. Ordonnez,
„ monsieur, du destin d'une fille disposée,
„ déterminée à tout immoler à votre bon-

113
 " Mais avant d'accepter un si grand
 " bien, permettez-moi de remettre dans
 " vos mains tous les dons que vous m'avez
 " fait. Les garder, en jouir, ce seroit laisser
 " croire que vous m'aviez enrichie pour
 " ne perdre; au moins au moins votre hon-
 " neur, une égale partie du mien; qu'on
 " ne m'impute jamais la bassesse d'avoir reçu
 " le prix de mon innocence. A ces condi-
 " tions, monsieur, la tendre, la malheu-
 " reuse Ernestine tiendra la conduite que
 " votre réponse lui prescrira. „

Ah, grand dieu! s'écria le marquis en
 frissonnant de lire, ai-je pu porter cette fille
 charmante à m'écrire ainsi? Quelle étrange
 proposition! Mais que de bonté, de tendres-
 se, de générosité dans cet abandon de ses
 principes, d'elle-même! Aimable Ernestine!
 qui, moi, je t'avilirois? j'abuserois de ton
 amour, de ta noble confiance?... Ah! tu
 n'as rien à craindre de ton amant, de ton
 ami, de ton reconnoissant ami. Périssent l'hom-
 me injuste & cruel, qui ose fonder son bon-
 heur sur la condescendance d'une douce,
 d'une sensible créature, capable de s'oublier
 elle-même pour le rendre heureux!

M. de Clémengis se hâta de répondre à
 l'inquiete Ernestine. L'agitation de ses es-
 prits, l'attendrissement de son cœur, ne lui
 permirent pas de mettre beaucoup d'ordre
 dans sa lettre. Il la remercioit d'une preuve
 si extraordinaire de ses sentiments; il s'en
 plaignoit aussi, lui reprochoit doucement de
 l'avoir soupçonné d'un dessein qu'il ne for-

moit pas. Ah, comment avez vous pu croire, lui disoit-il, que votre ami vouloit être votre tyran? Si terminoit sa lettre par des expressions tristes & vagues, elles sembloient annoncer sa visite pour le soir; il promettoit une confidence, elle expliqueroit ce qu'il n'osoit lui dire en ce moment, ce qu'il se trouvoit malheureux, bien malheureux, de devoir lui apprendre.

Ernestine étoit avec madame de Ranci, quand on lui apporta la lettre de M. de Clémengis; elle la prit en tremblant, la tint long-temps sans oser l'ouvrir; une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Voilà l'arrêt de mon destin, dit-elle; ô madame de Ranci! si vous saviez..... Qu'ai-je fait! Que me dit-il! Je suis perdue!

Cette femme ignorant le sujet de sa terreur, s'étonnoit de la consternation où elle la voyoit. Ernestine rompit enfin le cachet; & portant des regards timides sur ces caracteres chéris, des larmes de joie inonderent bientôt cette lettre consolante; elle la pressa contre son cœur, la baisa mille fois. O mon respectable ami, pardonne-moi, répétoit-elle! Non, je ne devois pas te soupçonner. Découvrant alors à madame de Ranci la cause de son effroi, elle fit passer dans l'ame de son amie une partie des mouvements qui affectoient la sienne.

En relisant la lettre du marquis, Ernestine recommença à s'inquiéter. Eh! que doit-il donc m'apprendre, demandoit-elle à madame de Ranci? Il veut me quitter peut-

être, renoncer à me voir; tout m'annonce une triste séparation. Que signifient ces expressions : *quand je vous disois*, je ne vous importunerai plus, j'étois bien éloigné de vouloir élever dans votre esprit ces idées funestes où je vois trop qu'il s'abandonnoit. J'ai cherché, j'ai fui l'occasion de vous dévoiler le sens de ces paroles. Hélas! ma chere Ernestine, quelle triste confiance ai-je à vous faire! quel sacrifice mon devoir exige! Il ne m'est plus permis de vivre pour moi-même; il ne m'est plus permis d'espérer d'être heureux. Ah! je vais le perdre, s'écrioit-elle, mon cœur me le dit. Eh! d'où vient ne peut-il vivre heureux, & me voir, & m'aimer? Comment un même sentiment produit-il des effets si différents? Mon amour est un bonheur si grand pour moi! Faut-il que le sien trouble la douceur de sa vie!

Elle attendit impatiemment l'heure où elle croyoit recevoir la visite de M. de Clémengis. Le temps s'écouloit lentement au gré de ses desirs; le jour finit, & son inquiétude augmenta. Le lendemain à son réveil, on lui présenta une lettre du marquis : elle déchira l'enveloppe avec précipitation; & cherchant avidement la confirmation de ses craintes, elle la trouva dans ces paroles.

Lettre de M. de Clémengis.

“ O ma chere Ernestine! après la preuve
,, touchante que vous venez de me donner
,, de vos sentiments, puis-je, sans expirer
,, de douleur, vous annoncer mon départ,

[illegible]

Le malheur de ma vie est prêt à se terminer. Mieux vaut pour moi en finir avec ce monde qui m'a tant fait souffrir, que continuer à me faire torturer par la mort d'un être si cher à mon cœur. Dans une heure je pars avec un ami, et me rends à une terre où la mortification de Saint-André nous attend. Sans le vouloir, main du ciel veut; on va nous priver l'un à l'autre; on nous unira bientôt. Que nous console, sans s'embarrasser si nos cœurs sont disposés à se donner tout, ma chère Ernestine, je vais me voir, me

„ lier à jamais ! Et ce n'est point à vous !...

„ Je croyois jouir plus long-temps de
„ ma liberté. On devoit attendre la décision
„ du parlement. L'incertitude de mes droits
„ sur une riche succession, sur d'immenses
„ arrérages, retardoit le consentement du
„ maréchal de Saint-André. La libéralité de
„ mon oncle me désole en ce moment, une
„ donation m'assure tous ses biens, je n'ai
„ plus d'espoir.

„ Vous prierai-je de m'oublier ? Non,
„ oh, non, je ne puis souhaiter d'être oublié
„ de vous, je ne puis désirer de vous ou-
„ blier ; vous serez toujours présente à mon
„ idée, toujours chère à mon cœur ; je pen-
„ serai sans cesse à vous, je vous écrirai ; je
„ vous entretiendrai de mon estime, de
„ mon amitié, & malgré moi peut-être,
„ de ma tendresse ; je ne vous la rappellerai
„ point pour vous presser de la partager en-
„ core, mais pour vous prouver que le
„ temps ne peut ni l'affoiblir ni l'éteindre.
„ Vivez paisible, vivez heureuse ; que le
„ souvenir d'un sincère, d'un véritable,
„ d'un constant ami, vous arrache quelque-
„ fois un soupir : mais que ce soupir soit
„ tendre, & non pas douloureux... Je ne
„ puis retenir mes larmes ; elles s'échappent
„ de mes yeux, elles effacent ce que j'écris :
„ Ô ma généreuse amie, vous en répandrez
„ sans doute. Puissent-elles n'être pas aussi
„ amères que les miennes ! Je vous aime, je
„ vous adore, je vous suis, je vous perds, je
„ suis le plus infortuné de tous les hommes. „

De quels mouvements cette lecture agita le cœur de la sensible Ernestine ! Elle l'interrompit cent fois pour laisser un libre cours à ses pleurs , à ses soupirs , à ses gémissements. Il part , disoit-elle , il me fuit ; je ne le verrai plus ! Il va s'unir à l'heureuse épouse qu'on lui destine. Il me dit de vivre *paisible, heureuse*. Ah , comment serois-je paisible loin de lui , heureuse sans lui ! Elle passa tout le jour à s'affliger , à se plaindre du marquis. Quelle dureté , s'écrioit-elle ! a-t-il pu partir sans me voir , sans me parler , sans mêler ses larmes avec les miennes ! Elle pleuroit , elle écrivoit , déchiroit ses lettres commencées , s'abymoît dans sa douleur , reprenoit sa plume & la quittoit encore. Son agitation , la violence de ses transports l'accablèrent enfin ; elle fut malade , abattue , languissante pendant plusieurs jours : mais les lettres du marquis , les représentations de madame de Ranci , le retour de mademoiselle Duménil , ses soins , son amitié ramenerent un peu le calme dans son ame. Elle s'accoutuma à se dire , à se répéter que jamais elle n'avoit rien espéré ; elle cessa de se plaindre de son sort ; elle voulut s'y soumettre , & chercha dans sa raison la force de supporter ses peines avec résignation.

Deux mois s'écoulèrent , pendant lesquels le marquis de Clémengis écrivoit régulièrement à son aimable amie. Il ne lui disoit point si ses nœuds étoient serrés , elle n'osoit le demander , elle craignoit de l'apprendre : mais elle devoit bientôt être éclaircie du

destin de M. de Clémengis, & sentir par une triste expérience, combien on éprouve de douleurs pendant le cours de ces attachements trop tendres, où le cœur se livre avec tant de plaisir, qui lui paroissent la source d'un bonheur si vif & si constant.

Une parente de mademoiselle Duménil se marioit à la campagne, environ à dix lieues de Paris. Elle épousoit un homme fort riche : comme il avoit long-temps désiré l'heureux moment d'être à elle, cet amant comblé de joie, vouloit rendre ses noces brillantes, & préparoit des fêtes pour les célébrer. Henriette, invitée à partager les plaisirs qu'on se promettoit de goûter dans des lieux consacrés à l'amusement, exigea de la complaisance d'Ernestine qu'elle l'accompagnât dans ce court & agréable voyage. Elle s'en défendit ; mais elle céda enfin aux instances de son amie. Avant de partir, elle chargea madame de Ranci de lui envoyer ses lettres par un exprès : mais plusieurs jours s'écoulerent sans qu'Ernestine reçut aucunes nouvelles ni d'elle ni du marquis.

En menant son amie à la campagne, mademoiselle Duménil n'avoit pas songé que, de toutes les dissipations, la moins capable de la distraire étoit le spectacle dont elle la rendoit témoin. On donne peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint-André, disoit Ernestine en soupirant ; mais une joie si douce ne remplit pas le cœur du marquis ; il n'aime point, il ne jouit pas des plaisirs où se livrent ces heureux amants.

Où, poursuivit-il, le comte de Saint-Servains est étroitement gardé, ses papiers sont enlevés, ses effets saisis. Mon frere avoit sa confiance, on s'est assuré de lui : un secret impénétrable dérobe la connoissance du crime qu'on leur suppose. Un homme, dont le génie & l'application rendoient l'administration si heureuse, dont le défintéressement est connu, dont l'affabilité gagnoit tous les cœurs, est noirci par l'envie : puisse-t-il confondre la calomnie, & revoir à ses pieds ses vils accusateurs !

Que je plains votre frere, dit alors le chevalier d'Elmont, que je plains l'aimable marquis de Clémengis ! Il alloit épouser mademoiselle de Saint-André ; ce mariage ne se fera plus. Non, assurément, reprit M. de Maugis, il a reçu cette accablante nouvelle & l'ordre d'aller à Clémengis, deux heures avant la signature des articles, & s'est hâté de prévenir le maréchal, en rompant lui-même leurs mutuels engagements.

Eh mon dieu, dit encore le chevalier d'Elmont, une circonstance bien cruelle fait que la disgrâce de son oncle devient un double malheur pour lui ! Son procès ne se juge-t-il pas incessamment ? Oui, répondit M. de Maugis, & tout Paris croit qu'il le perdra.

Pendant ces discours, Henriette s'approcha insensiblement d'Ernestine, & passant un bras autour d'elle ; l'entraînant hors du salon, elle l'aida à marcher, & la conduisit dans sa chambre.

Pâle, froide, inanimée, Ernestine sem-



heureux ; je veux partir , aller le trouver ; ma vue sera peut-être un adoucissement à ses peines. Si je ne puis le consoler , je partagerai ses maux ; je veux gémir , souffrir , mourir avec lui ! Ne me dites rien , non , ne me dites rien ; ne me parlez ni du monde , ni de ses cruelles bienfaisances ; je les rejette si la dureté les accompagne : est-il des loix plus saintes que celles de l'amitié , des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnoissance ? A qui dois-je des égards ? Je ne tiens à personne. Si ma démarche est une faute , j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possède , je veux rendre en secret à M. de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui. Ah , pourrois-je en jouir à présent ! Heureuse aux yeux des autres , ingrate aux miens , comment supporterois-je la vie !

Mademoiselle Duménil pensoit trop noblement , pour ne pas approuver une partie du dessein de son amie ; & dans celle qui paroïsoit mériter plus de considération , elle la voyoit si attachée à ses propres idées , qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis , c'étoit l'affliger beaucoup , sans pouvoir s'assurer de changer sa résolution. Elle ne lui dit donc rien , la laissa maîtresse d'interpréter son silence , & toutes deux se hâtèrent de revenir à Paris.

Pendant la route , Ernestine se souvint d'un honnête vieillard , qui prenoit soin des affaires de M. de Clémengis & lui étoit extrêmement attaché ; il s'appelloit Lefranc.

Pendant son séjour chez M. Duménil, elle le voyoit souvent avec lui. Le marquis avoit employé le peintre sur la parole de M. Lefranc, qui vantoit sans cesse son talent. Elle se rappella qu'il logeoit dans le voisinage; & son premier soin en arrivant à Montmartre, où elle voulut descendre, fut d'inviter cet homme par un billet pressant, à venir lui parler le lendemain de grand matin; une affaire importante, où il pouvoit l'obliger, l'engageoit, lui disoit-elle, à l'entretenir & à le consulter. Il se rendit à l'abbaye à l'heure indiquée.

La présence d'un homme qui aimoit M. de Clémengis, qui tenoit à lui, excita la plus vive émotion dans le cœur d'Ernestine. Elle voulut s'expliquer, commença à parler; mais ses pleurs la forcèrent de s'arrêter.

Le bon vieillard, charmé de revoir la belle élève de son ancien ami, l'assuroit de son empressement à la servir, & lui faisoit mille protestations de suivre les ordres qu'elle alloit lui donner. Il n'ignoroit pas combien elle étoit chère au marquis, & pensoit lui devoir les mêmes égards qu'il auroit eus pour la sœur de M. de Clémengis.

Ernestine accepta ses offres de service, elle lui ouvrit son cœur, s'étendit sur les bontés du marquis, sur la reconnoissance qu'elle en conserveroit toujours; & remettant entre les mains de M. Lefranc ses bijoux, ses pierreries, & plusieurs effets commercables, elle le chargea de les vendre & d'en faire toucher l'argent à M. de Clémengis.

gis, sans jamais lui découvrir d'où il venoit. Ensuite elle le pria de s'arranger avec mademoiselle Duménil, pour emprunter sur sa terre, afin de grossir la somme, & lui recommanda la diligence & le secret.

M. Lefranc savoit qu'Ernestine devoit sa fortune à M. de Clémengis, mais il ne savoit pas de quels moyens il s'étoit servi en l'obligeant. Son billet lui persuadoit que cette fortune dépendoit du marquis; & son premier mouvement, en la voyant si affligée, avoit été de penser que, dans la circonstance présente, elle vouloit prendre des mesures avec lui sur ses intérêts.

Une surprise mêlée d'admiration le rendit muet pendant quelques instants; il regardoit Ernestine, portoit les yeux sur le dépôt qu'elle lui confioit, la regardoit encore, sembloit douter s'il ne se trompoit point. Hésitez vous à me servir, lui demande-t-elle d'un air inquiet? Non, mademoiselle, non, lui dit-il, je remplirai vos desirs, je les surpasserai peut-être; soyez tranquille, je m'acquitterai fidèlement de l'emploi dont vous daignez me charger. M. le marquis a bien placé les affections de son cœur; je souhaite que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains, sa fortune, sa santé, & lui conserve une amie aussi tendre, aussi respectable que vous.

Sa santé! interrompit vivement Ernestine; ah, mon dieu! seroit-il malade? Ne vous effrayez pas, mademoiselle, reprit M. Lefranc; il l'a été, il l'a beaucoup été, mais il se trouve mieux; j'espère le voir avant peu.

Si le succès ne trompe point mon attente, je serai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez vous, mademoiselle; je ne partirai pas sans envoyer prendre vos ordres; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur m'oblige de vous taire à présent. En achevant ces mots, il la salua respectueusement, & prit congé d'elle.

Quelle nouvelle amertume pénétra l'ame d'Ernestine! Le marquis de Clémengis malheureux, le marquis de Clémengis malade, en danger peut-être, comment soutenir cette cruelle idée! Si le silence d'Henriette montrait qu'elle condamnoit sa démarche, si la crainte de déplaire à cette véritable amie, mêloit un peu d'indécision à ses desseins, l'état du marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvoient l'arrêter encore. Elle écrivit à mademoiselle Duménil. Sa lettre détermina Henriette à lui prêter une chaise, un de ses gens pour courir devant elle, & à lui envoyer des chevaux de poste, comme elle l'en pressoit. A midi madame de Ranci & elle partirent.

Que d'impatience pendant la route, que de soupirs, de larmes! Ah, si je ne le voyois plus, disoit-elle à madame de Ranci, si le ciel me privoit de lui, si j'étois condamnée à pleurer sa mort! Ah, pourrais-je vivre, & me dire, & me répéter, il n'est plus!

Une nuit passée à gémir, tant de trouble, d'agitation, & la fatigue du voyage épuisèrent ses forces. Dès le second jour de sa marche, elle fut obligée de s'arrêter dans un

petit village : elle ne pouvoit supporter le mouvement de la chaise , elle s'évanouissoit à tous moments. Madame de Ranci obtint enfin de sa complaisance, de son amitié, qu'elle prendroit de la nourriture & du repos. Un sommeil long & paisible la rafraîchit , la mit en état de continuer sa route le lendemain , & d'arriver à Clémengis le soir du second jour. Plusieurs des gens du marquis connoissoient Ernestine ; les premiers qui l'apperçoivent courent l'annoncer à leur maître , il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit , doute encore si c'est elle. Elle avance en tremblant , tombe à genoux devant son lit , reçoit la main qu'il lui tend , la serre foiblement dans les siennes , la baise , l'inonde de ses pleurs.

Est-ce elle , est-ce Ernestine , répétoit le marquis , en l'obligeant à se lever , à s'asseoir près de lui ? Quoi , ma charmante amie daigne me chercher ! Chère Ernestine , quelle douce , quelle agréable surprise ! Ah , je n'attendois point cette faveur précieuse !

Eh , pourquoi , monsieur , pourquoi ne l'attendiez-vous pas , lui demande-t-elle du ton le plus touchant ? Me mettiez-vous au rang de ces amis que la disgrâce éloigne ? Me croyez-vous insensible , ingrate ? Avez-vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers ? Ah ! si ma présence , si mes soins , si les plus fortes preuves de ma tendresse peuvent adoucir vos peines , parlez , monsieur , parlez , je ne vous quitte plus ; tous les instants de ma vie seront heureux , s'il en est un seul dans le jour , où ma vue , où mon empressement à vous plaire , dissipe le souve-

nir de vos pertes, porte un rayon de joie dans votre ame.

Le visage de M. de Clémengis se couvrit de rougeur ; il prit les mains d'Ernestine, il les arrosa de larmes brûlantes. Ah, comment, s'écria-t-il, ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards, mes plus ardents desirs à de bizarres préjugés ! Est-ce Ernestine, est-ce l'aimable fille que je sacrifiois à l'avidité ambition, au fol orgueil, qui conserve pour moi des sentiments si tendres ? Elle cherche un malheureux, un proscrit peut-être ! Sa généreuse compassion l'attire dans ce désert, elle vient me consoler. Ah ! je sens déjà moins des peines qu'elle daigne partager ; tout cède à présent dans mon cœur, au regret de ne pouvoir reconnoître ses bontés.

Ernestine alloit parler, quand des voix confuses se firent entendre ; on ouvrit brusquement. M. Lefranc, plutôt porté qu'introduit par les gens du marquis, entra en criant, votre procès est gagné tout d'une voix, monsieur ; on parle au comte de Saint-Servains, ses accusateurs sont arrêtés ; je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât ces heureuses nouvelles.

Mon oncle justifié, mon procès gagné, s'écria le marquis ! Ah, je pourrai donc suivre les inspirations de mon cœur, payer tant d'amour, de noblesse, de vertus ! Viens, ma chère Ernestine, viens, répéta-t-il transporté de plaisir ; viens dans les bras de ton époux. Mes enfants, dit-il à ses gens qui versaient des larmes de joie, mes chers en-

fants, voilà votre maîtresse. Et tendant la main à M. Lefranc : & vous, mon zélé, mon honnête ami, soyez le premier à féliciter la marquise de Clémengis.

Des cris d'alégresse s'éleverent alors dans la chambre. Ernestine étoit aimée, elle étoit respectée ; elle méritoit le bonheur dont elle alloit jouir. Madame de Ranci levoit les mains au ciel, lui rendoit graces, embrassoit Ernestine, prononçoit de tendres bénédictions sur le marquis & sur elle. M. Lefranc, trahissant le secret qu'on lui avoit confié, racontoit à M. de Clémengis l'action généreuse d'Ernestine. Elle seule, craignant encore pour des jours si chers, n'osoit se livrer à la joie. On la rassura ; le marquis étoit foible, mais il étoit convalescent, & le plaisir alloit lui rendre la santé...

Mais épargnons au lecteur fatigué peut-être, des détails plus longs qu'intéressants. Il peut aisément se peindre le bonheur de deux amants si tendres. Le comte de Saint-Servains, vengé de ses ennemis, rentra dans les fonctions de son ministère ; il pardonna à son neveu un mariage qui le rendoit heureux. Henriette partagea la félicité de son amie. Madame de Ranci retourna dans sa retraite, où les soins attentifs de madame de Clémengis prévirent ses desirs : & moi, qui n'ai plus rien à dire de cette douce & sensible Ernestine, je vais peut-être m'occuper des inquiétudes & des embarras d'une autre.

Fia du huitieme & dernier Tome.



TABLE

Des pièces contenues dans ce volume.

R ENCONTRE dans les <i>Ardennes</i> . page 3	
<i>Extrait des Amours de Gertrude.</i>	45
<i>Lettres de milord Rivers.</i>	101
<i>Histoire d'Ernestine.</i>	305





